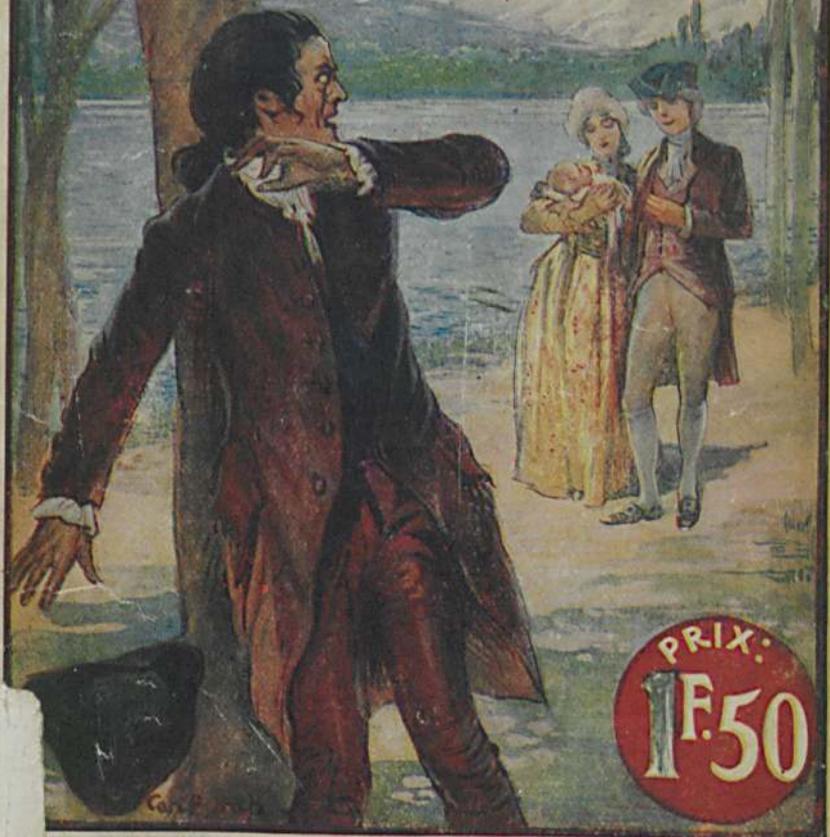


# LE SECRET DU VIEUX CHATEAU

par Georges SPITZMULLER



COLLECTION FAMA

Bibliothèque de la " Mode Nationale "

L. DEMUYLDER, Directeur, 94, rue d'Alésia, PARIS

## LA COLLECTION FAMA

est l'admirable Collection de Romans pour la Famille et les Jeunes Filles. Son format élégant permet de glisser ses volumes dans un sac à main ou une poche, de les placer sur une table de salon ou comme ouvrage de chevet, d'en faire un compagnon de voyage ou de promenade.

## LA COLLECTION FAMA

est la plus lue et la plus appréciée pour sa haute tenue littéraire, pour le talent de ses auteurs, choisis soigneusement parmi les plus délicats et les plus moraux de notre époque, pour le charme captivant des œuvres publiées. Les mères de famille soucieuses de compléter l'éducation de leurs filles leur mettront en mains ces récits charmants, gracieux ou instructifs, capables d'élever l'âme et de la retenir dans la voie du bien, en lui montrant de nobles exemples.

## LA COLLECTION FAMA

présentée sous une couverture artistique en trichromie, constitue, en même temps qu'un régal pour l'esprit, un charme pour les yeux, l'admirable Bibliothèque rêvée de toute femme ou jeune fille élégante.

### Déjà parus :

1. **Renée**, par ALICE PUJO.
2. **Myrtho**, par MARIO DONAL.
3. **Jeunesse propose**, par M. DE GRAND'MAISON.
4. **Ruinée**, par PAUL DE GARROS.
5. **La Fée du Vieux-Logis**, par ANDRÉE VERTIOL.
6. **Un Cœur qui saigne**, par J. DE KERLECQ.
7. **Le Cortège de la Vie**, par VICTOR DRAPPIER.
8. **L'Épreuve**, par MARIE THIERY.
9. **L'Éveil d'un Cœur**, par MARIO DONAL.
10. **John le Conquérant**, par ÉDOUARD BOURGINE.
11. **Le Mystère d'Artaeq**, par MARIE THIERY.
12. **Par la Voie des Airs**, par FLAG.
13. **Les Palmariens**, par MARIE THIERY.
14. **Cœur Vaillant**, par JEAN DE BAUVOIR.
15. **Fiançailles de Printemps**, par PAUL DARCY.
16. **La Chanson du Blé**, par ADRIENNE CAMBRY.
17. **Cendra**, par la Comtesse XAVIER D'ABZAC.
18. **Margaret**, par H. BEZANÇON.
19. **Le Mariage de Clarice**, par O'NEVES.
20. **Les Amis d'une Veuve**, par RHODA BROUGHTON.
21. **Le Bonheur d'Arlette**, par ANDRÉE VERTIOL.
22. **Les Yeux d'Azur**, par M. LA BRUYÈRE.
23. **L'Absence**, par H. MARTIAL.
24. **Le Mariage de Lucette**, par EUGÈNE DREVETON.
25. **Le Loup dans la Bergerie**, par ALEXIS NOËL.
26. **Qui perd gagne**, par CHAMPOL.
27. **Le Cœur enchaîné**, par J. DE KERLECQ.
28. **L'Orgueil du Nom**, par G. TOUDOUZE.
29. **Risque-tout**, par Ch. FOLEY.
30. **L'Écrasement**, par Ch. FOLEY.

DEUX VOLUMES CHAQUE MOIS

Chaque volume, de 200 pages environ, est en vente partout 1 fr. 50. Franco contre mandat-poste de 2 francs à M. DEMUYLDER, 94, rue d'Alésia, PARIS-14<sup>e</sup>.

Trois volumes au choix : 5 francs.

36

c90757

## Le Secret du Vieux Château

C 90757

GEORGES SPITZMULLER

Le  
**Secret du Vieux Château**



ÉDITIONS DE LA "MODE NATIONALE"

L. DEMUYLDER, Directeur  
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV<sup>e</sup>)

# LE SECRET DU VIEUX CHATEAU

---

## PREMIÈRE PARTIE

### HENRI ET BLANCHE

#### I

#### *Sur la grande route*

Le 2 septembre 1792, une diligence, emportée dans le galop vertigineux de quatre robustes chevaux, parcourait à fond de train la route de Paris à Belfort.

Il était environ midi. Depuis deux heures, on roulait sur la terre de Franche-Comté. Le soleil plombait; l'attelage, couvert d'écume, de sueur et de poussière, tirait plus fort, en dépit de la longue course fournie, car il sentait le gîte d'étape.

En effet, le clocher de Lure, surmonté de son coq, pointait au loin.

Le postillon, qui fumait philosophiquement sa pipe, rassembla les guides un peu flottantes, cingla légèrement les chevaux de la mèche de son fouet, et la lourde voiture accéléra encore sa vitesse.

Bientôt les vitres de la diligence claquèrent plus fort. On venait de s'engager dans la grande rue de Lure. Le bruit des roues et des fers martelant le pavé, attirait aux fenêtres de paisibles citadins, de curieuses jeunes femmes qui interrompaient leur repas pour venir regarder la diligence.

Enfin, le massif véhicule ralentit son allure et pénétra

dans la cour de la poste aux chevaux. Comme toujours, ce relai était en même temps une hôtellerie. Celle-ci, vaste, d'apparence propre, portait comme enseigne : « *A l'Écu de France* ». Elle semblait sourire au passant, avec ses murs bien blancs et ses fenêtres à rideaux brodés, selon la mode du temps.

Tout le personnel de l'hôtellerie se trouvait là sous les armes : servantes en costumes clairs, à la tournure accorte, domestiques et palefreniers, sous la direction du patron et de son épouse qui s'avançaient au devant des voyageurs.

La diligence avait fait halte au milieu de la cour. Maître Lang, le patron de céans, ouvrit la portière de la voiture, qui livrait passage à trois personnes : deux jeunes femmes, dont l'une était visiblement la camériste, et un homme de taille élancée, à l'air résolu et fier, qui pouvait avoir trente ans.

Simplement vêtu d'un costume de route, gris sombre, il imposait comme s'il eût porté le plus brillant des uniformes.

Celle qui l'accompagnait et qui devait être sa femme, à en juger par les marques de douce et respectueuse familiarité qu'il lui témoignait, avait la plus ravissante physionomie qui se puisse rêver ; elle dégageait comme un fluide de noblesse, de bonté et de grâce.

C'était là un charmant couple, une personnification vivante de la jeunesse et de l'amour.

Du bonheur aussi, peut-être ? Mais alors d'un bonheur sur quoi les nuages de l'inquiétude jetaient une ombre, car les inconnus semblaient préoccupés, le voyageur surtout.

En descendant de la voiture, il jeta autour de lui un regard soupçonneux. Cette rapide inspection ne lui révéla rien d'anormal, car la ride qui creusait son front disparut, en même temps qu'il disait, très bas, à la jeune femme :

— Rien à craindre, Blanche...

L'hôte avait deviné des personnages cossus ; il s'était vivement rapproché du couple, et, faisant une révérence profonde :

— Citoyen, dit-il, si vous voulez me suivre, ainsi que la citoyenne?...

À ce mot de « citoyen », le visage du voyageur eut un pli de contrariété et d'impatience ; mais cette impression échappa à maître Lang qui continua :

— Je vais vous conduire dans votre appartement où vous pourrez prendre du repos, si bon vous semble.

— Menez-nous, monsieur. A quelle heure repart la diligence?

— Dans trois heures.

— Et elle arrive à Belfort?

— Vers six heures et demie.

— C'est bien. Servez-nous dans notre chambre.

— Le citoyen voudra bien me laisser son passeport, ainsi que celui des personnes qui l'accompagnent.

— Vous nous inscrivez sur la liste. Si cela ne suffit pas, et qu'il faille des pièces d'identité, vous n'aurez qu'à me prévenir.

— Comme il vous plaira, citoyen. Je vous ai fait la remarque parce que les ordonnances de police sont très sévères depuis quelque temps; on arrête beaucoup de suspects dans la province.

Le voyageur ne répondit pas à cette dernière observation.

Précédé de l'hôtelier, suivi de la jeune femme et de la servante, il pénétra dans la maison du relai, signa sur le registre « Monsieur et madame Rémy Heurteau, avec une domestique » et se retira, ainsi que les deux voyageuses, dans la chambre indiquée, en attendant que le cuisinier de l'*Ecu de France* leur déléguât ses ambassadeurs.

## II

### *La Chambre 12*

— M'est avis que nous sommes en présence de ci-devants, dit l'hôtesse à son mari, lorsqu'il fut redescendu dans la grande salle de débit... L'air pressé, pas de bagages, allure de grands seigneurs.

— Eh! pardieu! ceci ne me regarde pas, citoyenne ma femme... Je n'ai point à faire la besogne de police, ni à lui procurer des clients pour qu'elle me les enlève!

— Au fait, tu as raison. Sers vite ce beau monsieur et cette jolie dame qui paraît bien gentille. Il y a de bons nobles, après tout, et je serais désolée qu'il lui arrivât malheur, à cette aimable personne.

Le maître de la poste aux chevaux alla donner des instructions à l'office.

Dans la chambre du haut, — le numéro 12, — pendant que l'inconnu et sa compagne s'entretenaient à voix basse, en des termes d'une mutuelle affection, la servante rangeait les effets de voyage.

Quand elle eut fini :

— Madame la marquise a-t-elle des ordres à me donner?

— Je vous ai déjà dit, Rosette, interrompit la jeune homme avec vivacité, que maintenant, il n'y a plus de marquis ni de marquise. Ne l'oubliez donc plus, ma fille. Je sais que vous nous êtes toute dévouée; eh bien, aujourd'hui, le dévouement ne va pas sans la prudence.

— Vous pouvez nous laisser, Rosette, jusqu'à ce que le déjeuner soit servi, ajouta le jeune homme.

La pauvre Rosette sortit, furieuse contre les erreurs de sa

langue, cette langue qui a si souvent perdu les hommes et toujours fait tort aux femmes.

Si elle avait gagné plus vite la porte, elle aurait surpris un individu qui s'éloigna rapidement, avec précaution, et disparut dans un corridor.

— « Madame la marquise... » murmurait-il. Tiens, tiens! si c'est une marquise, sans doute que l'autre est un marquis. Un ménage de ci-devants. Faudra voir.

La soubrette était à peine sortie que le marquis — appelons-le ainsi désormais — se rapprochait plus tendrement de sa femme et déposait sur son front un baiser d'amour et de protection.

— Henri... murmura-t-elle toute troublée.

— Blanche, ma Blanche adorée, aurez-vous la force de terminer ce voyage de fatigues et d'angoisses?

— Avec vous j'aurai tous les courages, mon ami. Unis devant Dieu, nous ne devons plus nous quitter. Je suis fière et heureuse de partager vos périls...

— Mes périls! fit tendrement le marquis. Vous ne pensez qu'à moi sans vous soucier de vous, chère bien-aimée...

— Et vous, Henri, ne pourrais-je pas vous adresser le même reproche affectueux? Je vous connais assez pour savoir que vous seriez resté à Paris, au milieu de la révolution sanglante, prêt à combattre, à mourir pour Dieu et pour le Roi, s'il ne se fût agi que de vous.

— Mais il s'agissait de toi surtout, ma Blanche, ma femme! dit le marquis dans un élan passionné. C'est pour te garder que j'ai voulu partir.

Il l'attira sur son cœur et la tint longtemps embrassée. Ainsi unis, ils formaient le plus gracieux couple : lui avec sa tête martiale et son élégante stature de hardi cavalier; elle avec sa physionomie fine et douce, qu'animaient deux grands yeux noirs et profonds, illuminés de tendresse.

Ils seraient demeurés longtemps dans cette étreinte, si quelques coups discrètement frappés à la porte ne les eussent ramenés au sentiment de la réalité.

C'était maître Lang qui apportait le repas. Aidé de la servante qui l'avait suivi, il dressa le couvert.

Le marquis et la marquise, servis par Rosette, avaient à peine commencé à déjeuner que de nouveaux coups étaient frappés à la porte, plus impérieux que les premiers.

Blanche regarda son mari avec inquiétude.

Avant qu'une réponse eût pu être formulée de l'intérieur, la porte s'ouvrit.

Un homme entra.

Il portait les insignes de la police révolutionnaire : une écharpe tricolore. Plus qu'à aucune époque de notre histoire moderne, l'écharpe fut alors l'attribut de la justice et du commandement.

Dans le demi-jour du couloir, l'huis resté ouvert laissait entrevoir deux individus immobiles : des argousins.

— Citoyen, fit le commissaire en s'avançant, j'ai bien l'honneur de parler au voyageur Rémy Heurteau ?

Et en même temps, il dévisageait Henri dont la figure n'exprimait aucune émotion, la marquise qui s'efforçait de paraître calme, et Rosette qui essayait de se soustraire à cet examen en feignant de soigner les détails du service.

— Veuillez me répondre en toute sincérité, insista l'agent révolutionnaire, comme on doit le faire à l'autorité nationale.

— Mais cette question?... interrogea Henri.

— Je la pose parce que c'est mon devoir, en raison des ordres que j'ai reçus du Comité de sûreté générale. Je suis le citoyen Chaillez, commissaire provisoire pour le canton et investi de tous les pouvoirs de police judiciaire. Votre signalement correspond exactement à celui d'un marquis disparu de son domicile à Paris, au moment de l'arrestation des suspects. Vous êtes gentilhomme. Un gentilhomme ne ment pas. Etes-vous la personne désignée par le signalement que voici ?

Et l'homme exhiba un papier revêtu d'un cachet rouge.

Il y eut un silence lourd, qui dura peu.

Le marquis se leva, légèrement pâle. Puis, faisant un pas au devant du policier, il dit d'un ton résolu :

— Je suis l'homme que vous cherchez. Je suis le marquis Henri de Rosemont.

La main du commissaire s'abattit sur son épaule.

— Dans ce cas, ci-devant marquis, au nom de la loi, je vous arrête !

### III

#### *La Divine rencontre*

Le marquis de Rosemont était le descendant direct d'une noble famille d'Alsace dont le château avait été pillé, incendié, détruit presque — sauf une aile — par les invasions suédoises du dix-septième siècle.

Depuis l'époque la plus reculée, les seigneurs de Rosemont avaient vécu en vrais féodaux, chassant, guerroyant, également empressés aux batailles, à l'amour et aux fêtes. Un des aïeux s'était illustré aux croisades; un autre ancêtre avait pris part, aux côtés de Bayard, à la lutte contre le connétable; un autre encore servait à Turckheim sous Turenne. Noblesse d'épée et de cœur que celle-là. Henri en portait la trace sur ses traits.

On disait que sa famille avait perdu sa fortune lors des invasions. Les Suédois s'étaient emparés, racontait-on, de l'or et des bijoux. D'aucuns croyaient, au contraire, que les sires de Rosemont avaient caché leurs immenses richesses dans un souterrain du château demeuré introuvable.

Dans tous les cas, en 1789, il ne restait plus au marquis, unique héritier du nom de Rosemont, que les biens fonciers dépendant de l'ancienne demeure somptueuse où ses pères avaient habité, et dont l'aile subsistante, seule, attestait l'existence passée.

Il entra, aussitôt, l'âge atteint, comme lieutenant au Royal-Liégeois, qui tenait garnison à Paris. Le colonel de son régiment, le comte de Pontrailles, un des plus magnifiques représentants de la vieille noblesse de Poitou, était un familier de la cour; il y introduisit Henri pour lequel il éprouvait beaucoup d'amitié.

Élégant, beau cavalier, le marquis fut remarqué des

belles. Une dame d'atours de Marie-Antoinette, Blanche de Candières, fit sur lui une vive impression par sa grâce, sa beauté, sa modestie.

Elle aussi avait distingué le beau lieutenant du Royal-Liégeois.

Une après-midi qu'il se promenait, rêveur, dans les allées de Trianon, il aperçut, au loin, près d'un massif, une gracieuse forme féminine arrêtée près d'un homme de petite taille qui semblait discuter avec animation.

C'était jour de fête pastorale au palais. Toutes les jolies femme de l'entourage royal, tous les courtisans prenaient part à ces réjouissances périodiques qui travestissaient des duchesses en bergères, et campaient des figures de Greuze dans un décor de Watteau.

Le marquis pénétra sous bois pour ne pas déranger le couple, et suivit un sentier latéral. Il percevait de plus en plus distinctement une conversation paraissant très mouvementée.

Il s'arrêta à quelque distance et reconnut avec surprise, à travers les branchages, le délicat profil de Mlle de Candières.

Son interlocuteur était M. d'Armey, un gentilhomme d'allures équivoques, que M. de Dreux-Brézé employait, disait-on, à certains besognes peu avouables. Il passait pour être l'espion attitré du grand maître des cérémonies.

Ruiné par le jeu, ce d'Armey avait la réputation d'abuser de la situation que lui procuraient ses basses complaisances et ses flatteries intéressées.

C'était lui qui parlait :

— Oui, mademoiselle, je vous aime, et j'ai la prétention que soyez à moi. S'il le faut, pour cela on interdira à votre père de sortir de sa terre de Château-Gontier et on le menacera de le dépouiller des faveurs que lui a fait obtenir votre accession à la cour... Son sort est entre vos mains.

— Monsieur, ce que vous faites est indigne ! dit Blanche de Candières. Je ne vous écouterai pas plus longtemps ; j'en ai déjà trop entendu. Laissez-moi regagner le palais.

Elle cherchait à s'éloigner, mais d'Armey lui avait pris la taille par un geste audacieux et imprévu.

— Pas avant, belle inhumaine, que vous ne m'ayez octroyé un baiser !

Henri de Rosemont, bondissant hors du taillis, avait saisi le bras de l'odieux personnage, en lui criant à la face :

— Savez-vous bien, monsieur, que vous êtes infâme, et que je vais vous châtier !

— Oh! merci! murmura Mlle de Candières en se rapprochant de son sauveur...

D'Armey était devenu blême.

— Monsieur, dit-il d'une voix étranglée, vous me rendez raison de cet outrage!

— Où et quand vous voudrez, monsieur le goujat.

L'autre s'éloignait :

— Au revoir, monsieur le protecteur des belles. Mes nouvelles ne se feront pas attendre!

Il prit au large et disparut à un tournant de l'allée.

Dans un élan de reconnaissance, Blanche avait saisi les mains du marquis.

Mais celui-ci lui disait déjà, d'une voix très douce et pénétrée de gravité et d'affection.

— Ne me remerciez pas, mademoiselle, je n'ai fait qu'obéir à l'impulsion de mon cœur. Je me suis rendu au charme qui règne autour de vous et sur moi-même. Dites-moi seulement que vous ne me reprocherez pas l'indiscrétion involontaire, je vous l'assure, qui m'a poussé à intervenir entre vous et...

— Oh! ne prononcez pas ce nom détesté!

Elle s'arrêta, puis reprit :

— Cet homme me fait peur! Il m'inspire autant de crainte que de répugnance, depuis qu'il me poursuit de ses assiduités déplacées... Mais vous, monsieur de Rosemont, vous voilà engagé dans une méchante affaire dont je suis désolée plus que je ne le saurais dire.

— Ne vous inquiétez point de ceci, mademoiselle, reparait le marquis, en souriant avec insouciance. Par la grâce de Dieu, une aventure de ce genre ne saurait m'effrayer. J'ai le bon droit pour moi.

— Vous aurez aussi mes prières, ajouta vivement Mlle de Candières dans un élan de ferveur et d'amitié qui troubla profondément Henri.

— Vous êtes aussi bonne que charmante, mademoiselle, et si j'osais, si je ne craignais de froisser votre indulgence, je vous dirais...

— Voyons? Que me dirait M. le marquis de Rosemont? interrogea Blanche sur un ton enjoué.

— Il vous dirait qu'il vous aime, qu'il pense souvent à vous, et qu'il serait au comble du bonheur s'il pouvait être aimé à son tour...

Mlle de Candières avait porté la main à son cœur, pour en comprimer les battements précipités.

— Tout ce que je puis vous dire aujourd'hui, monsieur,

répondit-elle d'une voix où vibra un léger tremblement, c'est que je n'oublierai *jamais* — elle appuya sur ce mot — votre délicatesse toute chevaleresque.

— Alors, vous me permettez d'espérer?

— Comment le défendrais-je sans mentir aux sentiments que je vous dois?

Henri s'inclina, délicieusement ému et déposa un baiser respectueux sur la main de Blanche. Puis, sans ajouter un mot, car il craignait de rompre le charme, il offrit son bras à la jeune fille pour rejoindre le château.

Ils allèrent ainsi à petits pas, comme oppressés...

Sur le chemin, les oiseaux dérangés s'envolaient en jetant de joyeuses notes à travers leurs froufrous d'ailes.

Les fleurs exhalaient une odeur embaumée, plus pénétrante encore à la fin de cette journée d'été, et la brise, avant de s'endormir, chantait à mi-voix sa berceuse parmi les feuilles.

Ce jardin du Trianon, où aimait à s'égarer Marie-Antoinette, semblait être ce soir là un Eden merveilleux avec ses statues blanches émergeant de la verdure, ses pièces d'eau, ses corbeilles, et le joli temple de l'Amour qui jetait une note tendre sur le parc.

Eux, sans rien voir, sans rien entendre, marchaient toujours dans l'allée ombreuse. Ils se sentaient plus heureux, plus forts, plus gais, mais d'une gaieté proche de la tendresse et des larmes.

Ils aimaient et, en les voyant passer, on eût dit le symbole vivant de l'Amour s'avancant au milieu d'un cortège de verdure et de roses.

#### IV

### *Flamberge au vent!*

A cette époque, le duel était moins sévèrement réprimé que du temps de Richelieu, ou sous la Fronde. Le roi n'aurait pas fait décapiter un Montmorency ni un des Chapelles pour s'être battu en champ clos. Cependant, Louis XVI voyait d'un fort mauvais œil les combats singuliers.

Quelques années auparavant, il avait puni le comte d'Artois et le duc de Bourbon en les exilant, l'un à Choisy, l'autre à Chantilly, pour avoir tiré l'épée à la suite d'une provocation survenue au bal de l'Opéra pour les beaux yeux de Mme de Canillac.

Aussi, depuis, les duellistes traitaient-ils leurs affaires avec prudence; et quand on s'alignait, le fer à la main, avait-on soin de le faire en catimini, avec des témoins avisés et discrets. On ne prenait pas toujours de médecin, pour plus de mystère; et celui qui recevait deux ou trois pouces de lame dans le corps avait la ressource de trépasser immédiatement ou d'attendre, s'il le pouvait, d'être soigné à domicile.

C'est ce qui explique qu'Henri de Rosemont, le soir même de la scène de Trianon, était parti pour Paris dans le but de chercher, avec le plus de précautions possibles, deux aides d'honneur pour son aventure.

Quittant son uniforme trop voyant, il s'était vêtu d'un costume de couleur effacée. Il se rendit place du Palais-Royal, au café de la Régence, où il savait trouver de nombreux officiers qui, même sans le connaître personnellement, n'hésiteraient pas à l'assister.

Il pénétra dans l'établissement bondé de consommateurs

en train de jouer aux cartes, aux dès, aux dominos, aux échecs, — le jeu à la mode, — et alla se poster près de la colonnade du centre. Après avoir jeté sur la salle un regard circulaire, il passa la main droite sur ses moustaches et éleva l'index à hauteur de l'œil.

Deux consommateurs avaient suivi ce manège. Ils interrompirent aussitôt leur partie d'échecs, se levèrent simultanément, et, lorsqu'ils furent tout près du marquis, l'un d'eux, le plus âgé, lui dit à mi-voix :

— Vous êtes officier de l'armée du roi et vous cherchez des témoins?

— Vous l'avez dit. Plairait-il à votre ami et à vous-même de me rendre ce service, de me faire cet honneur?

— A qui avons-nous celui de parler?

— Au marquis Henri de Rosemont, premier lieutenant au Royal-Liégeois. Et vous, messieurs?

— Anciens officiers. Je suis le comte de Parthenay et je vous présente mon ami et camarade le baron de Marsalon.

— J'étais à Lawfeld! dit celui-ci.

— Et moi, ajouta l'autre, à Fontenoy!

— Nous sommes prêts à vous assister, déclarèrent-ils tous deux.

— Je ne pouvais, repartit Henri, remettre ma cause en meilleures mains. Demain matin, au petit jour, je vous attendrai au bois de Boulogne, près de la Croix-Catelan,

— A demain donc.

— Et merci!

Les trois hommes réunirent leurs mains comme pour une sorte de serment sacré.

Une minute après, Henri avait quitté le café de la Régence; Parthenay et Marsalon reprenaient leur partie interrompue.

Le soir, le marquis, l'âme tranquille, alla assister à une fête idyllique au Petit Trianon.

Le lendemain, avant l'aube, à l'endroit indiqué, ses témoins rencontraient ceux de M. d'Armev. Les deux adversaires restèrent dans leur voiture jusqu'à ce que leurs seconds eussent réglé les conditions du duel.

Mis en présence, les combattants se débarrassèrent d'une partie de leurs effets. On tira les places au sort, et d'Armev eut l'avantage.

Les fers furent croisés. Parthenay prononça le « allez » sacramentel.

Un instant, les adversaires se tâtèrent de la lame. Tous

deux tiraient bien, mais d'Armev, plus nerveux, moins maître de lui, avait commencé à rompre.

Soudain, il se fendit en attaquant dans la ligne basse. Mais, rapide comme l'éclair, le marquis avait opposé une parade de quinte. Son épée se releva et, dans une foudroyante riposte de prime, troua le flanc de l'agent de M. de Dreux-Brézé.

Le blessé tomba, la lèvre contractée par un rictus de souffrance et de haine. Ses témoins le portèrent dans sa voiture, après avoir cérémonieusement salué ceux de M. de Rosemont.

— Nous nous retrouverons, marquis! dit-il d'une voix sifflante, tandis qu'on l'enlevait. A vous la première manche, à moi la belle!

Bientôt la scène du combat fut déserte; on n'entendait, au loin, que le roulement des deux carrosses qui s'éloignaient en des directions différentes.

Un mois après, Henri épousait Blanche de Candières.

### L'Arrestation

C'est la marquis de Rosemont et sa femme que nous avons trouvés, au début de ce récit, dans la chambre n° 12 de l'hôtellerie de « l'Ecu de France », à Lure.

Trois ans s'étaient passés depuis le duel, et d'Armev, revenu de sa blessure, n'avait cessé de vouer une inimitié féroce à son ancien adversaire.

Il avait vu avec rage Mlle de Candières s'unir au marquis. Mais il pensait bien prendre sa revanche un jour ou l'autre, et se payer de l'affront qu'Henri avait infligé à sa vanité et à ses sentiments.

Sur ces entrefaites, la Révolution avait commencé...

Après la fuite de Louis XVI à Varennes, d'Armev trouva son chemin de Damas. Insinuant, cauteleux et fourbe, il s'affilia successivement aux Feuillants, aux Cordeliers, puis aux Jacobins. Il avait réuni sa particule à son nom en supprimant l'apostrophe, et était devenu Darmey tout court, égalitaire et révolutionnaire. Il espérait trouver dans ce nouveau rôle l'argent, la puissance et les honneurs que réclamait impérieusement sa farouche ambition, et qui lui avaient échappé à la cour.

L'émigration se poursuivait. Pour l'enrayer l'Assemblée prenait les mesures les plus énergiques.

Au 10 août 1792, l'envahissement des Tuileries par la populace armée et l'établissement de la commune rendirent encore plus critique la position des royalistes.

Parmi ces derniers, Henri de Rosemont avait été signalé à la fureur de l'insurrection par l'ex-agent de M. de Dreux-Brézé. Dans ses rapports aux clubs, Darmey l'avait faussement désigné comme le plus dangereux, le plus exalté des

réfractaires. Son signalement était envoyé à la police des départements, avec ordre d'arrêt.

Quand se produisirent les massacres de septembre, Dar-mey parcourut les prisons remplies de suspects, espérant y rencontrer son rival.

A la Conciergerie, aux Carmes, à la Force, à Bicêtre, à la Salpêtrière, il encourageait les sinistres exécuteurs ; il allait aux cadavres, les retournait, les examinait, dans l'es-poir de trouver le marquis parmi les morts.

Mais celui-ci avait quitté la capitale quelques jours avant les crimes des septembriseurs. Il s'était soustrait aux re-cherches des révolutionnaires ; et nous l'avons vu, sur la route de Paris, se hâtant de regagner, aux pieds des Vosges, son château où il trouverait une sûre retraite. Personne ne songerait à venir l'inquiéter dans les ruines de ce vieux manoir féodal.

Profondément attaché à sa patrie, il ne voulait pas passer à l'étranger. Il attendrait que la tourmente révolutionnaire fût passée.

Ce projet venait de recevoir une sérieuse entrave à l'ar-rivée à Lure...

Au moment où le marquis sentit la poigne du policier sur son épaule, il eut un instinctif mouvement de révolte.

Mais à quoi bon résister ? A quoi bon provoquer une lutte à main armée, dont Blanche eût été la première vic-time ?

Le marquis renfonça dans sa ceinture les pistolets dont il caressait déjà la crosse et dit simplement :

— C'est bien ; je suis votre prisonnier.

— Je dois aussi m'assurer de la personne de la citoyenne votre épouse, répliqua le commissaire.

— Cette remarque était inutile, monsieur, fit la marquise avec une noble fierté. Une Française n'abandonne pas son mari à l'heure du péril.

Le policier se tourna vers la porte.

— Lafleur ! cria-t-il, de garde ici !

Puis, s'adressant de nouveau au marquis :

— Veuillez me remettre vos armes.

Henri sortait de sa ceinture les deux pistolets qu'il por-tait et les tendit au commissaire.

Celui-ci les prit en ajoutant :

— La maison d'arrêt est remplie de détenus. Vous allez donc rester sous la surveillance de l'un de mes hommes,

ici, dans cette chambre, jusqu'au départ de la première diligence pour Paris.

Lalleur, l'agent subalterne, était entré dans la chambre.

Il conféra un instant avec son chef, puis tous deux sortirent.

La porte se referma.

Une clef grinça dans la serrure.

Le marquis, sa femme et Rosette étaient enfermés.

Ils entendirent des pas s'éloigner dans le corridor, tandis que d'autres pas, lents et isochrones, continuaient à faire résonner le parquet devant la porte.

Le commissaire était parti... mais l'agent restait...

Henri s'approcha de la fenêtre qui donnait sur une cour intérieure.

Il aperçut, au-dessous, l'autre agent, marchant lentement, dans un va-et-vient de sentinelle.

Toutes les issues étaient gardées.

Impossible de fuir, ni par la porte, ni par la fenêtre...

Le jour achevait de tomber. Dans la chambre n° 12, les objets s'estompaient sous la grisaille du crépuscule.

Henri, assis auprès de Blanche, serrait contre lui la jolie tête au front pâli.

Au mur, le tic-tac monotone d'une pendule semblait compter les secondes avec une lenteur l'éternité...

Soudain, les hôtes de la chambre tressaillirent.

On venait de frapper à la porte.

Un silence se fit.

On frappa derechef.

— Entrez! dit Henri.

Alors, pour la deuxième fois, la clef tourna dans la serrure.

La porte s'ouvrit toute grande.

## VI

### *Comme quoi un bienfait n'est jamais perdu*

Une silhouette se profila sur le seuil.

C'était celle de l'argousin qui avait été posté en garde. La nuit tombante empêchait de bien discerner ses traits, mais il était reconnaissable à sa haute taille et à son costume.

Il referma la porte, et, après s'être respectueusement découvert, il dit :

— Monsieur le marquis se souvient-il de ce qui se passa dans la nuit du 16 juin 1788?

Et comme Henri esquissait un geste vague :

— Ce soir-là, poursuivit l'agent, un soldat du Royal-Liégeois fut attaqué par trois malandrins, dans la rue des Francs-Bourgeois. Surpris par derrière, emprisonné dans un lacet, le militaire qui avait déjà reçu un coup de couteau dans le bras, allait succomber infailliblement, lorsque un passant, arrivant fort à propos, mit en fuite deux des lâches agresseurs.

— Continuez...

— L'autre ne put prendre le même chemin; une balle du pistolet du sauveur l'ayant cloué sur place. Ce sauveur portait l'uniforme de lieutenant au Royal-Liégeois. C'était vous, monsieur le marquis. Le soldat de son régiment qu'il venait de tirer d'affaire, c'était moi.

— Vous? s'exclama le gentilhomme.

— Moi-même, Jean-Nicolas Lafleur, ex-militaire pour vous servir, mon lieutenant.

— Mais oui, je me souviens, maintenant. Ce nom, le son de votre voix... et cette bonne figure aussi, dit, tout joyeux, Henri qui avait amené son interlocuteur près de la fenêtre.

— Oh! il n'y a pas d'erreur monsieur le marquis; c'est bien moi, Lafleur.

— Et me diras-tu, mon garçon, fit le marquis, reprenant avec lui les façons d'autorité familière, me diras-tu comment tu as échoué dans ce misérable métier?

— Métier infâme, je le sais, murmura Lafleur d'une voix sourde, en baissant la tête. Mais, avec tous les bouleversements d'aujourd'hui comment se trouver une situation au sortir du régiment? Rien ne va plus; la moitié de la nation tombe sur l'autre. J'ai ramassé le premier morceau de pain qui m'est venu sous la main. Un peu amer parfois, ce pain-là... et, si je pouvait trouver une nourriture plus propre...

— Je te l'offrirais, si j'étais libre.

— Et qui vous empêche de l'être?

Et comme M. de Rosemont le regardait, croyant avoir mal entendu :

— Votre liberté, poursuivit Lafleur, est entre vos mains, si vous voulez bien vous confier à moi. Un bienfait en vaut un autre, monsieur le marquis. Vous m'avez sauvé la vie il y a quatre ans; je vais essayer de vous rendre le même service.

— Comment cela?

— Voici... Mon chef, le commissaire Chaillez, est rentré chez lui pour se reposer, car il doit être debout demain à la pointe du jour. Nous avons donc toute une nuit pour nous retourner. Je vais demander un cabriolet ici même, à la poste. Je puis réquisitionner, et j'use du droit. Vous montez dans la voiture, ainsi que madame et mademoiselle, et fouette cocher!

— Mais toi?

— Je pars avec vous, puisque vous venez de me dire que vous me prendriez à votre service.

— Mais encore, cet homme qui veille en bas de la fenêtre?

— Il est sous mes ordres. Je vais le congédier et lui dire de venir me relever à trois heures du matin. A ce moment nous serons loin, déjà...

— Décidément, tu prévois tout.

— Voilà ce que c'est que de passer dans la police!

— C'est vrai... Eh bien! mon ami, nous nous confions à toi.

Lafleur sortit, en saluant la marquise et après qu'Henri lui eut serré la main.

La nuit était complètement tombée. Le gentilhomme, un

peu surexcité par cette série d'émotions, s'était assis près de sa femme et lui parlait affectueusement.

Rosette, épuisée de fatigue, dormait dans un fauteuil.

Quand on attend, les minutes paraissent longues...

Enfin, dix heures sonnèrent au beffroi de la ville. Puis le demie.

De légers coups furent frappés à la porte. Laffleur entra.

— Il est temps... dit-il.

En quelques secondes, les trois fugitifs furent dans la cour.

Tout était tranquille et noir. L'hôtellerie dormait.

Une voiture fermée se profilait sur la route. Henri, la marquise et Rosette y montèrent.

Laffleur grimpa sur le siège pour conduire.

Un claquement de fouet, et le véhicule partit, au trot allongé, dans la direction de Paris.

## VII

### *En chasse!*

— Où allons-nous? se demandait Henri en voyant qu'on s'engageait sur le chemin par lequel ils avaient fait leur entrée à Lure.

Il fut bientôt tiré d'incertitude, quand, hors de la ville, la voiture prit à gauche, pour tourner dans la forêt de Saulnaire du côté de l'Alsace.

Soudain, un violent coup de tonnerre ébranla l'espace, en même temps qu'un éclair déchira le rideau de ténèbres.

Comme dans une apparition fantastique, les perspectives s'échelonnèrent, et, de son poste de cocher, Lafleur vit au loin la route très droite, sur les bords de laquelle se tor-daient désespérément les arbres agités par l'orage qui commençait.

Le cheval s'était cabré et refusait obstinément d'avancer, comme si, devant lui, il se passait quelque chose d'extraordinaire.

Lafleur sauta à terre.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le marquis.

— Le cheval a peur et il faut que je le rassure.

Lafleur avait de grandes peines à maintenir l'animal affolé par le fracas des coups de tonnerre, aveuglé par les décharges fulgurantes d'électricité et par le vent et la pluie qui, maintenant, faisaient rage.

Le marquis descendit pour venir à son aide.

Tous deux, avec des caresses prudentes et de douces inflexions de voix, réussirent à calmer un peu l'animal.

D'ailleurs, l'orage paraissait devoir être aussi court qu'il avait été brutal.

Les coups de tonnerre s'espacèrent, coupés de longs silences, d'éclats lointains... assourdis.

Le vent s'apaisait, cessant de souffler sur les branches humides.

Les étoiles apparurent de nouveau au-dessus du bois. L'ouragan avait passé subitement, comme il était venu. Redevenu tranquille, le cheval paraissait disposé à reprendre docilement sa course.

Henri allait remonter en voiture, quand, d'un geste, Lafleur l'arrêta.

Il tendait le cou, retenant sa respiration dans l'attitude d'un homme qui épie, qui écoute...

Le marquis prêta l'oreille, mais sans rien remarquer d'anormal.

Cependant, Lafleur lui dit :

— J'entends le roulement d'une carriole vers Lure.

L'ex-soldat du Royal-Liégeois devait avoir l'ouïe bien fine, car le marquis ne percevait toujours rien.

— Je crois que tu te trompes, Lafleur, dit-il au bout d'un instant.

— Pardon, j'entends quelque chose.

— Ce sont les derniers mouvements de la tempête, sans doute.

— Ce n'est pas un bruit d'orage. Au reste, il est facile de s'en assurer.

Passant les rênes à M. de Rosemont, Lafleur se baissa et colla son oreille contre le sol. C'était le meilleur moyen d'entendre à distance, la terre étant meilleure conductrice du son que l'air.

— J'avais raison, dit-il en se relevant. Une voiture roule sur la route. Je ne puis dire encore si elle s'éloigne ou si elle se rapproche de nous, car le bruit se produit au moins à trois milles d'ici. Mais je serais bientôt fixé.

Lafleur jeta un regard circulaire sur les arbres qui l'environnaient. Son regard s'arrêta sur un chêne élevé dont il commença l'escalade.

A la faible lueur du quartier de lune, le marquis le suivit des yeux dans son ascension, de branche en branche.

Lafleur ne tarda pas à atteindre le sommet de l'arbre.

De cet observatoire, il devait dominer la forêt entière et embrasser un rayon de plusieurs lieues.

Son inspection ne fut pas longue, car il redescendit aussitôt.

Il était très agité.

— Eh bien? lui demanda le marquis dès qu'il touche terre.

— La voiture s'avance de ce côté. Elle marche vite. J'ai

vu une lanterne rouge qui se rapproche par les lacets du chemin.

— Nous sommes poursuivis. En route, alors!

— Oui, en route! Montez vite, monsieur le marquis, montez vite!

On se remit en marche.

— Hardi, Cadet! dit le conducteur, enveloppant la bête d'un coup de fouet.

Le cheval fila avec une rapidité d'enfer. Les arbres, les tas de pierres, les bornes semblaient voler à côté du véhicule, dans une course folle. On eût dit que Cadet sentait le danger, car il conservait un train égal, un trot allongé qui ne fléchissait pas.

Lafleur arrêta et descendit de son siège. Il répéta son manège de tout-à-l'heure, appuyant son oreille contre la route.

Il se releva soucieux, et dit au marquis, par la portière:

— Ils gagnent du terrain! J'entends les pas de deux chevaux. Peste et malchance!

Il remonta vivement sur son siège et lança de nouveau le cheval en l'excitant de la voix et de la mèche.

— Hardi, Cadet, hardi!

Cadet allongea encore, Cadet donna tout ce qu'il put. Il était maintenant au galop et dévorait l'espace; mais ce train ne pouvait durer longtemps.

A un tournant de la route, droite depuis deux mille pas, Lafleur regarda en arrière.

Il lâcha un juron étouffé.

Là-bas, à l'autre tournant, il venait de voir poindre la lanterne rouge.

— Pas moyen de lutter! grommela-t-il.

Il fouilla encore Cadet.

Le pauvre cheval, faisant un effort désespéré, accéléra la vitesse, passant au galop de charge.

A un autre circuit de chemin, Lafleur se retourna derechef.

Le falot rouge était plus près; il s'avavançait, gagnait de la distance.

Et Cadet faiblissait...

Et les deux chevaux de l'autre voiture, sentant celui qui les précédait, marchaient à un train toujours augmenté.

Lafleur se retourna une troisième fois. Il voyait maintenant grandir à vue d'œil la flamme de la maudite lanterne.

— Tonnerre! gronda-t-il sourdement. Nous sommes fichus!

## VIII

*Marquis, rends-toi! — Nenny, ma foi!*

Il ralentit l'allure et se pencha à la vitre du vasistas.  
Le marquis ouvrit.

— Nous sommes suivis de près, fit Lasseur. Avant cinq minutes, l'autre voiture nous aura rejoints.

— Marche toujours, mais une vitesse modérée. Ce sont peut-être de simples voyageurs qui viennent derrière nous; alors, il ne faut pas avoir l'air de fuir.

— Et puis, on résistera, s'il y a lieu.

— Je suis désarmé.

— Je ne le suis pas, moi! J'ai un poignard et deux pistolets à double coup.

— Donne m'en un.

L'arme passa de la ceinture de l'ex-soldat dans la main d'Henri de Rosemont qui referma le vasistas.

A l'intérieur, la marquise, pâle mais vaillante quand même, se serrait contre son époux, tandis que Rosette, effarée, répétait d'une voix tremblante :

— Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!

Soudain, un commandement impérieux s'éleva :

— Halte!

L'ordre venait de la voiture à la lanterne rouge qui était proche, maintenant, de celle du marquis.

Lasseur ne parut pas entendre. Il continuait à mener Cadet, passé au trot de promenade.

— Halte, au nom de la loi! répéta la voix. Halte, ou je fais feu!

— Cela devient sérieux, pensa Lasseur dont la tête, dépassant la voiture qu'il conduisait, pouvait servir de cible.

Il tira sur les guides. Le cheval s'arrêta.

Presque au même instant, un homme, sautant à bas du véhicule qui venait de rattraper les fugitifs, vint en courant se placer à la tête de Cadet dont il saisit le mors.

— En voila des manières! dit Lafleur, gouailler malgré la gravité de la situation. Lâche cela, citoyen, mon ami!

— Plus souvent! riposta l'autre en ricanant.

Lafleur « ne fit ni une ni deux », comme on dit. Il cingla l'homme d'un terrible coup de fouet, en pleine figure.

Instantanément, le cheval devint libre. L'individu tomba et roulant sur le sol, poussa un rugissement de douleur.

— Bon! se dit Lafleur. Un de débarrassé!

Il descendit vivement de son siège.

Pendant cette scène, rapide comme l'éclair, le marquis était sorti de la voiture.

Il se trouva en face de trois hommes, parmi lesquels il reconnut le commissaire de l'après-midi, le citoyen Chaillez.

Le quatrième qui s'était évanoui, restait étendu sur le bord du chemin.

— Vous êtes pris, rendez-vous! dit le commissaire en s'avancant, la main levée.

Le magistrat y allait de confiance, car il croyait Henri désarmé. Mais il recula en voyant, au poing du marquis, luire le canon d'un pistolet.

Il pensa jouer d'audace.

— Rendez-vous, dit-il, sinon je tire dans votre voiture.

Et il dirigeait sa main, armée aussi, vers la portière où l'on voyait dans l'indécision de la nuit, deux têtes de femmes contre la vitre.

Il n'avait pas terminé ce geste menaçant qu'une détonation éclatait.

Le pistolet du policier tomba à terre.

Chaillez avait la main fracassée par une balle, et c'est Lafleur qui avait tiré aussi juste qu'à propos.

La réplique ne se fit pas attendre. Deux coups de feu partirent du groupe des gens de police.

Cette fois, Henri s'affaissa dans les bras de Lafleur.

— Il a son compte, murmura une voix.

— Toi aussi! s'écria l'ancien soldat du Royal-Liégeois qui dégagea sa main droite et, d'un nouveau coup de pistolet, abattit le policier auteur de la remarque.

Il restait donc seul en face du dernier homme valide.

— Du courage! dit le commissaire à celui-ci... Hardi!... Sus!

Quelle scène terrifiante que cette bataille au milieu de

la nuit!... Quatre hommes blessés en quelques secondes... Ces voitures arrêtées en désordre... Ces détonations qui mettaient en fuite les oiseaux des ténèbres quittant les taillis avec de lourds frôlements d'ailes... Ces deux femmes, le cœur sursautant d'angoisse, moins pour elles peut-être que pour leurs défenseurs.

Aux mots : « Du courage ! », le policier eut un excès de zèle maladroit. Il coucha brusquement en joue Lafleur, soutenant toujours le marquis défaillant, et pressa la détente. Mais le coup, mal ajusté, manqua son but.

Lafleur demeura maître de la place.

Tenant son adversaire en respect au moyen de son poignard levé, il recula, avec Henri, qui, malgré sa blessure pouvait se porter, jusqu'à la voiture du commissaire. Aidé de son bras, M. de Rosemont y monta.

— A nous deux, maintenant! dit Lafleur en se dirigeant vers son adversaire.

Mais celui-ci n'était pas de la race des héros antiques.

— Grâce! s'écria-t-il, en tombant à genoux. Grâce!

— A la bonne heure! fit l'ex-soldat, voilà parler. Hé, mon ami, si tu veux mériter ta grâce, tu n'as qu'à rester tranquille et à t'asseoir près de ton maître qui geint lamentablement.

L'autre ne se le fit pas répéter.

— Eh bien, monsieur le marquis? demanda Lafleur.

— Rien de grave, je crois. Une balle dans l'épaule. Cela n'offre pas de danger immédiat.

— Alors, nous allons nous remettre en route. Vous avez gagné à cette aventure une blessure douloureuse; mais nous y gagnons une bien meilleure voiture et un attelage excellent.

Il alla ouvrir la portière à la marquise et à Rosette.

— Vite, mesdames; nous repartons. Monsieur le marquis blessé légèrement, trois ennemis à terre. En somme, une victoire sur laquelle il ne faut pas nous endormir.

Une minute après, la voiture de la police — servant cette fois aux fugitifs — se remit en marche.

Au moment du départ, Lafleur leva son chapeau, et, d'un ton quelque peu ironique :

— Bonsoir, messieurs; bonne nuit, citoyens. Arrangez-vous. On vous laisse Cadet pour rentrer à Lure.

*La Sorcière*

Pendant que nos amis partent à toute vitesse dans la direction de Belfort, remontons en sens inverse vers Paris.

La grande ville se trouve enveloppée des voiles de la nuit.

Il est environ onze heures du soir.

Seules, les belles avenues ont un éclairage suffisant. Les quartiers secondaires bénéficient de la clarté fuligineuse de quelques tremblotants quinquets.

De sourdes rumeurs montaient dans le ciel, du côté des prisons.

Cette nuit-là, une petite pluie tombait, pénétrante.

Rue du Bât-d'Argent, dans une maison élevée, à triste façade à un logement situé immédiatement au-dessous du toit, une femme était penchée sur une table où une chandelle projetait une lumière diffuse.

Cette femme semblait très absorbée par un travail qui réclamait toute son attention.

Tout-à-coup, elle releva la tête, et son visage apparut, sous les rayons incertains et vacillants de la chandelle.

Singulière physionomie que celle-là ! Il eût été impossible de lui assigner un âge ; on eût pu lui donner aussi bien vingt-cinq ans que la quarantaine. Elle avait des cheveux d'un blond fade, une figure mobile, à l'expression inquiète. Le feu sombre du regard achevait de prêter aux traits une apparence tourmentée.

De cette figure émanait quelque chose d'étrange, d'effrayant presque. On eût dit un masque de momie dont une vie artificielle aurait animé le parchemin.

La femme était occupée à une étrange besogne.

Elle faisait macérer, avec un agitateur en verre, un liquide brunâtre dans un crâne humain. Devant elle étaient rangés plusieurs flacons et bocaux étiquetés, sur lesquels on lisait : « Valériane », « Asphodèle » (l'herbe qui croît sur les tombes), « Poudre d'or », « Alun calciné », « Rosée de cimetière », etc. D'autres fioles contenaient des acides. A côté, une cornue était prête pour la distillation de quelque diabolique substance.

Aux murs, on voyait, pendus ou cloués, une tortue, un crapaud empaillé, un hibou menaçant avec ses gros yeux de verre tout ronds, une chauve-souris... Et si l'on avait ouvert une armoire dans le fond de la pièce, on y aurait trouvé un squelette humain se balançant avec un bruit de castagnettes macabres.

Ici est le logis de Thuringe, la sorcière.

Thuringe ne s'était pas toujours livrée ainsi à la magie, aux sortilèges et aux maléfices.

C'était la fille d'un petit traiteur établi aux environs des Halles. Le père Thuringe habitait là vers l'an 1780. « *A la Carpe qui saute!* » telle était l'enseigne de son établissement, où, chaque dimanche, les cheveu-légers en goguette allaient manger leur prêt, boire à crédit et faire ripaille, en compagnie de Margotons débraillées, racolées autour des casernes.

L'étiquette de la maison était bien justifiée par l'excellence des carpes sautées au vin blanc qu'accommodait le père Thuringe. Mais si l'aubergiste était un maître cuisinier, c'était un piètre commerçant. Il ne savait rien refuser à ses amis les cheveu-légers, corps où il avait servi lui-même; et ceux-ci ne se gênaient pas, non seulement pour se faire régaler sans payer un sol vaillant, mais encore pour emprunter au patron de céans, à l'occasion, un écu de six livres.

A ce compte-là, on ne saurait aller bien loin, à moins de posséder la bourse du Juif-Errant.

Le père Thuringe fut bientôt obligé de fermer boutique. Il mourut peu après, sa femme aussi. Leur fille se trouva du jour au lendemain sur le pavé de Paris, gîte peu sûr et bien dangereux pour une jeunesse de vingt ans.

Que faire, à cet âge, quand on n'a pas de moyens d'existence réguliers?

Le hasard décida pour elle.

Un jour qu'elle regardait une parade foraine de banlieue, en serrant dans sa poche les quelques pièces blanches qui

lui restaient, — dernières épaves arrachées au naufrage de la « *Carpe qui saute* », — elle s'entendit interpeller :

— Hé! la blonde!

Elle leva la tête et vit une femme, debout sur les tréteaux d'une somnambule, qui lui faisait signe d'approcher.

Machinalement, elle obéit et grimpa la petite échelle qui menait à la roulotte.

Cette femme la pria de servir de sujet à la somnambule, pour « amorcer » le public de badauds qui ne se décidait pas assez vite à interroger la pythonisse sur l'avenir.

C'est toujours ainsi que procèdent histrions et baladins. A défaut d'une psychologie très pénétrante, ils ont l'avantage de connaître la fable des moutons de Panurge.

Cette fois-ci, le truc réussit admirablement, et les spectateurs, à l'envi, imitèrent la fille du père Thuringe.

La recette fut bonne; et, le soir, la somnambule, qui avait gardé son sujet avec elle, lui déclara :

— Ma belle, tu es intelligente; tu as de l'œil; tu possèdes ce que nous appelons un physique fatal. Je t'attache à mon établissement.

C'était une aubaine inespérée. Le nouveau sujet en sauta de joie, aussi haut que les carpes jadis retournées par le père Thuringe dans sa casserole.

Elle devint ainsi aide et apprentie somnambule, s'initia aux mystères du tarot, de la magie noire, aux arcanes des sortilèges et du baquet de Mesmer.

Pendant plusieurs années, elle voyagea dans la roulotte, avec sa patronne qu'elle remplaça souvent à l'occasion.

Elle acquit une réelle habileté dans l'art du somnambulisme.

Quand elle se jugea assez expérimentée et qu'elle eut un magot suffisant, Thuringe s'établit à son compte.

Bientôt son cabinet fut très fréquenté par les filles en mal d'amour, par les bourgeoises qui avaient perdu leur chat ou leur bourse au marché, par les gens qui venaient demander le moyen de faire fortune.

Mais la clientèle de Thuringe ne se bornait pas au bas peuple. Elle comprenait aussi nombre de hautes dames et de gentilshommes désireux de connaître à l'avance les décrets du Destin et de lire, avec la sorcière pour guide, dans le grand livre de l'Avenir.

*La Consullation*

Thuringe la sorcière était de plus en plus absorbée par la composition du singulier liquide auquel elle apportait tous ses soins.

Quand elle l'eut longuement remué, elle le versa dans une cornue en verre épais qu'elle plaça sur un fourneau à réverbère.

Le liquide ne tarda pas à bouillir, dégageant une odeur âcre.

Dès les premiers bouillons, Thuringe le sépara du contact du feu et examina la transparence du produit en s'approchant de la chandelle fumeuse qui brûlait sur la table.

Longtemps, elle regarda ainsi. Et à mesure que cette inspection se prolongeait, son visage reflétait les émotions les plus diverses. Au début, il avait exprimé l'anxiété de savoir, l'impatience, la cupidité; maintenant, un vif désappointement se peignait sur les traits de la sorcière.

— Rien; rien encore! murmura-t-elle en reposant ses cornues sur une de ces couronnes de paille usitées dans les laboratoires.

Elle resta longtemps songeuse, conservant dans les yeux une flamme des désirs avides.

— Rien! reprit-elle. Ma science me trahit! La chimie ment à mes espérances et à mes travaux!... Or, métal infernal et divin, ne pourrai-je jamais donc jamais te produire? Toute ma magie ne me sera-t-elle d'aucun secours?

Elle saisit de nouveau la cornue et y plongea encore ses regards pour tâcher d'y apercevoir quelque jaune et brillante paillette.

Hélas! elle ne découvrit point la source du Pactole...

— Malédiction! s'écria-t-elle d'une voix caverneuse. La richesse ne sera pas pour moi!

Songeuse, elle s'accouda sur sa table d'expériences.

Une contraction de fureur et d'impuissance tordait ses lèvres minces.

Thuringe était ainsi parfaitement épouvantable. Elle n'avait rien de féminin; elle apparaissait comme une terrible Méduse, une Gorgone fantastique! Elle semblait personifier le génie du Mal.

Deux coups frappés à sa porte l'arrachèrent à sa diabolique rêverie.

Un homme enveloppé d'un long manteau entra dans la pièce.

Sur un signe de la sorcière, cet homme s'assit.

Il rejeta en arrière le capuchon qui cachait sa figure.

C'était Darmey.

— Madame, dit-il, je vous avais demandé une consultation en secret. Vous m'aviez fixé ce jour et cette date. Je suis exact.

— Je vous attendais, répliqua Thuringe. Que désirez-vous savoir?

Dans ce repaire de la sorcellerie, au milieu de cet appareil d'occultisme qui ne portait aucune date, qui ne révélait aucun régime et défiait la civilisation, les désignations de citoyen et de citoyenne n'auraient pas été de mise.

Ces néologismes eussent juré avec le décor macabre du cabinet de Thuringe.

Ici, le vocabulaire de la Révolution n'avait rien à voir.

La politique restait à la porte...

— Madame, prononça Darmey, on m'a affirmé que vos études et vos facultés vous mettent à même de lire dans le passé, de connaître le présent et de dévoiler l'avenir.

— C'est vrai.

— Pourriez-vous alors me renseigner sur une personne dont j'ai grand intérêt à connaître les faits et gestes?

— Oui.

— J'ignore où habite cette personne. Il faut que je la retrouve. Je compte sur vous pour m'aider dans cette recherche.

— Le miroir magique répondra.

— Sûrement?

— Il ne trompe jamais.

La somnambule ouvrit un placard et en sortit un vase de

porcelaine dans lequel elle versa un liquide à odeur d'alcool.

Après avoir mis le feu à cette liqueur, elle souffla la chandelle.

Le laboratoire de la sorcière fut plongé dans l'obscurité.

L'alcool qui avait brûlé d'abord avec une flamme bleuâtre, lança soudain des étincelles provoquées par une pincée de sel qu'y mit Thuringe. Puis, une lueur verdâtre se dégagea du liquide en combustion.

Cette lueur mouvante jetait dans la pièce des ombres bizarres qui, passant sur le visage de Darmey et de Thuringe, leur communiquait un aspect infernal.

Scène étrange!

Darmey se sentait saisi d'une appréhension indéfinissable, au milieu de la quasi-obscurité où la flamme verte ressemblait à un monstrueux feu-follet.

Mais l'intérêt qu'il attachait aux actes de la sorcière eut bien vite raison de ce sentiment passager.

Thuringe s'était emparée d'un disque de métal poli, fixé à un support en bois.

Elle le plaça derrière le feu vert qui, aussitôt, s'y refléta, plus brillant, avec une nuance cuivrée. Puis, elle considéra longuement le disque où les mouvements de la flamme semblaient dessiner des formes vagues.

Le miroir magique allait parler!

— Eh! bien, interrogea Darmey, que voyez-vous?

La somnambule prit la main du révolutionnaire pour établir entre elle et lui la communication magnétique.

— Je vois, dit-elle, un homme jeune et beau, avec deux femmes.

— Deux femmes?

— Oui. L'une a l'air d'une grande dame, l'autre est vraisemblablement une suivante.

— Lui, comment est-il?

— Blond, élancé, la moustache fièrement relevée, l'air hardi.

— C'est bien cela, murmura Darmey... Et... elle?

— Blonde aussi, les yeux noirs, très distinguée.

— C'est elle, c'est sa femme... Oh! gronda-t-il en serrant les dents. Où vont-ils? que font-ils? Parlez vite.

— Ils arrivent dans une petite ville que je ne connais pas; ils sont en diligence... Les voici à l'hôtellerie de la poste aux chevaux...

— Après? interrogea Darmey, fiévreux.

— Que vois-je? Un homme de police...

— Ah!

— Il monte l'escalier. Le voilà dans leur chambre...

— Ensuite?

— Il les arrête!

Darmey poussa une sorte de rugissement de triomphe.

— Enfin! clama-t-il, haletant, oppressé sous le poids d'une joie féroce. Il les arrête... et puis?

— Le policier est parti. Voici un nouveau venu. Il parle avec eux... Attendez, je ne vois plus rien.

Une pincée du sel merveilleux ranima la flamme verte qui faiblissait. De nouveau, rayons et ombres coururent sur le miroir.

Un temps assez long s'écoula de la sorte.

La sorcière, frémissante, presque épuisée par l'effort psychique auquel elle venait de se livrer, avait abandonné la main de Darmey qui méditait, ayant au coin des lèvres un rictus de vengeance.

Soudain, un éclair sembla se dessiner sur le miroir magique.

Thuringe tressaillit vivement comme si un courant électrique l'avait traversée de la tête aux talons.

Vivement, elle saisit la main du révolutionnaire.

— Attention! murmura-t-elle, en considérant de tous ses yeux le disque de métal poli.

— Voyez-vous maintenant?

— La communication est renouée... Je suis de nouveau dans la chambre de l'hôtellerie. Les trois personnes paraissent faire des préparatifs de départ. C'est bien cela; ils s'en vont avec l'homme qui parlementait tout à l'heure.

— A la prison?

— Non pas! Ils montent tous en voiture... Les voilà lancés sur la grande route.

— Vers Paris?

— Non, ils s'en éloignent.

— Ils s'échappent, alors? Enfer et maiepeste!

— La voiture file vite... Mais j'en aperçois une autre qui les suit, qui va plus vite encore.

— Ah!

— Elle gagne du terrain sur la première dont la course se ralentit.

— La rattrape-t-elle enfin?

— Oui. Les deux voitures font halte. Nous sommes au milieu d'un bois.

— Je vois du rouge, il y a du sang... Oui, un homme tombe, blessé.

— Lequel est-ce?

— Celui qu'on poursuivait, le beau cavalier blond.

— Après? fit Darmey d'une voix rauque.

— Je vois trois hommes couchés sur le sol. Encore du sang!... Ah! le premier tombe marche, soutenue de son compagnon. Il remonte en voiture avec les deux femmes. L'autre les conduit. Ils repartent au grand galop dans la même direction...

— Et les autres, les poursuivent-ils?

— Non. Trois sont blessés. Le quatrième s'empresse autour d'eux.

Darmey posa aussitôt cette question à la pythonisse :

— Pouvez-vous suivre la voiture?

— Je la suis.

— Où va-t-elle?

— Je ne puis mettre de nom sur les lieux qu'elle traverse; ce n'est pas mon pouvoir. Elle s'approche d'un vieux castel en ruines... Oh! que vois-je dans ce manoir? Etrange! Cela brille comme un soleil. C'est un trésor caché en terre.

— Un trésor?

— D'une richesse inouïe. Il y a des monceaux de pierres, d'or, d'argent, de bijoux...

A cette révélation, la face bestiale de Darmey s'éclaira d'un sourire avide.

Il demanda :

— Voyez-vous quelqu'un autour de cet trésor?

— Personne... Il est là, abandonné depuis des siècles.

— Laissons-le un instant et revenons à ceux que nous suivons. Où sont-ils?

— Ils arrivent au castel.

— Vont-ils au trésor? Semblent-ils connaître son existence?

— Non, ils passent à côté, sur la terre qui le recouvre, sans seulement s'en douter... Ils entrent dans une grande salle.

— Ensuite?

— Je ne vois plus.

Et elle ajouta, baissant le ton, et avec une crainte mystérieuse :

— Il y a dans cette salle une statue de la Vierge... Ma puissance expire... Je ne peux plus rien.

En effet, le miroir magique paraissait mat, et la flamme de l'alcool n'y jetait plus les mêmes reflets que tout à l'heure.

La sorcellerie était vaincue, de loin, par l'emblème de la foi.

— Mais... insisia Darmey.

— C'est inutile... Je ne veux pas, briser mon pouvoir contre une force supérieure. Mon don de double vue cesse ici... Je recommencerai plus tard mes recherches si vous désirez savoir encore quelque chose. Je compte bien que la statue ne se montrera pas partout pour entraver mes facultés... Reviendrez-vous?

— Demain, à la même heure.

— Je vous attendrai.

— Pourriez-vous déterminer l'endroit exact où se trouve le trésor que vous avez entrevu?

— Peut-être!

— Appliquez-vous-y. Montrez-moi la voie; j'agirai. Et alors, quand je tiendrai la fortune, part à deux!

— Part à deux, c'est entendu! répliqua Thuringe en serrant la main que lui tendait Darmey pour le pacte.

L'ex-agent secret de M. de Dreux-Brézé sortit de l'antre de la sorcière.

En descendant l'escalier, il grommelait :

— Patience! patience! Tu sauteras bientôt, marquis. Et moi, je serai riche!

Quant à la somnambule, elle était en train de compter la bourse que Darmey lui avait remise en paiement de sa consultation.

Et elle murmurait :

— Le citoyen est généreux; mais il le sera encore davantage quand je lui aurai indiqué l'emplacement du trésor!... Allons, Thuringe, la fortune n'est pas loin!

## XI

### *Au Rosemont*

De l'ancienne et opulente seigneurie de Rosemont, il ne restait, à l'époque de la Révolution, qu'une aile en assez mauvais état.

Aux angles de l'antique manoir, bâti au quinzième siècle, de lourds donjons crénelés lui constituaient une armure redoutable, une cuirasse longtemps invulnérable qui ne résista pas aux incendies allumés par les Suédois. Le corps même du bâtiment, d'allure plus élégante, plus dégagée, servait d'appartement aux marquis de Rosemont qui y avaient accumulé des merveilles d'art et d'ameublement.

Au devant, un immense jardin avec terrasse. Derrière, un parc avec de petits étangs et des massifs ombreux qui allaient mêler leur végétation à celle de la montagne.

Le château de Rosemont — autrefois — dominait une partie de la vallée, et de loin, on eût dit un magnifique nid d'aigle accroché à flanc de coteau, dans un décor imposant et sévère.

Maintenant, tout cela était ruines branlantes. La superbe demeure avait le sort commun aux constructions qui ont le malheur de s'édifier sur les confins d'un pays.

La Franche-Comté, le Haut-Rhin et, en général, l'Est de la France sont pauvres en monuments historiques. Ces régions ont été périodiquement ravagées, balayées par les invasions. Elles ne peuvent présenter que des débris à l'archéologue.

L'aile subsistante du château était relativement bien conservée. Il n'y avait pas de lézardes aux murs, et la toiture était restée intacte. Elle abritait actuellement un vieux domestique de la famille, Balthazard, qui avait reçu du père

d'Henri la garde du domaine et la charge d'entretenir la propriété. Il s'acquittait de son mieux de cette tâche, cultivant le jardin dont le produit lui assurait de quoi vivre.

Le père Balthazard était bien le type des serviteurs dévoués qui, de génération en génération, s'attachaient à une famille et la suivaient dans toutes les étapes de la bonne ou de la mauvaise fortune.

Depuis les bouleversements politiques et sociaux arrivés à la suite de 1789, le père Balthazard était sans nouvelles du fils de ses anciens maîtres. Il se tenait, du reste, peu au courant de ce qui se passait à Paris, vivait très retiré, n'aimant point à causer et sachant à peine lire.

Il savait bien, cependant, qu'il y avait du nouveau en France. Il avait entendu parler de la prise de la Bastille, de la chute de la monarchie, de l'avènement d'une ère de liberté pour les sujets du roi. Le bruit des conflits qui ensanglantaient la capitale était également parvenu à son oreille et le silence du marquis l'inquiétait.

Aussi éprouva-t-il une émotion bienheureuse lorsque, le 3 septembre, à la nuit tombante, il vit descendre le marquis de Rosemont et sa jeune femme.

Ce bonheur se changea en inquiétude quand Balthazard eut remarqué des taches de sang sur les habits d'Henri.

On le rassura. La blessure était légère. Quelques jours seulement, et la guérison serait complète.

Après s'être incliné avec respect devant la marquise, Balthazard s'occupa de caser convenablement les maîtres de céans.

Pendant ce temps, Rosette s'empressait avec la marquise à panser la blessure du gentilhomme, Lafleur s'employait aux chevaux et au carrosse.

Bref, une heure après l'arrivée des quatre nouveaux venus, tout était en ordre au château.

Rosette avait fait diligence, aidée de Balthazard, pour le repas.

On mangea vite; chacun éprouvait le besoin de se reposer.

Bientôt les lumières furent éteintes. Tout le monde dormait au château de Rosemont.

« Tout le monde » n'est pas absolument le mot, car, vers minuit, on aurait pu voir une ombre errer dans les couloirs du bâtiment et parcourir lentement les dépendances.

C'était Balthazard qui veillait.

## XII

### *Séance de Club*

A Paris, les troubles continuaient.

L'âme de la Révolution résidait maintenant dans les clubs, de plus en plus puissants. La souveraineté de ces associations irrégulières allait bientôt être absolue.

Darmey s'était affilié aux « Enragés » qui représentaient alors le parti de la violence fanatique. Il s'y trouvait en compagnie de Maillard, de Varlet, de Jacques Roux, de Santerre, de Rose Lacombe, l'ancienne actrice, présidente des « Femmes révolutionnaires ».

Il y avait aussi Marat...

L'Ami du peuple ne vint aux Enragés que pendant les premiers temps. Par la suite, il les combattit, les trouvant trop exaltés.

A présent, le club s'agitait beaucoup. Maillard était universellement redouté à la suite des massacres auxquels il avait présidé. Il fallait maintenant compter avec ses acolytes.

C'était de leur repaire des Gravilliers que partaient les dénonciations, les appels au meurtre. Tous ce qui avait quelque action sur la plèbe révolutionnaire s'y donnait rendez-vous.

C'est là que Darmey alla, quelques jours après sa visite chez Thuringe.

Il frappa d'une certaine façon à la porte du local où l'on tenait, deux fois par semaine, réunion de nuit.

A son entrée, il fut salué par les exclamations sympathiques d'une vingtaine d'individus assis autour d'une table sur laquelle se dressaient des verres et des bouteilles.

Darmey s'approcha de la table et trinqua avec ces hommes.

— Eh bien, lui demanda l'un d'eux sur un ton à la fois familier et autoritaire, as-tu des nouvelles de ton ci-devant marquis ?

— J'en ai.

— Nous en avons aussi depuis tantôt.

— Je sais qu'il s'est échappé des mains de la police révolutionnaire.

— C'est vrai. Lis ceci :

Et Maillard, président de la séance, tendit un papier à Darmey.

Celui-ci y jeta des yeux avides. C'était une communication du délégué du club à Lure, annonçant que, quatre jours auparavant, le dénommé Henri de Rosemont avait été appréhendé en cette ville, mais qu'il avait réussi à s'enfuir dans la direction de l'Alsace par la route de Belfort.

Cette nouvelle n'était pas de nature à réjouir l'ex-gentilhomme de grand chemin, mais elle lui apporta du moins la confirmation des révélations de la somnambule.

La seconde vue de Thuringe correspondait donc à la réalité ; et l'information reçue de Lure en comblait les lacunes par la désignation d'une localité en termes certains.

Et, puisque la devineresse avait bien vu, le trésor existait réellement... lui aussi.

A cette pensée, caressée complaisamment, un mirage doré s'épanouit devant les yeux du misérable.

Mais il se domina bientôt, ne voulant rien laisser paraître de l'émotion basse et cupide qui l'agitait.

D'autant plus que Maillard venait de lui demander, impatient, de fixer la ligne de conduite à adopter relativement au marquis.

— Que comptes-tu faire, maintenant, citoyen Darmey ?

— Me mettre moi-même à la poursuite du noblaillon.

— Bien parlé ! rugirent plusieurs voix.

— La police n'a rien donné qui vaille et cependant la capture en valait la peine ! dit Maillard.

— Certes, répartit Darmey, la police a été au-dessous de tout. Heureusement, nous sommes là !

Rose Lacombe, qui buvait dans son coin, s'écria :

— Il faut donner une leçon à ces incapables.

— Citoyenne, dit Darmey, la prise du ci-devant marquis de Rosemont est d'une importance capitale. Cet homme est dangereux. Je le soupçonne d'être parti pour soulever les départements. Il faut empêcher cette tentative de

contre-révolution. Pour cela, il est indispensable que le Rosemont tombe entre nos mains le plus vite possible.

— Oui, fit sentencieusement Jacque Roux.

— Bref, reprit Darmey, je veux me mettre personnellement en campagne. Dès demain, je cherche mandat auprès du Comité de surveillance de la Commune, je pars et alors ce sera affaire entre cet insaisissable marquis et moi-même!

— Il te sera tenu compte de ton zèle, dit Maillard. Un jour, le club sera tout puissant et alors...

— Suffit. Ce n'est là, pour l'instant, qu'un détail. Il s'agit d'abord de pincer le ci-devant et de l'amener devant la lunette. Je m'en charge. Nous verrons après.

— Mais il t'est impossible de réussir seul dans cette entreprise?

— J'allais faire cette remarque. Je demande qu'il me soit adjoint un homme de bonne volonté...

— Il y a Cochepaille, dit Maillard.

Alors, on vit se lever un colosse à la face avinée, aux épaules énormes, qui prononça d'une voix tonitruante :

— Présent, citoyens!

— Assis! ordonna Maillard qui, décidément, possédait des qualités de manieur de réunion. Tu sollicites ton admission définitive au club des Enragés. Eh bien, voici le moment de montrer que tu es digne d'y entrer. La mission de s'emparer du ci-devant est périlleuse peut-être. Prends-en ta part, et ta réception est prononcée.

— J'accepte, affirma Cochepaille.

— Réponds alors aux questions que je vais te poser... Promets tu de faire, en toute circonstance, ce qui dépendra de toi pour assurer le succès des ennemis de la royauté?

— Je le promets.

— De travailler pour le bien du Peuple et de la Nation?

— Je le promets.

— De combattre énergiquement, de supprimer au besoin ceux qui essaieraient de nuire à la cause?

— Je le promets.

— Les épreuves! ordonna le président.

On apporta un crâne humain, monté en coupe, dans lequel il versa le contenu d'un verre de vin. Maillard sortit de sa poche deux petits paquets blancs.

— Voici, continua-t-il, deux poudres. L'une est inoffensive; l'autre est un violent poison.

Il jeta les deux paquets dans son chapeau qu'il tendit ensuite à Cochepaille en disant :

— Choisis!

Cochepaille prit au hasard un de paquets.

— Vide-le dans la coupe, commanda Maillard.

Puis, l'ordre exécuté, il leva son verre :

— A ta santé, mon garçon!

Les deux hommes trinquèrent. D'une main qui ne tremblait pas le moins du monde, Cochepaille porta la coupe à ses lèvres et la vida d'un trait.

Maillard examina le paquet qui était resté dans le champagne.

— Tu es empoisonné, dit-il simplement à Cochepaille.

— Alors, riposta l'autre, verse-moi du vin, afin que je puisse boire à mon saoul pendant mes dernières minutes.

Cette réplique romaine souleva les bravos des assistants.

— Voilà un homme! murmura Rose Lacombe.

Mais Maillard regarda derechef le petit paquet qui — est-il besoin de le dire? — contenait, ainsi que l'autre, une substance absolument anodine.

— Eh! mais, je me suis trompé, fit-il. Le gaillard a eu la main heureuse. Il a laissé le poison et pris la bonne poudre... Voyons la suite...

Varlet alla ouvrir un placard et apporta sur la table un objet bizarre ressemblant à un appareil de supplice.

C'était une réduction de la guillotine, une miniature de l'échafaud qu'on eût pu placer comme objet d'art sur une étagère.

Entre les deux montants, en bois de chêne, brillait un joli petit couperet qui donnait l'illusion du triangle fatal aperçu de loin.

A cette vue, Cochepaille eut un frémissement presque imperceptible, qu'il réprima par un énergique effort de volonté.

— Approche, lui dit le président du Club des Enragés.

Cochepaille s'avança de manière à toucher presque la minuscule guillotine.

— As-tu peur? interrogea Maillard en le regardant fixement.

— Un véritable révolutionnaire ne doit pas craindre la Faucheuse, dit Cochepaille.

— A la bonne heure!

Maillard souleva la partie supérieure de la lunette.

— Ta main? demanda-t-il au récipiendaire.

Cochepaille passa son bras entre les deux montants.

La lunette se rabattit faisant le bras prisonnier.

Maillard toucha au dé clic, et le couperet glissa dans les rainures, jusque sur le poignet de Cochepaille.

Mais la main ne tomba pas.

Le couperet était en carton argenté.

Le président dégagea la main du colosse et lui dit, prave-  
ment, en échangeant avec lui une accolade fraternelle :

— Tu as satisfait aux épreuves. Je te proclame membre  
du Ciub des Enragés.

Une longue ovation salua Cochepaille.

Les verres furent levés en son honneur, et, au moyen  
d'une rasade sérieuse, le géant se remit des émotions qu'il  
venait de traverser.

Darmey lui demanda :

— Quand partons-nous ?

— Quand tu voudras, citoyen.

— Demain matin, alors.

— Trésorier, dit Maillard, compte des fonds au cama-  
rade Darmey... Mais pas d'assignats !

Varlet qui était le comptable — et souvent le banquier —  
du Club remit à l'ex-agent royaliste une bourse accom-  
pagnée de ces mots :

— Il y a là cinq livres en or. Toutes les effigies du roi  
ont été percées en signe de haine et de mépris ; mais la  
monnaie est bonne quand même.

Darmey empocha le magot ; puis après avoir trinqué une  
dernière fois avec les membres du Club, il sortit suivi de  
Cochepaille.

— Bonne chance ! leur cria Maillard au moment où ils  
passaient la porte.

L'ennemi du marquis répondit en étendant la main :

— Je reviendrai avec le ci-devant pieds et poings liés,  
ou vous ne me verrez plus.

— Inutile de le ramener ci cela te gêne, fit le président.  
Tu peux le tuer au besoin. Ce sera de la besogne de moins  
pour Sanson.

*Le Canonnier de Valmy*

Dès le lendemain du retour de son maître au château de Rosemont, il s'était produit une scène touchante entre le père Balthazard et lui.

— Voici, monseigneur, avait dit le fidèle serviteur en remettant au marquis un petit sac pesant qui rendait un bruit métallique, voici l'argent que m'a rapporté l'exploitation du domaine pendant vos années d'absence. Il y a deux cent cinquante écus de six livres. Je n'ai pu faire mieux, il y a eu une série de mauvais mois et il a fallu que je vive...

Le marquis de Rosemont fut infiniment touché de cette ponctualité qui était encore une des formes du dévouement de Balthazard.

En toute autre circonstance, il aurait abandonné au vieux domestique le produit de son labeur fidèle et désintéressé. Mais cet argent arrivait à point. Le marquis n'était plus riche. Le peu qui lui restait avait été fortement entamé pendant la période de troubles qu'il venait de traverser. La fortune de sa femme consistait surtout en immeubles, terres, prés, bois du domaine de Candières qui avait fait retour à l'État avec les biens nationaux. Quant à leur mobilier, dont ils auraient pu battre monnaie pour partir de Paris, il était tombé aux mains des pillards.

Henri accepta l'argent de Balthazard, se promettant bien de récompenser l'excellent gardien lorsque de meilleurs moments seraient revenus.

Ce jour-là, de nombreuses bandes de jeunes gens passèrent en chantant au pied du château.

A la demande du marquis, Laffleur s'informa. Il apprit que cette jeunesse allait s'enrôler pour la lutte contre l'envahisseur.

Henri de Rosemont resta rêveur à cette nouvelle. Il réfléchit, se demandant si la situation de la France ne lui créait pas d'impérieux devoirs.

Sa blessure était guérie. Il était valide. Ses forces appartenaient à la nation.

Le soir, Laffeur, qui était allé au bourg de Giromagny, rapporta d'autres renseignements.

La coalition formée contre la France était menaçante. L'alliance conclue à Pilnitz entre l'Autriche et la Prusse, devenait offensive. C'était une promesse d'invasion et de guerre à brève échéance.

D'ailleurs, peu avant les massacres de septembre, l'insolent manifeste du duc de Brunswick avait bien précisé la situation. M. de Rosemont avait eu connaissance à Paris de cette mise en demeure du chef des coalisés, qui insultait aux sentiments de tous les Français et avait amené les excès des septembriseurs. La parole du général de Brunswick avait déchainé l'effroyable tempête qui soulevait dans les esprits un vent de cruauté inconsciente et qui obscurcissait, sous sa nuit profonde, tout sentiment de fraternité et de justice.

Maintenant, les hordes de Brunswick s'avançaient vers notre frontière sous prétexte de rétablir le roi déchu.

Il n'y avait plus de roi, mais la France restait...

La Patrie était proclamée en danger.

Elle se préparait à repousser le choc de l'invasion.

Tous ces jeunes hommes qui passaient, envoyant aux échos le refrain de la *Marseillaise*, — l'ancien *Chant de l'Armée du Rhin*, — allaient combattre pour l'intégrité du sol national.

Henri de Rosemont ne devait-il pas faire comme eux, lui?

Avant d'être le noble traqué, le ci-devant dépouillé de ses titres et de sa fortune, n'était-il pas Français?

Une seule pensée pouvait faire hésiter la détermination du gentilhomme : sa femme.

Chère Blanche! Faudrait-il donc la quitter pour courir au-devant de l'armée ennemie?

Le devoir commande parfois de douloureux sacrifices. Jamais à aucune époque de sa vie, M. de Rosemont n'avait senti un pareil combat se livrer en lui-même.

Il entendait deux voix parler à sa conscience troublée.

L'une lui ordonnait de rester près de son épouse adorée qui pouvait être en péril, même dans la retraite du Rosemont.

L'autre lui criait :

— La France a besoin de tous ses enfants. Va, cours, vole à la frontière!

Henri traversa la galerie des portraits qui précédait la salle où l'attendait sa femme.

Là, revivaient, sur la toile, les nobles physionomies des ancêtres du marquis.

Il y avait là Ulric de Rosemont, paladin qui battailla aux côtés de Roland à Roncevaux; Gonzague, un héros des Croisades, un des compagnons de Louis IX; Charles, tué à la bataille d'Azincourt; Bernard, un guerrier héroïque du temps de Jeanne d'Arc; Philibert, qui prit part aux conquêtes de Louis XIV.

Il y en avait beaucoup d'autres, moins glorieux peut-être, mais qui, tous, avaient été de braves soldats, de loyaux serviteurs de la France.

Henri s'arrêta.

Il lui sembla que tous ces regards se concentraient puisamment sur lui pour lui dicter son devoir.

Qu'auraient-ils fait, eux?

Ils auraient agi comme à leur belle époque d'épopées françaises. Ils eussent saisi leurs armes, embrassé pieusement la châtelaine, et fussent partis à l'appel de la trompette sonnant le ralliement.

Lui, dernier descendant de cette admirable lignée, devait s'inspirer de leurs exemples.

Jamais un Rosemont n'avait été absent à l'heure du danger...

Henri releva fièrement la tête, un éclair dans les yeux.

Sa résolution était prise.

Il partirait!

Lorsqu'il communiqua sa détermination à la marquise, celle-ci sentit deux larmes mouiller ses cils.

Son époux adoré s'en allait pour longtemps, peut-être pour toujours...

Quand le reverrait-elle?

Elle demeurait seule, à partager sa vie entre ses craintes et ses regrets.

Mais ce sentiment ne prévalut pas dans son âme de patriote.

Elle comprenait ce qu'avait de grand le sacrifice de son mari.

Et, tout en déplorant la fatalité qui le séparait d'elle, Mme de Rosemont approuvait le motif qui le faisait agir.

Le lendemain, Henri partit, vêtu d'habits de coupe bourgeoise.

Il serra sa femme chérie dans une longue étreinte mouillée de larmes :

— Courage, Blanche, lui disait-il. Nous nous reverrons bientôt, j'en ai la certitude.

Elle, comprimant son amour et ses pleurs, donna un dernier baiser au marquis.

Justement, au bas du château, passait une troupe de jeunes gens allant prendre les armes.

M. de Rosemont se joignit à eux.

Quinze jours après, nous le retrouverons à Valmy.

Ayant supprimé sa particule, le marquis était simplement le canonnier Henri Rosemont.

L'armée assaillante venait de forcer nos limites. Longwy et Verdun s'étaient rendus.

La capitulation de Verdun mettait nos troupes dans une situation critique. Mais, malgré nos premiers revers, Dumouriez gardait les défilés de l'Argonne qu'il considérait comme les Thermopyles de la France; il ne put empêcher l'ennemi d'enlever les passages du Chêne-Populeux et de la Croix-au-Bois, défendus par des forces insuffisantes.

Les coalisés disposaient, en effet, de nombreux soldats aguerris, bien armés. A leur masse formidable, qui s'avancait par les Ardennes et Châlons, nous ne pouvions opposer qu'un effectif inférieur d'hommes mal exercés, sans organisation militaire.

Mais le cri de détresse de l'assemblée législative décrétant, par un vote unanime, la Patrie en danger, avait retenti dans toute la France.

L'appel de l'assemblée était inscrit au fronton des monuments publics; des officiers municipaux parcouraient la capitale et la province en le répétant gravement au peuple ému et silencieux; des amphithéâtres se dressaient sur toutes les places pour recevoir les enrôlements.

Tous les jours, de nouveaux renforts arrivaient à nos armées. Celle de Dumouriez, établie non loin de Sainte-Menehould, et celle de Kellermann campée à Valmy, au pied de l'immense forêt de l'Argonne, allaient jouer la gigantesque partie qui déciderait du sort de la France et de la République.

Le plateau du moulin de Valmy était garni d'artillerie; notre cavalerie se trouvait en arrière de Gizancourt.

L'armée se forma sur deux lignes et attendit les alliés.

Le 20 septembre, au matin, parut l'avant-garde prussienne dans le déchirement du rideau de brouillard. A 7 heures commença de part et d'autre une canonnade nourrie. Ce fut un vrai duel d'artillerie. Kellermann eut un cheval tué sous lui, plusieurs de nos caissons de munitions sautèrent, et nos volontaires furent très éprouvés.

Néanmoins, ils ne faiblissaient pas.

Le feu de notre artillerie continuait, rapide et précis.

Henri de Rosemont était pointeur. Pour la dixième fois, il braque sa pièce dans la direction de l'ennemi.

Le projectile emporte une file tout entière.

Mais au même instant, un boulet arrive dans la batterie, tua plusieurs hommes et un officier.

Kellermann a vu le coup pointé par le marquis.

— Qui a mis cette pièce en direction? demande-t-il.

— C'est moi, mon général.

— Votre nom?

— Henri Rosemont.

— Canonnier Rosemont, vous êtes sous-lieutenant!

Le marquis prend le commandement de la section.

Il dirige le tir avec une habileté et un sang-froid qui électrisent ses hommes.

Kellermann demeuré là, remarque la bravoure et le coup d'œil imperturbable du nouvel officier.

— Voilà un brave garçon, murmura-t-il.

Brrran!... Un projectile ennemi éclate, tuant le commandant de batterie.

— Sous-lieutenant Rosemont, prononça Kellermann, vous êtes capitaine.

Henri sent vibrer, dans sa poitrine, un enthousiasme patriotique.

Le fils des preux est fier de servir sous ce chef admirable, chez qui la noblesse de l'âme et le courage tiennent lieu de noblesse du sang.

Il aime ces soldats héroïques qui combattent, vaillants, sous la pluie de feu et de fer.

Il se dit :

— Ce sont des hommes!

Et, après avoir salué le général qui vient de l'investir de son nouveau grade, il commande de nouveau :

— Pièces, feu!

Une heure après, la victoire des Français était acquise aux cris de :

— Vive la Nation!

*Après la Bataille*

Le soir, après la bataille de Valmy, l'armée française coucha sur la position.

Le capitaine d'artillerie Henri Rosemont ne dormit pas cette nuit-là.

Il pensait aux événements de la journée, à son avancement rapide, et aussi — surtout — à sa femme, à sa Blanche aimée, dont la poétique figure se détachait, souriante, planant au-dessus des visions de la guerre.

Henri était heureux. Il se disait qu'en raison de la victoire, la campagne ne serait plus longue, et que, bientôt, il pourrait retourner là-bas, vers celle dont était rempli son cœur.

Que faisait-elle, à cette heure? Elle priait pour lui, ou bien, si elle dormait, c'était le voyant en rêve...

Le marquis laissa son âme sourire de loin à celle de Blanche. Il allait lentement sur le champ de bataille semé de projectiles, d'armes brisées.

Cette nuit d'automne était merveilleuse. Henri s'abandonnait au plaisir de vaguer ainsi, sans but, sur ce terrain qui, tout à l'heure, avait servi de théâtre à un combat acharné.

La lune éclairait la campagne; sa lumière, un peu diffuse, argentait la cime des frondaisons de l'Argonne.

L'air était calme, pur et frais.

Sans s'en apercevoir, notre jeune capitaine avait dépassé les limites du cantonnement français. Il était maintenant sur le territoire occupé dans la journée par les ennemis.

Cet endroit était désert.

L'armée adverse s'était repliée dès l'après-midi, emportant avec elle ses blessés et ses morts.

Une désolation semblait planer là.

Autant le champ de bataille français était tranquille, autant celui-ci paraissait triste, lugubre.

Le silence y était funèbre.

L'aspect des lieux, il est vrai, prêtait à cette impression.

Des vallonnements abrupts, des emplacements dénudés et pierreux, des arbres déchiquetés, le sol labouré de trous de mitraille...

Henri jugea inutile de pousser plus loin sa promenade dans ce lieu désolé. Il fit demi-tour pour rentrer au cantonnement de Valmy.

A ce moment, il entendit un bruit singulier.

On eût dit un murmure de mort, un râle.

Le marquis s'arrête...

Rien ne frappe plus son oreille...

Il écoute encore : tout est silencieux.

C'était une illusion ou simplement la voix de la brise du soir errant à travers les feuilles...

Henri se remet en marche.

Pour la seconde fois, il perçoit le même bruit...

Plus de doute, c'est un gémissement humain.

Il doit se trouver là un blessé qui a entendu ses pas et qui appelle.

Le capitaine s'oriente, tend l'oreille, et se dirige vers le point d'où semble partir la voix.

Plus il s'approche, plus elle devient distincte.

Il perçoit nettement ces mots, répétés avec un accent douloureux :

— A boire!... à boire!... au secours!...

Bientôt, Henri est tout près d'une haie au pied de laquelle il perçoit une forme noire qui s'agite et semble ramper.

Il se baisse et reconnaît un uniforme d'officier autrichien.

C'est cet homme qui criait de toute la force de sa voix affaiblie :

— Au secours!... A boire!...

Il était blessé. Le sol rougissait autour de lui, et, à la lumière de la lune, Henri voyait son uniforme maculé de sang.

Le marquis se pencha sur lui, et, à cet instant, il ressentit au cœur une commotion intense, comme s'il venait d'être frappé par la plus violente surprise.

Ce qui arrivait était, en effet, incroyable.

En regardant le visage du blessé, il avait cru se voir lui-même, dans un miroir.

L'officier autrichien lui ressemblait comme un frère.

Lui, de son côté, considérait le marquis d'un œil fiévreux où se lisait un égal étonnement.

Tous deux se demandaient :

— Ma personne s'est-elle dédoublée par une objectivité magique ?

Le phénomène de cette ressemblance si parfaite était étrange, miraculeux ; il tenait du prodige.

L'officier ennemi poussa tout à coup une exclamation de douleur.

Un mouvement qu'il venait de faire lui avait arraché cette plainte.

— Vous êtes gravement blessé ? lui demanda Henri avec sollicitude.

— Oui, fit l'autre d'une voix sourde, j'ai la clavicule droite brisée par une balle.

— Et vous souffrez beaucoup ?

— Moins du mal lui-même que de la fièvre qui en résulte.

— Voulez-vous que je vous aide à changer de position ?

Sur un signe affirmatif de l'officier, Henri l'adossa, avec toutes les précautions voulues, au tronc d'un arbuste.

Le blessé parut soulagé.

— Merci, fit-il.

Après avoir respiré plus à l'aise, il continua :

— Il y a non loin d'ici une source. Ecoutez, on l'entend couler... Je n'ai pu me traîner jusque-là. Je voudrais boire ; la soif me brûle les entrailles.

Henri de Rosemont détacha la gourde de l'officier autrichien, et alla la remplir à la source, sous des saules.

Quant il revint, le blessé but l'eau fraîche à longs traits.

Pendant qu'il se désaltérait ainsi, deux larmes roulèrent de ses yeux sur ses joues, larmes de reconnaissance et d'émotion.

En même temps, Henri lui avait ouvert sa tunique. Il mit à jour l'épaule où le sang ne coulait plus, lava la plaie et la banda avec son mouchoir.

C'était vraiment un beau spectacle que celui de ce capitaine français soignant avec un dévouement fraternel un officier ennemi, après le combat meurtrier qui les avait mis aux prises.

L'Autrichien paraissait mieux maintenant. Son visage était moins pâle et son œil moins terne : on sentait que la

vie reprenait possession de ce corps qui, dix minutes auparavant, était si près du trépas.

— Vous m'avez sauvé, dit-il à Henri.

— J'ai fait mon devoir en secourant un blessé, répliqua le marquis... Mais vous êtes Français, monsieur? ajouta-t-il après une courte hésitation.

Une rougeur subite empourpra les pommettes de l'officier étranger, accentuant encore la ressemblance extraordinaire.

— Oui, dit-il, je suis Français!

— Et vous tirez l'épée contre la France?

— Un mot vous expliquera ma conduite et la justifiera. Je suis émigré et je sers la cause du Roi.

— Eh bien, moi, je suis noble comme vous et je sers mon pays.

— Mais... cette tenue d'officier?

— J'ai supprimé ma particule, ce qui m'a permis de ne pas m'expatrier pour combattre dans les rangs étrangers.

L'officier ennemi considérait Henri d'un regard chargé d'amertume... de regret profond, de honte.

Le marquis comprit sa douleur. Il changea la conversation.

— Comme vous me ressemblez, monsieur! dit-il.

— Oui, c'est frappant.

— Vous n'avez pas de frère?

— Non pas, Et vous?

— Moi non plus.

— Soyez le mien aujourd'hui.

Il tendit la main au marquis.

— J'accepte de grand cœur, fit celui-ci, mais à une condition : c'est que vous cessiez de vous battre contre la France.

— Je vous le jure!

Une sonnerie vibra dans le lointain.

C'était le réveil, le réveil de l'armée française.

En effet, le jour se levait. Le clairon saluait de ses notes joyeuses le lendemain de la victoire.

— Voici l'heure de rentrer, fit le marquis. Dois-je vous porter à notre camp?

— Laissez-moi ici, monsieur, je m'arrangerai, maintenant. Mais avant de partir, dites-moi comment vous vous appelez?

— Henri, marquis de Rosemont.

— Rosemont!... Moi, le comte Louis d'Héricourt.

— Mais alors, le même sang coule dans nos veines!...

— J'allais vous le dire. Je suis le dernier descendant des seigneurs d'Héricourt, unis par alliance aux sires de Rosemont...

— Par la famille des princes de Montbéliard. Oui, c'est bien cela.

— Il y a quelque chose de providentiel dans cette rencontre dramatique de deux cousins jusqu'ici restés inconnus l'un à l'autre.

— Oui, c'est étrange...

Tous deux restaient rêveurs...

Là-bas, le clairon français continuait la diane que renvoyaient allègrement les échos d'alentour.

Henri tendit la main à M. d'Héricourt.

— Adieu, fit-il. Rappelez-vous votre serment...

— J'ai juré!... Encore merci...

## DEUXIEME PARTIE

### CEUX QUI SE PLEURENT

#### I

#### *A la recherche du gentilhomme et du trésor*

L'aventure du marquis et de sa suite, si prestement échappés des mains de la police de Lure, avait eu pour résultat de mettre en fureur le commissaire de police de cette ville, le citoyen Chaillez.

Outre la blessure de sa main trouée par le pistolet de Lafleur dans la forêt de la Saulnaire, il ressentait cruellement l'affront fait à son amour-propre de fonctionnaire chargé d'assurer l'ordre public.

Car il avait été joué par le marquis, avec la complicité de Lafleur, maintenant en fuite. Et le jeu n'était point inoffensif, certes, puisque lui et deux agents en sortaient fortement endommagés!

Quelle honte! Quelle mauvaise note aux yeux des Comités révolutionnaires de Paris! Il s'y trouverait bien une bonne âme pour l'accuser d'être de connivence avec le ci-devant et d'avoir favorisé sa fuite.

Aussi, partagé entre la colère et l'inquiétude, le commissaire de police, assis dans son fauteuil, le bras droit en écharpe, murmurait-il en serrant les dents :

— Si jamais je les repince...!

Huit jours s'étaient passés depuis l'évasion du marquis et de ses compagnons, lorsque Chaillez reçut une visite inattendue d'un représentant du Comité de surveillance de la Commune de Paris.

Ce fameux comité n'était pas régulièrement constitué,

mais on tremblait devant lui. Le citoyen Chaillez savait trop à quoi s'en tenir sur sa puissance occulte pour ne pas accueillir son délégué avec les marques extérieures de la plus absolue déférence.

— Citoyen commissaire, fit Darmey en exhibant un papier, voici une procuration en règle du Comité de Surveillance de la Commune de Paris. Elle est signée de Doffort, Desforgues et Marat.

— Parfaitement, dit Chaillez, après avoir jeté les yeux sur le papier que lui présentait Darmey.

— Cette procuration me donne mission de rechercher le ci-devant marquis Henri de Rosemont, qui t'a filé entre les doigts il y a quelques jours.

Le commissaire s'excusa :

— Grâce à la trahison d'un de mes agents chargé par moi de garder le couple de ci-devants, après leur arrestation opérée par moi-même.

— Sa femme était avec lui, n'est-ce pas? interrogea vivement le révolutionnaire.

— Oui... Eh bien, disais-je, au lieu de les tenir sous clef, l'agent a ouvert la cage... Un garçon dans lequel j'avais toute confiance.

Il eut un grognement de rage.

— Et pourtant, continua Chaillez, cette fois-là, j'avais des doutes. Je me suis relevé au milieu de la nuit pour aller faire une ronde à l'hôtellerie de l'« *Ecu de France* », lieu de détention provisoire de mes prisonniers. Juge, citoyen, de mon désappointement et de ma fureur quand le patron m'apprend leur départ avec Lafleur, l'agent infidèle! C'est ce dernier que je charge de mes malédictions.

— Il y a de quoi, fit Darmey.

— Vite, je fais atteler un carrosse à deux chevaux et je file avec trois hommes dans la direction probable de la fuite du marquis. Evidemment, il ne retournait pas sur Paris; il devait chercher à gagner l'Alsace et, de là, sans doute, l'étranger. Nous dévorons la route de Belfort et nous rattrapons les fuyards...

— Ah! s'exclama l'ancien royaliste.

— Le marquis m'avait rendu ses pistolets. Je le crois désarmé...

— Il paraît, interrompit Darmey, que tu étais dans l'erreur, car les individus ont trouvé moyen de faire feu sur toi et sur ton monde, de vous mettre hors de combat et de vous brûler une deuxième fois la politesse.

— C'est très vrai; mais comment sais-tu?

— Le Comité de Surveillance n'ignore rien, citoyen commissaire.

— Alors, tu connais la retraite du noble particulier?

— Peut-être, fit Darmey, avec un indéfinissable sourire.

— Il ne doit pas être bien vaillant, car il a été blessé au cours de la bagarre.

— Je tiens la piste, en tous les cas.

— Tu ne tiens pas encore l'homme. C'est moi qui te le dis. Il est dangereux et il a un rude auxiliaire en Lalleur qui était mon meilleur, mon plus brave limier.

— Celui-là aussi rendra ses comptes, citoyen. Bref, en vertu du mandat régulier dont je suis investi par le Comité, je me substitue à toi pour la recherche du gentilhomme.

— Je te souhaite d'être plus heureux que moi, citoyen, dit Chaillez avec une nuance d'amertume.

— Pas de souhaits; ça porte malchance. Mais je compte bien réussir quand même. Je ramènerai le ci-devant, sa femme et le traître, morts ou vifs.

— Il y a aussi une jeune servante, fit Chaillez.

— Celle-là, je te l'abandonne, répliqua l'autre avec un gros rire.

Darmey se retira, laissant le commissaire ronger son frein et soigner sa main malade.

Au fond, le magistrat était profondément vexé de se voir supplanté par l'émissaire du grand Comité. De toute cette malencontreuse affaire, il ne lui restait qu'une blessure et un échec.

Et, par une contradiction apparente, vraie logique du cœur humain, il espérait bien que Darmey n'aurait pas plus de chance que lui dans sa mission.

L'autre était remonté dans un cabriolet qui l'attendait à la porte.

Sur le siège, un colosse pour conduire : Cochepaille; à côté, une femme : Thuringe.

La petite voiture partit à une allure rapide, dans la direction de Belfort.

Lorsqu'elle s'engagea dans le bois de la Saulnaire, Thuringe fit ralentir et examina les lieux avec attention.

Elle observait un silence que Darmey se gardait bien de rompre.

A un certain endroit de la forêt, la sorcière dit à son compagnon :

— C'est ici. Je reconnais l'emplacement indiqué par le miroir magique.

Elle donna au conducteur l'ordre d'arrêter; puis, quand

ils furent descendus, de continuer sa route au pas pendant une demi-heure et de les attendre.

Il y avait, avant cette distance, un tournant.

Thuringe voulait éloigner Cohepaille et l'empêcher de regarder ce qu'elle allait faire.

— Inutile, pensait-elle, de mettre tout le monde dans nos secrets!

Tant qu'il fut en vue, elle se contenta de regarder le bois et la partie du chemin où ils se trouvaient.

— Oui, répétait-elle à mi-voix, c'est bien cela...

Enfin, lorsque la voiture eut disparu, Thuringe, après un dernier coup d'œil sur les alentours, sortit de sa poche une boîte dont elle se mit en devoir d'extraire un instrument bizarre.

C'était une tige en cuivre, plantée sur un support en bois et surmontée d'une mince lamelle d'acier qui avait la faculté de se mouvoir sur un pivot, circulairement et perpendiculairement à la tige.

— Voici l'aiguille magnétique, dit la somnambule. Elle est influencée par le fluide ambiant comme le miroir l'était par le fluide psychique. En la consultant ici, dans un milieu qui a sûrement été traversé par les personnes que nous suivons, elle doit nous indiquer la direction qu'elles ont prise.

Thuringe posa l'appareil à terre, le plus horizontalement possible, et, au moyen d'un aimant, amena une des extrémités de l'aiguille — la plus aiguë — du côté du Nord. Elle la maintint ainsi environ une minute, et, tout-à-coup, enleva l'aimant.

L'aiguille se remit en marche et oscilla longtemps; finalement, sa pointe s'arrêta, nettement orientée vers l'Est.

Quelque cuirassé qu'il fût de vices et de crimes, Darmey se sentait effrayé par les manœuvres d'occultisme auxquelles se livrait sa compagne, imperturbable et sûre d'elle.

Toute cette science mystérieuse, ces instruments dont la matière semblait consciente et qui paraissaient être mus par une âme étrange, par je ne sais quelle intelligence de l'inconnu, tout cela était tellement surnaturel aux yeux du révolutionnaire qu'il en concevait une crainte vague.

Il se sentait environné de sorcellerie...

Il éprouvait une sorte de vertige moral; il était dominé par une fascination puissante.

La magicienne s'était levée, indiquant l'Est du doigt.

— Voilà, dit-elle, la direction qu'ont prise les fugitifs.

— C'est la direction de l'Alsace, fit Darmey.

C'était aussi, exactement, celle que suivait le chemin.

— En route; décida Thuringe.

Ils eurent tôt fait de rattraper le cabriolet dont le conducteur s'était endormi à l'ombre.

Une assez longue distance fut parcourue au trot.

Cochepaille fumait sa pipe sans mot dire.

La sorcière ne cessait d'examiner les bords du bois.

Elle y reconnaissait ce qu'elle avait déjà vu dans le miroir magique.

Certaine ainsi de ne pas faire fausse route, elle laissait le cocher régler l'allure à sa convenance.

Mais la nuit venait; la pénombre commençait à envelopper la forêt d'une grisaille de plus en plus dense.

Bientôt, il fut impossible de distinguer les objets ambiants.

Pourtant, Thuringe reconnut encore une grande croix de pierre blanche qui avait été érigée là en souvenir de quelque catastrophe ou en commémoration d'une œuvre de piété, — et elle tressaillit.

La croix passée, la nuit ne tarda pas à être complète.

Partout l'obscurité, de laquelle se détachaient à peine les troncs des gros arbres.

On arriva à un carrefour. A droite et à gauche, deux chemins coupaient la voie principale.

Quelle route prendre?

Thuringe fit arrêter le cabriolet.

Pendant que le cocher descendait pour ajuster quelque chose aux harnais, elle répéta l'expérience de tout à l'heure, sans quitter la voiture, toutefois.

L'aiguille magnétique, répondant à l'interrogation secrète de la magicienne, se plaça encore dans le sens de la grande route.

Il n'y avait donc qu'à continuer vers l'Est, toujours vers l'Est.

C'est là-bas que se trouvaient les fugitifs. Si la voiture les avait dépassés, l'aiguille d'acier se serait tournée dans la direction opposée.

On reprit la marche en avant pendant deux heures.

Plusieurs localités furent traversées ainsi.

Arrivés au village d'Auxelles, Cochepaille refusa d'aller plus loin, en raison de la fatigue de son cheval qui avait dix lieues dans les jambes.

Darmey et Thuringe passèrent donc le reste de la nuit dans une auberge.

Le lendemain, au point du jour, la somnambule, consulta l'aiguille magnétique qui, cette fois, se releva un peu plus

vers le Nord, dans la direction d'un monticule boisé qu'on apercevait au loin, et où émergeait, du feuillage, un manoir qui donnait, à cette distance, l'illusion d'une grande tache grise dans la verdure.

Thuringe appela l'aubergiste qui balayait la cour :

— Quel est cet endroit? lui demanda-t-elle en lui montrant l'habitation seigneuriale.

— Cela, c'est les ruines du vieux château de Rosemont.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la magicienne.

Elle fit jaser l'homme ; il lui apprit ce que tous savaient dans la contrée : l'histoire sommaire des sires de Rosemont, la destruction de leur château par les Suédois, leur disparition du pays depuis de longues années déjà.

Quand il eut terminé son récit, l'aubergiste ajouta ce détail important :

— La famille de Rosemont était autrefois fort riche. Il paraît que cette fortune n'est pas perdue, qu'elle a été cachée par un ancêtre du marquis pour la soustraire aux envahisseurs. Il aurait enterré un trésor sous la montagne; on dit qu'on pourrait bâtir un palais d'or avec les lingots qu'elle renferme; mais, voilà, personne ne connaît le bon endroit, — s'il existe!

— A-t-on fait des recherches?

— Oh! oui. Le vieux marquis avait entrepris des fouilles qui lui ont coûté très cher et n'ont abouti à rien.

— Et maintenant, le château est-il encore habité?

— Seulement par un vieux serviteur de la famille.

— Et son propriétaire actuel? demanda Darmey.

— Le marquis Henri? On ne sait pas où il est. Il a dû émigrer.

Thuringe la sorcière en savait assez. Elle exultait; le miroir magique n'avait point menti.

Malgré sa prodigieuse faculté de pénétration et d'observation, Thuringe n'avait pas remarqué que Cocheville, demeuré dans la grande salle, s'était vivement approché de la fenêtre donnant sur la cour où avait lieu l'entretien.

Tout en restant dissimulé derrière les rideaux, il écouta.

— Tiens, tiens! un trésor! murmura-t-il. Voilà qui est bon à retenir.

*La Châtelaine*

Depuis le départ de son mari, la marquise, au milieu de ses angoisses, venait d'éprouver une grande joie.

Elle sentait palpiter son sein. Un renouveau de vie courait dans ses veines, lui apportant un bonheur confus, doux comme la plus douce caresse.

C'était l'annonce d'une maternité ardemment souhaitée.

Dans quelques mois, Blanche donnerait à son époux un enfant qui resserrerait encore leurs liens d'affection.

Elle garda pieusement ce charmant secret, ne voulant pas le confier à Rosette, de peur de s'être trompée, d'avoir pris pour la réalité une illusion fréquente chez les jeunes femmes.

Mais, au bout de quelques jours, le doute fit place à la certitude bienheureuse.

Elle serait mère avant le printemps! A cette époque, le petit être qu'elle portait dans ses entrailles naitrait pour apporter un élément nouveau à son besoin de tendresse.

La châtelaine se préoccupa dès lors, avec la fidèle Rosette, des préparatifs nécessités par ce grand événement.

Désormais, elle se sentait moins seule. Son âme avait une consolation et une espérance. Consolation de l'absence d'Henri, espérance d'être un jour davantage sa femme, puisqu'en même temps qu'épouse, elle serait mère.

Cependant, la marquise n'était pas sans inquiétude, malgré sa foi en l'avenir.

Elle demeurait sans nouvelles de l'engagé volontaire...

Il n'avait, il est vrai, aucun moyen de communiquer avec sa femme. La poste était surveillée. Toute lettre envoyée au château de Rosemont aurait été une indication aux yeux

de la police révolutionnaire, — une désignation pour l'échafaud.

Blanche le pensait aussi : mais on ne raisonne pas avec ses sentiments. La châtelaine de Rosemont se résignait difficilement au silence, ce silence nécessaire pourtant.

La nouvelle de la victoire de Valmy lui apporta un peu plus de paix. Les renseignements disaient que la bataille n'avait pas été meurtrière pour l'armée française. Ils ajoutaient qu'elle revenait en suivant, étapes par étapes, l'itinéraire fixé par Kellermann.

La guerre était finie; on allait licencier les troupes.

Henri ne tarderait pas à revenir au château.

Dans cette attente, Blanche adressa au ciel de longues et ferventes prières qui la reconfortaient en lui rendant la confiance et l'espoir.

Tous les jours maintenant, elle attendait son mari, se faisant fête de sa joie lorsqu'il saurait le cher secret.

Chaque soir, elle gravissait le petit sentier qui menait au sommet du parc montueux parmi la végétation échevelée des taillis à l'abandon.

De ce point culminant, elle observait l'horizon; elle interrogeait la longue et poussiéreuse route d'Alsace, espérant y voir poindre la silhouette fière du mari tant aimé.

Elle voulait être la première à l'apercevoir...

Hélas! rien à l'horizon.

Blanche ne se décourageait pas; et chaque soir, son cœur anxieux la poussait au doux pèlerinage.

Là haut, elle s'asseyait sur un des vieux bancs placés en lisière de la colline, et, les pieds dans la mousse qui lui faisait un tapis vert et moelleux, elle attendait, elle attendait le bien-aimé...

Quand l'Angelus sonnait aux cloches de la vallée, elle soupirait et revenait, en priant, au castel en ruines.

Balthazard, qui sortait presque quotidiennement, apporta un jour cette nouvelle :

— L'armée est licenciée!

Cette fois, Henri de Rosemont était sur le chemin du retour, — si Dieu l'avait gardé des dangers.

La marquise, impatiente, ne vivait plus...

Lafleur devenait fou de joie...

Le brave garçon n'était resté au Rosemont qu'à son corps défendant. Il aurait voulu partir, lui aussi, à la frontière pour combattre les alliés.

Durant toute la campagne, il souffrit de son inaction, de

son éloignement du devoir patriotique où la France avait, par la voix du canon d'alarme, appelé tous ses enfants.

Mais le marquis lui avait ordonné de rester.

Il avait obéi.

Aussi bien, il était indispensable qu'un homme valide et courageux demeurât au château pour en protéger les habitants.

Lafleur l'avait compris. Et, d'ailleurs, il remplissait également un devoir au Rosemont : un devoir de dévouement. Il n'aurait pas pu s'y soustraire, le marquis ayant choisi le sacrifice pour la patrie...

*Où l'on trouve ce que l'on cherche*

Dès le lendemain de son arrivée, Darmey, accompagné de Cochepaille, alla rôder aux alentours du château de Rosemont.

Le révolutionnaire voulait savoir si le marquis s'était réfugié dans les ruines.

Mais la vieille demeure paraissait inhabitée. Aucun bruit n'en sortait; nulle trace de vie ne s'y manifestait.

Les deux acolytes reconnurent les lieux pour se rendre compte des voies d'accès.

Il était facile d'arriver au manoir par le parc que fermait une barrière du côté de la forêt de sapins.

Pendant plusieurs jours, Darmey et son complice firent ainsi le tour de la propriété sans y apercevoir un être vivant. C'est qu'ils venaient de préférence le matin, aux heures où la marquise et Rosette restaient dans les appartements habitables. Quant à Lafleur et à Balthazard, ils s'occupaient, à ces moments-là, du service intérieur de la maison.

Darmey enrageait.

Il eût bien essayé d'entrer au château à brûle-pourpoint, s'il n'avait craint de se trouver nez à nez avec le marquis qui lui inspirait plus de crainte encore que de haine.

Il préférerait s'assurer de sa présence d'abord, pour venir ensuite en nombre arrêter son ennemi sans danger pour lui-même.

Un après-midi qu'il s'était aventuré plus près du château avec Cochepaille, ils entendirent de formidables grognements.

— Oh! oh! dit Darmey, il y a là un animal peu com-  
mode!

C'était en effet un chien énorme que Lafleur avait acheté et qui flairait les deux rôdeurs.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, s'était dit l'agent; un bon gardien à quatre pattes n'est jamais de trop.

L'événement lui donnait raison. Le molosse, de sa niche, ne pouvait voir ni Darmey, ni Cochepaille; mais il les éventait à distance, et, maintenant, il aboyait furieusement.

— Paix, Nestor! fit une voix de femme.

— Filons! dit le délégué du Comité de Surveillance.

Tout en rebroussant chemin avec Cochepaille, il ajouta:

— Ce chien de garde a cela de bon, qu'il nous procure l'occasion d'apprendre que le château n'est pas seulement habité par un vieux domestique. Excellent à savoir!

Marchant toujours sous bois, ils arrivèrent à un endroit où le parc s'enfonçait davantage dans la forêt. En longeant la limite, ils perçurent tout à coup des voix.

— Vous avez entendu, madame, disait un homme qu'ils ne pouvaient apercevoir, Nestor aboie. Il a senti quelqu'un.

— Ah! si c'était le marquis!

Sans perdre un mot de ce dialogue, Darmey s'était coulé derrière un buisson; et là, écartant les branches, il avait aperçu un homme en train de réparer les brèches de la clôture, tout en parlant à Blanche de Rosemont, assise sur un banc, un livre à la main.

Oui, c'était bien la marquise! Darmey était tout près. En la voyant, il sentit une fureur sourde ternailler sa poitrine.

Elle était plus belle encore qu'autrefois... Son visage, aux traits si fins, apparaissait nimbé d'or sous un rayon de soleil qui semblait mettre des aigrettes lumineuses à son épaisse chevelure.

Haletant, Darmey ne pouvait détacher ses yeux de cette figure adorable.

Son cœur battait plus vite...

Il sentait son ancienne passion renaître, violente...

A cet instant, arriva un troisième personnage.

— Je ne sais ce qu'a Nestor, dit-il; il s'agite dans sa niche et mène un tapage de tous les diables. Il ne ferait pas bon avoir affaire à lui maintenant, à moins qu'il ne connaisse son monde. Un vrai loup, ce chien-là.

— Lâchez-le, Balthazard. Il a flairé quelque chose d'insolite, fit Lafleur.

Darmey et Cochepaille n'en entendirent pas davantage. Tandis que Balthazard allait du côté du château pour dé-

tacher Nestor, ils se dirigèrent, au pas de course, du côté du village de Vescemont, où ils avaient établi leur quartier général dans une auberge.

Il était temps! S'ils n'avaient pas mis si prestement une distance considérable entre eux et Nestor, ils eussent été attaqués par le molosse dont ils entendaient au loin les aboiements.

Ils furent bientôt à l'auberge, où Thuringe procédait à diverses préparations chimiques.

La devineresse laissait, quant à présent, Darmey s'occuper de la capture du marquis et de ceux qui le touchaient de près.

Elle se réservait le soin de chercher le trésor entrevu par elle dans le miroir magique, le soir de la consultation, rue du Bât-d'Argent.

Pour cela, elle se livrait à des manipulations de substances, à des passes magnétiques.

Elle avait fini par faire dissoudre de l'or dans de l'eau régale. Il était résulté de cette opération une liqueur à reflets verts et jaunes qu'elle avait précieusement versés dans un flacon bouché à l'émeri.

Ensuite, elle avait fait fondre, sur une lampe à alcool, différents cristaux : alun, sel de nitre, camphre, avec du soufre, dans de l'esprit de vin rectifié.

Ce deuxième amalgame constituait le réactif du premier.

Ce n'était pas tout.

Depuis quelques jours, Thuringe récitait matin et soir une incantation aux divinités souterraines qu'elle devait invoquer. Cette formule était une sorte de pathos dérivé du latin et du grec.

Le matin, la magicienne disait, les yeux tournés vers le Rosemont :

— *Aurum hargyron putabo inveniam si dicet terroe spiritus. Mihi, Ehim!*

Le soir, Thuringe répétait l'incantation dans les mêmes conditions, mais en commençant par le dernier mot pour finir par le premier.

Il y avait quelque chose de sauvage, de sinistre dans la façon dont la sorcière scandait ces mots cabalistiques. On eût dit Pluton appelant les spectres du Styx.

Il fallait dire la formule deux fois par vingt-quatre heures, au lever et au coucher du soleil, pendant dix jours. C'est seulement au bout de ce temps que les esprits souterrains seraient touchés par l'appel de la pythonisse et lui

indiqueraient, par quelques manifestations extérieures, l'emplacement exact du trésor.

Les dix jours expirés, à minuit, Thuringe ferait le mélange des deux liquides, et alors les voix mystérieuses parleraient ou instruiraient la sorcière par un signal tangible.

Ce soir-là, précisément, expirait le délai d'incantation.

A la nuit venue, Darmey renvoya Cocheville dans sa chambre. Lui resta avec Thuringe pour l'aider à ses préparatifs.

Lorsque minuit sonna, la sorcière prononça une dernière fois les syllabes diaboliques. Cela fait, elle versa la solution d'alun, de salpêtre, de soufre et de camphre dans l'eau régale, où il se produisit aussitôt une sorte de bouillonnement. Ensuite, le liquide redevint clair et tranquille, et l'on vit se former à la surface, dans l'intérieur du flacon, une petite flamme blanche qui s'échappa par le goulot et passa, comme une étoile filante, par la fenêtre de la chambre.

Darmey et Thuringe la suivirent des yeux. La flamme fit un bond en dehors et alla tomber sur le sol, à une assez grande distance, où elle n'apparaissait plus que comme un ver luisant.

— Allons! dit la somnambule. Ne perdons pas de vue notre étoile de Bethléem; elle va nous conduire au trésor. Nous n'avons qu'à marcher dans la direction qu'elle nous donne.

Les deux complices sortirent sans bruit. Bientôt, ils furent à quelques pas de la flamme posée sur une borne à peine éclairée par sa lueur un peu mate.

A ce moment, le feu s'éleva verticalement comme un oiseau qui prend son essor; il décrivit un arc de cercle et alla tomber très loin, mais toujours en vue de la sorcière et de son associé.

Il y eut ainsi une série de bonds auxquels ils conformèrent leur marche. La nuit était noire; ils ne voyaient pas où ils allaient et ils passaient, sans chemin, à travers les champs et les prés. Leur seul guide était la boule mobile qui leur montrait la route, ainsi qu'un fanal blanc dont la clarté trouait l'obscurité lointaine.

Soudain, la flamme changea graduellement de teinte pour devenir dorée.

En même temps, le sol s'élevait sensiblement. Ils commençaient à gravir le Rosemont.

Bientôt, ils furent dans une vaste clairière. La flamme s'accrocha aux branches des arbres, puis elle s'éleva très haut, presque de manière à être confondue avec les astres;

et, tout-à-coup, elle redescendit perpendiculairement au sol dans lequel elle s'enfonça avec un sifflement.

Une légère odeur sulfureuse fut sa seule trace.

Thuringe se précipita au point précis où elle venait de disparaître, et, aidée de Darmey, le marqua de plusieurs grosses pierres.

La magicienne triomphait. Son sortilège avait réussi.

— Le trésor est là! dit-elle. Dès demain, nous nous mettrons à l'œuvre.

Elle releva la tête dans un mouvement d'orgueil dominateur et aperçut à quelque distance le château de Rosemont.

— Imbéciles! fit-elle en ricanant; ils ignorent leur richesse.

Tous deux se mirent en route pour rentrer au village, sans échanger un mot, tellement ils avaient l'âme remplie de pensées féeriques. Darmey en oubliait momentanément sa vengeance, et Thuringe se voyait déjà coiffée d'un merveilleux diadème ayant appartenu à quelque noble dame du temps des Croisades.

*Le Troisième larron*

A peine la somnambule et le délégué révolutionnaire étaient-ils rentrés sous bois, qu'un homme pénétra avec précaution dans la clairière.

Cet homme était courbé en deux; il rampait presque.

Pendant quelques instants, il tendit une oreille attentive du côté de la forêt. Ne percevant rien de suspect, il redressa sa taille, qui était celle d'un géant.

Un seul homme pouvait avoir une pareille stature: Coche-paille.

C'était lui, en effet.

Tandis que Thuringe le croyait endormi, il avait veillé, au contraire, après avoir pris soin d'éteindre sa chandelle.

Depuis l'arrivée dans cette auberge, les allures étranges de la sorcière avaient frappé son esprit, et l'histoire du trésor, qu'il avait surprise, possédait pour lui l'attrait du mystère et du désir.

Sa chambre était contiguë à celle où la magicienne faisait ses opérations d'alchimie et de sorcellerie. Une simple cloison séparait les deux pièces.

La perforer avec son couteau fut, pour Coche-paille, un mouvement vite exécuté.

Au début, les opérations de magie auxquelles s'occupait Thuringe l'effrayèrent un peu, mais il s'y habitua, et, ce soir-là, ce fut avec un intérêt cupide qu'il suivit l'expérience finale.

Coche-paille sortit de l'auberge à pas de loup, peu après les deux acolytes. Il les suivit de loin, protégé par l'obscurité propice.

Maintenant qu'il avait surpris le fameux secret, il s'agissait d'en tirer parti.

La première chose à faire était de dépister le couple.

Coche-paille se mit en devoir de transporter à l'autre

extrémité de la clairière les pierres amassées par Thuringe et Darmey, de façon à égarer leurs recherches.

Puis, il repéra pour lui le bon emplacement en comptant le nombre de pas qui le séparait d'un gros chêne poussant à petite distance.

Cochepaille aurait bien voulu commencer immédiatement à fouiller le terrain; mais il n'avait apporté avec lui aucun outil.

— Ce sera pour demain, pensa-t-il.

Il retourna au village.

Dès le matin, à l'aube, il fila sans bruit, pour ne réveiller personne; et, prenant dans la cour de l'auberge une pelle et une pioche, il se hâta de se rendre à la clairière.

Là, il attaqua le terrain avec énergie, à l'endroit marqué à la veille par Thuringe.

Au premier coup de pioche, le sol rendit un son sourd et caverneux; au second coup, Cochepaille mit à jour une dalle; au troisième, il trouva le joint existant entre cette pierre et son encadrement qui devait être l'orifice d'une cavité souterraine.

Avec un effort que sa vigueur musculaire lui rendait facile, Cochepaille enleva la dalle.

Un escalier lui apparut.

Cet escalier, construit en colimaçon, descendait en pente douce sous la montagne. Mais il était impossible d'y voir grand chose, tant c'était sombre et noir.

Heureusement, Cochepaille avait sur lui tout un attirail de fumeur, de quoi faire, par conséquent, du feu et de la lumière.

Après quelques battements de briquet, il put éclairer le souterrain de façon suffisante.

Il descendit une vingtaine de marches, puis accéda sur un sol à peu près horizontal. Un nouvel escalier, droit celui-là, se trouva bientôt sous ses pas et l'amena à une galerie assez étroite, sorte de boyau dont il pouvait toucher les deux parois en étendant les mains.

Ici, la déclivité était fortement accentuée.

Cochepaille parcourut ainsi une certaine distance, et, tout à coup, sans transition, se trouva dans une vaste grotte siliceuse.

Il fit quelques pas en avant et, soudain, recula, ébloui par l'éclat des ferrures argentées d'un immense coffre.

Ce coffre n'était pas fermé à clef.

Le géant l'ouvrit et poussa un cri de délirante surprise.

Ce qu'il voyait était inimaginable.

*Le Trésor endormi*

Il y avait là un énorme tas d'or monnayé. Sur ce monceau de pièces aux reflets chatoyants se détachaient, scintillantes et limpides, des pierres fines : diamants, rubis, saphirs, topazes, émeraudes qui constellaient le précieux métal de feux multicolores avivés par la lumière de Cochepaille.

C'était féérique.

Les tons dorés rouges, bleus, verts, blancs se croisaient en un ruissellement inouï.

Il semblait que toutes ces fulgurations éclatantes tourbillonnaient, que c'était une cascade métallique et lapidaire.

Le géant se frotta les yeux.

Était-il le jouet d'une hallucination, d'une fantasmagorie des « *Mille et une nuits* » ?

Il se baissa, tendant une main avide et frémissante.

Ses doigts rencontrèrent l'or.

Non, ce n'était point un mirage ! C'était une réalité qui laissait loin derrière elle tout ce qui peut se concevoir en rêve.

Cochepaille, les yeux agrandis, la gorge sèche, la poitrine soulevée de brusques saccades, considérait ce fabuleux spectacle.

C'était là le trésor de Rosemont!...

L'homme resta quelques minutes ainsi, puis, posant soudain son luminaire sur le sol, il saisit à pleines mains l'or et les pierreries.

Il caressa cette fortune, laissant les pièces lui passer entre les doigts et retomber sur le tas, en cascades, avec une sono-

rité tintinabulante. Et il recommença, élevant ses mains le plus haut possible, contemplant ce joli flot qui roulait, écoutant cette musique délicieuse.

Il entendait, sans se lasser, la chanson du métal qui répétait, avec une infinie variété de timbres, la prestigieuse symphonie de la richesse.

Au fond, Cochepaille, quoique révolutionnaire, se disait que cela valait mieux que la « Carmagnole ».

Subitement, il se rua sur le monceau d'or, comme pour l'étreindre. Avec une volupté violente, il y plongeait ses bras, remuait la masse, se vautrait sur cette couche somptueuse, s'y ensevelissait, y collait ses lèvres éperdument...

Cette sorte de rage passée, il s'arrêta, haletant, et s'assit sur le trésor.

Alors, seulement, il songea à voir de plus près, en détail. Il examina successivement les pierres précieuses et passa la revue des pièces où se trouvaient des monnaies de tous les pays, de tous les règnes, de tous les millésimes.

Qu'importait? C'était de l'or, de l'or jaune, de l'or neuf puisqu'il brillait. Si l'argent n'a pas d'odeur, la fortune, sous cette forme, n'a pas d'âge.

Maintenant, Cochepaille s'amusait avec les pierreries, faisant jouer, sur leurs facettes, les rayons de son flambeau improvisé dont le pouvoir éclairant était centuplé par ces réflecteurs merveilleux.

Il jouait avec les pièces : florins, ducats, doublons, louis, qu'il faisait sonner dans ses mains. Il jouglaît, il égrenait les monnaies, les semait les unes sur les autres; il en prenait de pleines poignées et les lançait en l'air, heureux de les entendre retomber en pluie autour de lui.

A son cerveau montait une griserie inconnue et folle.

Il s'étendit tout de son long sur le trésor, et ferma les yeux quelques instants, comme s'il voulait dormir sur ce lit de milliardaire.

Mais Cochepaille ne demeura pas longtemps dans cette position. Il se souvint que l'orifice du souterrain était resté ouvert.

Si quelqu'un allait passer là et lui voler son secret!

Le colosse, à cette idée, serra les poings.

Malheur à celui-là! Malheur à l'audacieux qui serait venu l'arracher à son bien!

Il fallait partir, — pour revenir bientôt, cette nuit même.

Cochepaille se leva. Mais, avant de s'en aller, il se dit qu'il pouvait bien s'attribuer un petit acompte sur le capital.

Il fouilla dans ses poches, en sortit quelques assignats qu'il froissa et jeta avec mépris, et il remplaça les misérables papiers par une poignée de pièces d'or.

Ensuite, il reprit son luminaire et remonta par le couloir.

Lorsqu'il aperçut le jour au-dessus de lui, il ralentit le pas, souffla sa lumière et monta avec circonspection, sans bruit, les marches tournantes du souterrain.

Il avança doucement la tête, et sortit prestement de sa cachette.

Vite, il replaça la dalle et remit le terrain en état.

Il ramassa ses outils et, après avoir constaté que rien ne décelait que le sol venait d'être remué, il pénétra sous bois.

A peine était-il caché dans la verdure déjà déflorée par l'automne, qu'il entendit un bruit de pas non loin de lui.

On venait de son côté.

Le géant ne tarda pas à apercevoir Darmey et Thuringe qui passaient à quelques toises de lui.

— Je me demande, disait Darmey, où peut-être cet animal de Cochepaille? Cela m'intrigue.

— Il a probablement bu hier soir, répondit la sorcière, et il cuve son vin quelque part.

Ce colloque saisi au vol provoqua chez Cochepaille une forte envie de rire, mais il se contint.

Darmey, portant — comme lui le matin — une pelle et une pioche, était maintenant dans la clairière. Suivi de Thuringe, il alla droit au tas de pierres reconstitué, après déplacement, par le colosse.

Celui-ci avait aux lèvres un ricanement silencieux.

— Ah! la bonne farce! pensait-il.

Il laissa les deux complices commencer leurs fouilles. Et, tout en s'en allant, il se disait, avec une grosse joie :

— Cherchez! cherchez, mes agneaux! Vous êtes loin de compte. Moi, je tiens le bon bout; et, en attendant, avec ce que j'emporte, il y a moyen de boire de bonnes bouteilles à votre santé!

## VI

### *Déconvenue et vengeance*

Darmey piocha et bêcha avec ardeur.

Ce travail eut pour résultat de produire un trou assez profond, mais dénué de toute parcelle aurifère.

En vain le révolutionnaire s'évertuait-il à creuser, suant, soufflant, sacrant. C'était comme s'il eût pêché à la ligne dans une carafe.

Thuringe n'en revenait pas...

A son tour, elle prit le pic et le manœuvra avec acharnement pour laisser son complice se reposer.

Elle creusait, les lèvres pincées, avec un regard dur et fixe qui décelait une volonté obstinée, inébranlable.

Pourtant, il fallut bien s'arrêter.

Darmey était exténué, Thuringe tombait de lassitude.

Tous deux éprouvaient un vif désappointement.

La sorcière ne comprenait pas cette faillite de sa science. Darmey commençait à sentir gronder en lui une sourde colère.

— Voilà donc, dit-il à Thuringe, le résultat de vos recherches? C'est loin de ce que vous aviez promis. C'est une duperie!

La devineresse redressa la tête avec hauteur.

— N'accusez pas la science noire, fit-elle. Je n'ai jamais dit que nous trouverions du premier coup le trésor des Rosemont. L'impatience ne sert à rien. Si vous êtes fatigué, vous pouvez vous en aller. Je continuerai seule les recherches, car je suis persuadée que nous touchons au but.

Darmey regarda avec découragement le trou au fond duquel gisaient les outils de terrassier. Mais la somnambule parassait sûre de son fait. Il n'insista pas.

— Eh bien, dit-il, nous reviendrons demain et nous creuserons plus profondément. Je souhaite que vous ayez raison.

Le lendemain ils n'obtinrent pas plus de succès que la veille.

Thuringe soutint qu'il fallait continuer encore.

Trois jours durant, ils revinrent à la clairière et s'épuisèrent en vain à fouiller les entrailles de la montagne.

— C'est incompréhensible! murmurait à chaque instant la somnambule.

A la fin, Darmey déclara qu'il en avait assez.

— Après tout, ajouta-t-il, l'histoire de ce trésor fameux était un accessoire. J'ai eu tort d'ajouter foi à cette sornette. Je ne suis pas venu pour cela... Il y a là, poursuivit le révolutionnaire en montrant le château de Rosemont, un ci-devant dont j'ai mission de m'emparer et à la capture duquel j'attache personnellement un grand prix. Nous avons raté le trésor, mais je ne reviendrai pas les mains vides. En attendant le tour du ci-devant c'est sur la marquise que va s'assouvir ma vengeance. Elle est là... je l'ai vue, elle est à moi!

Cependant, Cochepaille n'était point resté inactif.

Chaque soir, il attendait la nuit close pour fausser compagnie à Darmey et à Thuringe qui, fatigués, allaient prendre du repos, et il se dépêchait de rendre visite au bienheureux trésor tapi dans les entrailles de la montagne.

Là, il se considérait comme chez lui. Dans cet endroit secret où aucun être humain n'avait pénétré depuis plus d'un siècle, Cochepaille était maintenant le maître.

Chaque nuit il faisait sa petite provision d'or qu'il rapportait dans sa chambre.

Cette impatience à se constituer un pécule lui joua un mauvais tour.

Un soir qu'il avait trop caressé les flacons de l'aubergiste, il comptait les pièces d'or dans sa chambre et les rangeait en piles. Mais il avait le regard trouble et la main tremblante. Quelques louis roulèrent sur le parquet.

Dans la chambre à côté, Darmey dressa l'oreille.

— Oh! oh! se dit-il, Cochepaille est bien riche, aujourd'hui. Naguère encore, il était sans sou, ni maille... D'où provient cette opulence subite?

Et aussitôt, le délégué du comité révolutionnaire pensa que Cochepaille avait pu découvrir le trésor de Rosemont.

C'était une simple supposition, dont il résolut, du reste,

de ne point parler à Thuringe, même au cas où elle se confirmerait.

Seulement, il se promit de surveiller son auxiliaire.

Mais le colosse devina-t-il le danger, ou ses trop nombreuses libations l'empêchèrent-ils d'aller revoir le magot?

Il ne bougea pas de sa chambre pendant deux jours, sous prétexte d'indisposition.

Le troisième jour, Darmey ordonna. Il put emmener Cochepaille. Il s'agissait de s'emparer de la châtelaine en attendant que l'on s'emparât du magot. Par la même occasion, le révolutionnaire espérait bien saisir chez le géant un regard, un geste, un mouvement qui le mettraient sur une piste quelconque.

Rien. Cochepaille fut impassible, et Darmey dut renoncer à lire la moindre impression sur son visage bestial.

On approchait du château.

Cette fois-ci, les deux acolytes avancèrent avec circonspection, redoutant Nestor. Ils aboutirent à l'endroit où, quelques jours auparavant, ils avaient aperçu la marquise.

Blanche était assise sur le même banc que l'autre jour; elle lisait. Elle était seule. Nul bruit, à côté, ne révélait la présence de quelque domestique du château.

L'occasion était favorable.

En voyant la marquise, Darmey éprouva une fureur folle à penser que cette créature idéale était la femme d'un autre.

L'œil plein d'éclairs, il dit doucement à Cochepaille :

— En avant! Du nerf et de la prudence!

Ils bondirent hors de la forêt, et, avant que Blanche eût pu se rendre compte de ce qui se passait, elle eut les yeux bandés, fut bâillonnée, ligotée et enlevée par les bras robustes de Cochepaille.

Elle n'eut pas le temps de pousser un cri d'appel.

D'ailleurs, elle était évanouie...

L'attentat fut aussi rapide que silencieux.

Rien n'avait tressailli aux alentours.

Quelques minutes après, Darmey et Cochepaille portant toujours son charmant fardeau, étaient loin déjà et hors d'atteinte.

Et Darmey se disait :

— J'ai manqué le trésor, mais je tiens la marquise. Elle me paiera ses dédains. A bientôt ton tour, citoyen de Rosemont!

## VII

### *Le Retour*

Le lendemain du rapt, un cavalier montait, au pas allongé de son coursier, la route qui mène de Saint-Maurice au Ballon d'Alsace.

C'était par une de ces matinées d'automne qui laissent d'inoubliables impressions de splendeur et de paix.

L'été meurt, et, pour mourir, il a revêtu sa plus riche parure.

La nature se drape dans un manteau royal où les ors rutilants et les cuivres fauves, les rouilles sombres et les argents ternis ponctuent la gamme des verdure décroissantes. Les oiseaux ont des chants alanguis et, dans les prés, les dernières herbes tombent sous l'acier du faucheur.

C'est le repos hivernal qui se prépare pour la terre fatiguée; c'est la halte de la sève nourricière; c'est la chute des feuilles sèches, et ce spectacle est empreint d'une gracieuse mélancolie...

Le cavalier ne semblait pas prendre garde aux merveilles de ce tableau d'automne. Il pressait nerveusement les flancs de sa monture qui allongeait et soufflait avec un frémissent des naseaux.

Ce cavalier portait l'uniforme martial et sévère de capitaine d'artillerie de l'armée française.

C'était le marquis Henri de Rosemont.

La guerre était finie. Après avoir bravement payé sa dette à la patrie, il se hâtait de rentrer au château où l'attendait sa femme adorée.

Avec quelle joie il allait la serrer dans ses bras, celle dont la pensée ne l'avait point quitté!

Le marquis atteignit le sommet de la montagne. Il descendit le cheval pour laisser sa monture respirer à l'aise.

Son regard embrassait un panorama admirable. A l'est, les riantes et fertiles plaines d'Alsace; au midi, les premiers contre-forts du Jura, sur lesquels brillait déjà une mince neige hâtive; à l'ouest, la plantureuse Franche-Comté, la vallée boisée du Doubs, Montbéliard avec son hardi château-fort.

Henri ne contemplait ce superbe paysage que pour y chercher le toit du château de Rosemont.

Il le découvrit enfin, au pied du Ballon, presque enfoui dans le vert sombre des sapins.

Son cœur battait plus vite. Il aurait voulu franchir, d'un coup d'aile, l'espace qui le séparait de Blanche, et, anxieux, au moment de la revoir, il se demandait si rien de fâcheux n'était arrivé en son absence... si la retraite de la marquise n'avait pas été découverte...

Mû par une impatience folle, il se remit en selle.

Enfin, les pas de son cheval foulèrent l'allée du château. Tout était silencieux. Une paix morne planait sur la vieille demeure qui semblait endormie dans ses ruines.

Le marquis sentit un pressentiment de malheur lui serrer la poitrine.

Pourquoi cette tranquillité de mort et d'abandon?

N'existait-il donc plus personne au Rosemont? Les agents des septembriseurs auraient-ils emmené Blanche et ses serviteurs?

Henri n'osait s'appesantir sur ces questions. Il essaya de se rassurer. N'avait-il pas lui-même recommandé à Blanche de vivre en recluse, afin que nul ne soupçonnât sa présence?

Le marquis mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, et, d'un pas fiévreux, se dirigea vers la porte d'entrée. Elle était fermée à clef.

Le sabre du marquis eut vite raison de la serrure.

Il entra, visita les pièces du bas, monta le grand escalier, explora en tous sens l'étage et les combles.

Rien. Ni Blanche, ni Lalleur, ni Balthazard, ni Rosette.

Les pas saccadés de M. de Rosemont résonnaient comme un glas dans une vaste nef vide.

C'était la solitude...

Henri sortit, parcourut le jardin et le parc, rentra au château, erra dans les salles.

Un désert!

Alors, il appela, d'une voix où passait une anxiété :

— Blanche! Blanche! Blanche!

Ce cri n'eut pas d'écho.

Henri tomba sur une chaise, accablé, la tête dans ses mains.

Il sentait bien qu'appeler était inutile, qu'elle ne viendrait plus, et son cœur s'emplit tout à coup d'un cruel deuil d'amour.

Un immense découragement le prit; et, devant cette catastrophe où sombrait son rêve de bonheur, il eut un sanglot, lui, le héros intrépide de Valmy, et s'abîma dans une crise de larmes.

Cela ne dura pas longtemps. Henri s'était laissé dominer par l'impression première, toute synthétique et incompatible avec le raisonnement. Mais peu à peu, à mesure que coulaient les larmes par où s'épanchait le trop plein de son âme, il ressaisit sa faculté de discernement et d'analyse.

Il pensa soudain que rien dans le château n'était dérangé, et se dit aussitôt que si les révolutionnaires étaient venus jusqu'ici, ils auraient non seulement emmené les habitants, mais encore fait main basse sur les objets précieux et sac-cagé le reste.

Or, il n'y avait nulle trace d'effraction, de lutte ni de pillage. Le vandalisme habituel aux exaltés n'avait point passé par là.

Les appartements étaient intacts; les armoires n'avaient pas été dépourvées de leur contenu; la pendule du salon marchait encore.

En classant ces faits qui lui paraissaient d'heureux augure, Henri se reprit à espérer.

— J'étais fou! pensa-t-il. Blanche est en promenade, accompagnée de la maisonnée... Elle va revenir... Elle ne se doute pas que je l'attends... Chérie, quelle douce surprise pour elle!

Le marquis essayait de mettre le plus de conviction possible dans ce raisonnement, mais il lui restait une arrière-pensée qu'il chassait et qui reparaisait toujours.

Des heures se passèrent. La nuit s'avança... Et personne encore...

De plus en plus inquiet, de plus en plus énervé par cette attente fiévreuse, le marquis se mit à arpenter nerveusement le parc. Il ne tenait plus en place, allant de la pelouse au château, parcourant le vestibule, montant et descendant l'escalier de pierre où avaient résonné jadis les pas de bronze des chevaliers de Malte.

Le soleil était caché depuis quelque temps derrière l'horizon, lorsque M. de Rosemont entendit, au loin, un aboiement.

— Un chien? Il n'y en a pas au château, se disait Henri qui ignorait l'acquisition de Nestor.

Les aboiements se rapprochaient, et, avec eux, on percevait maintenant des voix.

Penché à une fenêtre, le marquis regarda de ce côté.

Il vit bientôt apparaître d'abord un chien qui alla grogner autour du cheval, puis Lafleur, puis Rosette, puis Balthazard.

Et c'était tout.

En apercevant le coursier, Lafleur avait eu un mouvement de surprise. Il ne savait que penser... quand il reconnut, sous son uniforme d'officier, le marquis qui venait de sortir précipitamment du château et s'avancait à sa rencontre.

M. de Rosemont, en voyant le visage bouleversé de Lafleur, comprit qu'il s'était passé quelque chose de grave.

— Où est la marquise? demanda-t-il d'une voix altérée, en tendant les mains aux serviteurs qu'il retrouvait.

Lafleur baissa la tête et répondit sourdement :

— Madame a disparu!

Henri ne prononça pas un mot. Il était atterré, assommé par cette nouvelle effrayante.

Puis, presque aussitôt, d'un ton violent :

— C'est ainsi que vous veillez sur elle?

Rosette tomba à genoux en pleurant. Balthazard baissa la tête. Lafleur dit :

— Monsieur le marquis, hier, comme chaque après-midi, je travaillais dans le parc. Madame la marquise lisait, assise sur un banc, non loin de moi. Le soleil étant un peu vif, madame m'a envoyé chercher son ombrelle au château. Quand je suis revenu, madame n'était plus là. J'ai appelé, j'ai cherché en vain. Elle n'avait cependant pas pu s'égarer sous bois en si peu de temps. Alors, j'ai compris qu'elle avait dû être enlevée...

— Et alors? interrogea Henri, haletant.

— Vite, nous nous sommes mis en campagne, Balthazard, Rosette et moi, aidés de Nestor (ce brave chien que j'ai pris comme gardien), tous trois, dis-je, nous avons battu le bois hier, une partie de cette nuit, ce matin, tout ce jour encore... Inutile. Nous n'avons rien trouvé.

Le marquis étendit le bras dans un geste passionné et imposant, plein de décision et de menace.

— Je trouverai, moi! s'écria-t-il. Et malheur alors aux misérables qui ont osé porter la main sur mon amour!

## VIII

### *Face à face*

Chercher pendant la nuit, il n'y fallait pas songer.

On remit la tâche au lendemain.

Dès la première heure, le marquis monta à cheval. Il chargea Laffleur et Balthazard de fouiller chacun un secteur déterminé de la montagne. Pour lui, il se réserva de porter plus loin ses investigations et de visiter les villages environnants.

Avant de partir, il voulut que Laffleur lui montrât l'endroit où Blanche avait été enlevée.

Tout en arrivant, ils virent Nestor très occupé à flairer et à retourner un objet tombé à terre : un mouchoir armorié de fine batiste.

— Voilà qui appartient à Madame la marquise, dit-il en tendant le mouchoir à Henri de Rosemont.

Celui-ci prit le mignon objet, le baisa et le cacha précieusement sur sa poitrine comme une relique sainte.

Mais Nestor ne paraissait pas content qu'on lui eût retiré ce qu'il avait ainsi découvert.

Il se dressait contre le cheval en poussant des aboiements, et ses bons gros yeux semblaient dire :

— Qu'on me rende ce qu'on m'a pris!

A cette vue, une idée subite traversa le cerveau de M. de Rosemont. Il pensa que le chien pourrait lui servir d'auxiliaire dans les recherches qu'il allait tenter.

Faisant sentir le mouchoir à l'excellent animal, il lui dit :

— Allons, Nestor, retrouve ta maîtresse... Va, mon bon chien!

Nestor parut comprendre, son regard brilla, sa queue fré-

tilla. Il sentit le mouchoir et, brusquement, partit, la tête basse, le nez contre le sol, dans ta direction de la forêt.

Où, Nestor avait compris ce que lui demandait le marquis.

— Je te laisse, Laffleur, dit celui-ci en mettant son cheval à la piste du chien. Bon courage et rendez-vous ce soir au château.

Nestor entra sous bois. Le cheval lui emboîta le pas.

Un grande distance fut parcourue à rapide allure.

Parfois, le chien semblait hésiter; il tournait sur place, en cercle de quête, s'arrêtait flairait longuement... Alors, Henri l'appelait, lui faisait flairer le mouchoir :

— Cherche, Nestor! Cherche!

Et Nestor repartait plus vite.

Quand on fut hors de la forêt, le chien prit le galop. Le marquis donna de l'éperon. Ce fut alors une course folle dans les prairies et les luzernières. Nestor semblait maintenant avoir un but précis. Il filait tout droit, comme s'il eût suivi une route nettement tracée.

Bientôt, le marquis aperçut les premières maisons de Vescemont.

Nestor les voyait aussi, sans doute, car il redoubla de vitesse.

Cinq minutes après, M. de Rosemont arrivait dans une cour d'auberge, et sautait à terre pour suivre Nestor qui, après avoir monté l'escalier de la maison, grattait furieusement à la porte d'une chambre.

Cette porte était fermée au loquet.

— Ouvrez! cria le marquis.

— C'est toi, Henri! Toi! dit une voix anxieuse — celle de Blanche.

— Oui, c'est moi, chérie... Je reviens pour te délivrer!

Une joie céleste inonda le cœur de M. de Rosemont.

— Oui, c'est moi, Blanche... Je reviens pour te délivrer!

— Ami! Ami! Je suis attachée... Je ne puis ouvrir!

Le marquis n'en entendit pas davantage. D'un coup d'épaulé, il enfonça la porte.

Une seconde après, il était aux genoux de sa femme bien-aimée, la couvrant de baisers et de caresses.

Dans les bras de son mari, Blanche oubliait les tristesses passées, ses récentes angoisses. Une infinie félicité l'envahissait toute à se blottir contre ce noble cœur qui ne battait que pour elle.

La première effusion passée, Henri songea seulement à délier les entraves qui immobilisaient les pieds et les mains de la jeune femme.

Alors, étroitement enlacés, ils se redirent leur tendresse, et Blanche put raconter les péripéties du rapt dont elle venait d'être victime.

Lorsqu'elle nomma son odieux agresseur, le marquis blêmit de colère.

— Encore lui! fit-il en serrant les poings. Quand donc pourrai-je châtier ce misérable comme il le mérite?

— Je suis garottée ainsi depuis hier... J'ai souffert, va! reprit Blanche de sa voix tendre. Mais malgré tout, j'avais confiance. Il me semblait que tu n'étais pas loin... que tu allais venir à mon secours... J'espérais en toi, mon aimé... J'ai tant prié pour toi... tant pensé à toi pendant ta cruelle absence, qu'il me semblait impossible de n'être pas exaucée!

— Chérie! ma divine chérie! disait le jeune homme en l'embrassant passionnément.

— Hier, surtout, je t'ai appelé de toute la force de mon amour... Tu m'as entendue... Merci!... Je t'aime!

— Je t'adore, ma Blanche, ma femme si chère!  
Tous deux se regardèrent comme pour lire au fond de leurs âmes. Leur bonheur leur faisait tout oublier.

A ce moment, il y eut un bruit de serrure qui grince dans le fond de la pièce où s'ouvrait une seconde porte.

Ce fut un rappel à la réalité.

Cette autre porte venait d'être poussée par Darmey. Il s'arrêta net en reconnaissant le marquis.

— Lui!... ici... cria-t-il en un rugissement de fureur.

— Oui, moi! fit le marquis en regardant fixement l'ex-agent de M. de Dreux-Brézé.

— Encore cet homme! dit la jeune femme en se serrant contre son mari... Oh! il me fait peur!

— N'aie aucune crainte, Blanche, je suis là maintenant pour te protéger et punir le lâche!

Le courage effrayait Darmey, de même que la lumière fait peur aux hiboux. Il recula en voyant le marquis marcher sur lui.

Interdit, ne sachant que penser de la tenue militaire d'Henri de Rosemont, Darmey se sentait à la fois déconcerté et tremblant. Il avait laissé un ci-devant traqué, poursuivi... et il retrouvait un capitaine de l'Armée de la Nation!

Le marquis venait de mettre sabre au clair, en disant froidement :

— Défendez-vous! Je veux croire que vous êtes encore digne de vous battre en gentilhomme!

Mais Darmey redoutait la fougue ardente du marquis. Il ne tenait nullement à affronter la redoutable épée qui flamboyait devant lui. Darmey était plus sûr de lui aux combats louches et sournois de la délation.

Il recula sur le seuil, et appela, d'une voix tonnante :

— Cochepaille! Cochepaille!

Mais Cochepaille ne se hâtait pas d'accourir. Peut-être cuvait il quelque homérique ribotte de la veille.

En attendant, Darmey se voyait dans la plus désagréable position.

Appuyé contre le chambranle de la porte, il sentait le sabre du marquis lui frôler la poitrine. Il dégaina, lui aussi, mais pour éviter la terrible pointe, se retira petit à petit sur le seuil, comme pour fuir le combat.

Blanche, toute pâle, n'osait regarder l'affreuse scène. Pourtant — supériorité de la bonté sur le mal — elle se sentait prise de pitié pour son ennemi, pour son persécuteur. Sa rancune fondait, maintenant qu'elle était libre... heureuse. Elle ne demandait plus qu'à le traiter comme une de ces bêtes malfaisantes qu'on ne prend pas la peine d'écraser quand elles ont jeté leur venin.

Henri tenait toujours Darmey au bout de sa lame.

— Alors, vous refusez un duel loyal?... Cela ne m'étonne point... Mais puisqu'il en est ainsi, tu vas, misérable, payer pour tous tes crimes. Recommande ton âme à Dieu si tu en as une et si tu crois à la Justice d'En-Haut. Celle d'en bas va te frapper par ma main!

— Grâce pour lui! s'écria la marquise, éperdue à la pensée du sang qui allait couler.

Mais presque aussitôt, elle ajouta, en un appel de détresse folle :

— Henri, prends garde!

Cochepaille venait d'entrer par la porte qu'avait enfoncée le marquis. En un clin d'œil, il se rendit compte de la situation. Il se précipita en avant et, sans que M. de Rosemont eût pu mettre à profit l'avertissement de sa femme, il attaqua le marquis par derrière, l'enserrant dans ses bras de géant.

Darmey se dégagea, et, à son tour, se voyant une aide, bondit sur son ennemi.

Celui-ci essaya de lutter, de se défendre.

Ce fut en vain...

La force herculéenne du colosse paralysait ses mouvements. Il ne pouvait rien contre ces deux hommes dont l'un était plus puissant qu'un bœuf.

Par une énergique torsion de main, Cochepaille lui avait arraché son sabre...

Henri de Rosemont était seul et désarmé devant ses ennemis.

Pourtant, il tenta de résister encore à ses agresseurs.

Il fallut se rendre malgré l'aide apportée par Nestor qui mordait furieusement Darmey. Le brave chien venait de lâcher prise après un terrible coup de pied de Cochepaille.

Les bandits couchèrent le marquis sur le plancher et le ligotèrent avec les mêmes liens qui avaient servi à Blanche.

Quant à celle-ci, les misérables l'avaient oubliée pendant la lutte.

Quand ils regardèrent de son côté, elle avait disparu.

## IX

### *Thuringe se civilise*

Le soir, Laffleur attendit longtemps son maître.

M. de Rosemont ne rentra pas.

Seul, Nestor revint le lendemain matin. Il boitait d'une blessure qui saignait encore.

Laffleur soigna consciencieusement son ami à quatre pattes et le fit manger. L'excellente bête mourait de faim.

A l'aube du lendemain, Laffleur se remettait en campagne, suivi du fidèle Nestor qu'une nuit de repos et une bonne soupe chaude avaient totalement réconforté.

Il s'agissait maintenant de chercher non plus seulement la marquise, mais aussi son mari. Double tâche, et par conséquent double difficulté.

Balthazar opérait d'un autre côté, comme hier.

Quant à Rosette, elle demeurait au château, assise sans courage devant le fourneau éteint de la cuisine. A quoi bon préparer des repas puisque personne ne mangeait plus au manoir depuis deux jours?

Laffleur avait essayé de faire passer le chien devant lui et de s'en servir comme guide; mais Nestor semblait avoir une crainte. Il ne voulait marcher que derrière Laffleur.

Evidemment, il conservait un très mauvais souvenir de l'endroit d'où il venait, et ne paraissait éprouver aucune velléité d'y retourner ou d'y conduire quiconque.

Laffleur dut se contenter de se faire accompagner du chien qui l'escorta avec docilité.

— Tu me suivras comme soutien ou comme flanc-garde, mon brave Nestor, lui dit l'ancien soldat, puisque tu ne veux pas me servir d'éclaireur. En cas de mauvaise rencontre ou d'attaque, tu me seras d'un grand secours.

Le bon chien frétillait de la queue et ses yeux expressifs semblaient répondre :

— Tu peux compter sur moi.

L'animal, très solidement charpenté, grand et fort, avec des griffes puissantes, des attaches énormes et des crocs formidables, pouvait être un précieux compagnon, en effet.

A l'auberge de Vessemont, Darmey eut un mouvement de fureur lorsqu'il constata la disparition de la marquise.

— C'est trop fort; gronda-t-il en scrutant tous les coins de la chambre. Qu'est-elle devenue?

Et Cochepaille ajouta sentencieusement :

— J'ai idée, citoyen, que la ci-devant marquise s'est volatilisée à notre barbe! Ayez pas peur! On la retrouvera! Il s'était en effet passé une scène étrange.

Pendant la lutte qu'Henri de Rosemont soutenait contre les deux révolutionnaires, le premier mouvement de Blanche avait été de se précipiter au secours de son mari.

Mais au moment où elle s'élançait, elle se sentit retenue par le bras et violemment tirée en arrière.

Une femme qu'elle ne connaissait pas la forçait à reculer.

Cette femme, un doigt sur la bouche lui faisait comprendre, impérieusement, qu'il fallait garder le silence.

D'ailleurs, Blanche éprouvait en ce moment un saisissement tel qu'il lui eût été impossible d'articuler un mot.

Sa volonté défaillait dans l'angoisse, et ce fut presque un inconscient automate que Thuringe — car c'était elle — emmena hors du théâtre de la lutte qui se poursuivait au milieu du fracas.

Vite, elle lui fit descendre l'escalier et la conduisit, plus morte que vive, dans sa propre chambre.

— Restez là, lui dit-elle. Vous serez en sûreté, tandis que, à côté, vous partageriez le sort de votre mari... Et il ne le faut à aucun prix, si vous voulez le sauver.

Ce mot galvanisa la jeune femme.

D'un serrement de main, elle remercia la sorcière qui s'en alla aussitôt après avoir fermé la porte à clef.

Cette scène rapide n'avait été remarquée de personne. Cochepaille et Darmey, ayant fort à faire pour maintenir le marquis, tournaient le dos à la porte par où Thuringe avait emmené Blanche.

Celle-ci rentra le plus posément du monde, au moment même où les deux révolutionnaires s'apercevaient de la fuite de leur prisonnière.

— Têtebleu! jura Darmey. Vous arrivez bien pour nous aider dans nos recherches!

— De quoi s'agit-il, demanda la somnambule d'un air mouvementé :

Le délégué du Comité de Surveillance répondit en montrant le marquis étendu sur le plancher, incapable d'un mouvement.

— Nous tenons le ci-devant, mais nous ne tenons plus sa femme ! Par le diable ! il faut que je la retrouve !

— Elle ne saurait être bien loin... fit observer Thuringe.

— Hé, non ! Allons, Cochepaille, descends un peu et va faire ta reconnaissance.

— Et vous ? interrogea la magicienne.

— Je reste. Je ne quitte plus mon prisonnier désormais. Je ne le lâcherai qu'à Paris, passé la porte de la Conciergerie. Thuringe, ajouta-t-il, je compte sur vous, n'est-ce pas ?

— Plus que jamais. Tenez, je descends pour seconder Cochepaille.

L'auberge et le village étaient en émoi à cause de cet épisode qui avait causé quelque tapage. Mais personne ne se souciait d'intervenir. On savait Darmey personnage important de la Révolution ; et les paysans le redoutaient, s'ils le respectaient peu.

— Tout ça, disaient les braves campagnards, c'est des affaires politiques. Je ne m'en mêlons point.

Ils avaient peut-être raison, puisqu'en cette redoutable bagarre qui enflammait la province après avoir bouleversé Paris, on jouait sur un mot, sa liberté et sa vie.

La cour était déserte au moment où Thuringe descendit sous prétexte de rejoindre Cochepaille.

Au lieu de s'occuper du colosse, elle passa par une autre issue pour retourner dans sa chambre, auprès de Blanche.

Quel mobile avait donc poussé la somnambule à s'intéresser ainsi à Mme de Rosemont ?

Ce mobile était triple ; et la fine psychologie féminine de Thuringe avait deviné de suite le parti qu'elle pouvait tirer de la situation.

D'abord, en cette âme étrange, un éclair de compassion avait lui à la vue de cette jeune femme si touchante et si malheureuse, affolée devant la force brutale qui terrassait son époux. Un si ardent amour émanait de ces deux êtres jeunes, beaux, injustement frappés par le sort, que sa flamme rayonnante attendrissait le cœur de cette femme, qui n'avait jamais battu...

Thuringe, éprise d'alchimie, de science occulte et d'or, par-dessus tout, avait laissé passer le temps d'aimer.

L'amour lui apparaissait comme une faiblesse. Mais aujourd'hui, devant cet amour si haut et si pur qui se présentait à ses yeux, elle en comprit soudain la souveraine grandeur... et elle fut subjuguée.

Une pensée surgit en elle : pourquoi son pouvoir et ses connaissances ne serviraient-ils pas la cause de ces jeunes gens si touchants dans leur malheur ?

Ce serait ensuite un bon tour joué à Darmey qu'elle considérerait comme un jettatore, depuis qu'elle avait échoué dans la recherche du trésor convoité. Elle l'accusait de cette malchance et rêvait de se venger de lui.

Ensuite, elle éprouvait une profonde répulsion pour Cocheuille. L'ayant vu jouer un rôle actif dans la bagarre de tout à l'heure, elle avait instinctivement pris position contre lui.

Et puis, qui sait ? Le marquis de Rosemont et sa femme, rendus à la liberté, retrouveraient le fameux trésor dont elle connaissait l'existence... Ils sauraient la récompenser largement de son aide...

Il y aurait plus à espérer de ce côté que dans les largesses de ce Darmey qui prétendait que le trésor importait peu... que son but et sa mission consistaient dans l'arrestation des ci-devants.

Aussi, ce fut presque avec sympathie que la sorcière trouva, dans sa chambre, la jolie marquise tout en larmes.

Doucement, avec des inflexions de voix presque caressantes, cette mégère consola la jeune femme qu'elle ne connaissait pas un quart d'heure auparavant. Elle trouva pour elle des paroles de réconfort et d'espérance.

Un argument décisif arrêta net les sanglots de la marquise :

— Taisez-vous, je vous en prie... Ils peuvent vous entendre... et tout serait perdu ! Ici, vous êtes en sûreté. Personne n'aura l'idée de venir vous chercher dans cette chambre où j'entre seule. Mais il faut être prudente et ne pas révéler par le moindre bruit votre présence, si vous voulez travailler à la délivrance de votre mari !

— C'est vrai, madame, vous avez raison... dit Blanche en essuyant ses larmes. Je serai forte... C'est Dieu qui vous a mise sur mon chemin.

A ces mots, Thuringe tressaillit. « Dieu » !... Dieu pouvait-il intéresser l'inférieure praticienne ?

Non.

Et pourtant, cette expression de foi pure et ardente lui causa une impression profonde...

*Lafleur contre Cochepaille*

Cochepaille ne s'était nullement mis en quête de Blanche de Rosemont.

Il avait terrassé le marquis pour secourir son chef Darmey. Après cela il trouvait son rôle rempli. Retrouver la marquise lui importait peu, son intérêt n'étant pas en cause.

Tout l'intérêt, pour lui, actuellement, résidait dans «son» trésor.

Car ce trésor, il le considérait comme sien.

En quittant Darmey, il se dit :

— Le patron et la patronne sont occupés à courir après la ci-devant marquise; j'ai le temps d'aller faire un petit tour là-bas; je serai tranquille... Eux, qu'ils s'arrangent!

Et il prit la route du Rosemont.

En entrant dans le souterrain, il eut, comme chaque fois, une crainte qui, une minute, lui sécha la gorge : c'est que quelqu'un fût venu lui dérober ses richesses.

Non, tout était bien là, immobile et splendide; l'or, les diamants, cette fortune qui était sienne désormais.

Il poussa un soupir de joie qui ressemblait à un rugissement de fauve devant une proie délectable.

Longtemps il resta en contemplation devant ces merveilles, les dévorant du regard, les palpant, les faisant miroiter à ses yeux comme à ses oreilles.

Cochepaille se mit à genoux et il s'amusa à édifier de petites pyramides d'or et de pierreries, comme les enfants font des tas de sable dans les allées d'un jardin ou sur une plage.

Cela lui semblait un délice, une volupté sans pareille de

plonger ses larges mains dans cet or miroitant, dans ces pierreries dont les facettes étincelaient sous son lumignon fumeux.

Soudain, il tressaillit.

Une indéfinissable sensation l'envahit : celle qu'on éprouve lorsqu'on a quelqu'un derrière soi.

Il n'avait entendu aucun bruit... Le cliquetis adorable des pièces d'or remuées remplissait tout son cerveau.

Et pourtant, il sentait une présence, tout près de lui... un souffle... une haleine... un rien... un de ces impondérables fluides qui émanent de l'être humain, même involontairement.

Le colosse tourna la tête et reçut en plein cœur une émotion violente.

Un homme, debout, le regardait...

Cocheuille poussa un hurlement de bête à laquelle on arrache sa proie.

D'un bond il se releva pour se précipiter sur l'intrus.

Celui-ci — qui n'était autre que Lafleur — fut surpris par cette attaque faite avec une agilité à laquelle la massive stature du personnage semblait devoir être un obstacle.

Il ne put esquiver l'assaut du géant qui le saisit à bras les corps. Mais si Lafleur ne possédait ni la haute stature, ni les muscles puissants de Cocheuille, il était doué d'une jolie force et d'une grande souplesse.

Il essaya de se soustraire à l'étreinte du colosse qui cherchait à l'étouffer.

Il n'y parvint pas.

Cocheuille l'enserrait dans l'étau de ses bras de fer. Il ne le lâcherait que lorsque l'intrus aurait exhalé son dernier souffle.

L'ex-Royal-Liégeois réussit pourtant à dégager sa main droite, et d'un coup de poing magistralement appliqué, ébranla le nez en même temps qu'il pocha l'œil de Cocheuille.

La douleur arracha une plainte rauque au géant, mais ne lui fit pas lâcher prise. Au contraire, il serra plus fort ses bras...

Lafleur commençait à sentir la respiration lui manquer...

Cette lutte silencieuse dans la caverne pleine d'or avait quelque chose de tragique.

Pas un mot entre les deux adversaires. Rien que l'opposition brutale de deux forces humaines, dont l'une voulait anéantir l'autre.

En effet, Lafleur allait succomber...

Et Cochepaille serrait toujours, paraissant insensible aux coups de poing, aux coups de pied qui lui meurtrissaient les chairs.

Soudain, le colosse fit une atroce grimace de douleur et ouvrit instinctivement les bras pour porter les mains à sa nuque.

Il venait d'être attaqué par derrière, et le nouvel adversaire qui entraînait ainsi en lutte était Nestor.

Dès qu'il avait vu les deux hommes aux prises, le brave chien s'était mis à tourner autour d'eux, sans doute pour chercher la meilleure manière d'intervenir.

Puis il se dressa de toute sa hauteur contre le colosse, posa ses lourdes pattes de devant sur les épaules, et lui saisit la nuque entre ses mâchoires.

Lafleur respirait enfin, débarrassé de l'horrible étreinte.

— Hardi, Nestor! cria-t-il d'une voix de tonnerre qui eut dans le souterrain un écho catalputueux.

Le courageux animal n'avait pas besoin de ce stimulant pour secouer rudement Cochepaille.

Celui-ci, pourtant, ne perdait pas son sang-froid. L'instinct de conservation lui suggéra un moyen de défense.

Elevant les mains au-dessus de sa tête, il empoigna les oreilles du chien et les tordit pour les déchirer.

La chien poussa un hurlement de douleur et lâcha sa proie.

Rapide comme l'éclair, le collaborateur de Darmey sortit de sa poche un couteau à virole qu'il ouvrit.

Le molosse allait de nouveau se précipiter à la gorge du géant, lorsque Lafleur, qui avait vu briller l'acier, l'appela d'un ton d'autorité :

— Ici, Nestor!... Ici!...

Nestor obéit et vint se ranger à côté de l'ancien soldat.

Cochepaille congestionné de fureur, se jeta sur eux, le bras levé.

Mais il s'arrêta net, en apercevant le canon d'un pistolet à double coup, que Lafleur dirigeait contre sa poitrine, en disant :

— Encore un pas, et tu es mort!

L'argument était sans réplique.

— Ton arme! demanda impérativement l'ex-Royal-Liégeois.

Le couteau-poignard vint tomber à ses pieds.

— On va te laisser ici, citoyen du Coutelas, dit-il en le ramassant. Ne t'impatiente pas trop... Nous reviendrons... Et malheur à toi si tu essaies de nous suivre!

Et, pendant que l'autre, la rage de l'impuissance au cœur, s'effondrait sur le trésor, Lafleur, marchant à reculs, sortit du souterrain.

Un moment, le révolutionnaire eut l'idée d'emboîter le pas à son vainqueur. Mais celui-ci qui s'était emparé du lumignon de Cochepaille pour se diriger, braqua derechef sur lui le redoutable pistolet...

Ce geste éloquent détruisit chez la brute toute velléité d'insubordination.

Une minute après, il entendit la lourde dalle retomber sur l'orifice du souterrain avec un bruit lugubre qui se répercuta dans toute la crypte.

Cochepaille était «bouclé»...

Une fois dehors, Lafleur assujettit la dalle, la consolida en la chargeant de terre et de grosses pierres.

Il serait impossible, ainsi, de la soulever de l'intérieur.

Le prisonnier ne pourrait sortir de sa cage...

Lafleur avait découvert la cachette de la plus simple manière.

Au cours de sa battue dans le bois, il arriva au bord de la clairière au moment où un homme soulevait la pierre bouchant l'entrée du souterrain. Il le vit descendre et disparaître dans le trou ainsi ouvert.

Intrigué, Lafleur, suivi de Nestor, entra à son tour dans le couloir secret. Marchant lentement et à tâtons, il était arrivé à l'emplacement du trésor dans l'espèce de grotte qui terminait la galerie.

C'est là qu'il venait de rencontrer Cochepaille.

On sait quelle fut l'issue de cette rencontre.

Lafleur s'empressa de retourner au château. Il était impatient d'apprendre s'il y avait eu du nouveau pendant son absence. Et il gardait la conviction intime que la découverte qu'il venait de faire se rattachait à la disparition de la marquise et de son époux.

Au Rosemont, le père Balthazard venait de rentrer, après d'infructueuses recherches. Le vieux serviteur se désolait.

Lafleur le mit au courant de l'incroyable incident de tout à l'heure.

Tous deux décidèrent d'aller immédiatement à la clairière pour s'emparer de l'homme au trésor.

Ils vérifièrent l'état de leurs armes, firent jouer les batteries de leurs pistolets, examinèrent les capsules et les charges. Tout était en ordre. Ils pouvaient partir.

Moins d'une heure après, Lafleur ayant allumé un falot dont il s'était muni, entra dans le souterrain. Nestor ouvrait la marche; derrière lui venait Balthazard tenant dans chaque main un pistolet armé.

Ils avancèrent ainsi jusqu'à la chambre siliceuse.

L'ex-Royal-Liégeois promena en tous sens les rayons de son falot éclairant les coins et les parois...

Peine perdue! Pas de Cochepaille!

La grotte était vide de tout habitant.

Les deux hommes se regardèrent avec stupeur.

Il n'y avait pourtant aucune issue... aucun passage permettant au révolutionnaire de s'enfuir.

Sur la dalle de l'ouverture, la terre et les pierres amassées par Lafleur étaient restées intactes. Rien n'avait bougé.

A l'intérieur du couloir, l'individu ne pouvait se dissimuler dans aucune anfractuosité: il n'en existait pas dans cet étroit boyau que le falot éclairait parfaitement.

La caverne du trésor ne présentait ni fissure ni sortie...

Par où, alors, l'homme avait-il pu s'évader?

Était-ce donc au diable que l'on avait affaire?

Tandis que Lafleur se posait ces questions, Balthazard contemplait de tous ses yeux la fortune amoncelée devant lui.

Il avait entendu parler, dans la pays, du trésor du Rosemont; mais pour certains, ce trésor n'était qu'une légende.

Maintenant, il se trouvait en face de cette fantastique richesse dont l'attrayant mystère avait troublé tant de consciences et peuplé tant de rêves.

Elle était à ses pieds... Il n'avait qu'à étendre la main pour toucher cet or qui dormait là depuis si longtemps...

Lafleur regardait aussi, maintenant, émerveillé, ce que sa lutte avec Cochepaille ne lui avait pas laissé le loisir d'admirer, tout à l'heure.

Balthazard lui dit :

— Cette fortune appartient aux seigneurs.

Mais, sans répondre, l'ancien soldat s'était baissé brusquement.

Il venait de ramasser à terre des papiers froissés.

C'étaient deux assignats de cinquante livres et un passeport au nom de Cochepaille, délivré par le Comité de Sur-

veillance de la Commune de Paris, dont il portait le seing.

— Cochepaille! dit Lafleur, ce doit être l'homme auquel j'ai eu affaire, ici même. Son signalement correspond en tous points à celui qui est indiqué sur ce papier.

Et il ajouta en montrant à Balthazard le cachet du Comité révolutionnaire.

— Voilà qui prouve que nous sommes en présence d'un de ceux qui poursuivent la famille de Rosemont.

— Il faut le retrouver! trancha Balthazard.

— Oui, il le faut. Seulement, dit Lafleur, en pensant à la façon dont Cochepaille lui avait filé entre les doigts... seulement, ce sera difficile!...

## XI

### *Cocheapaille rend des points à une anguille*

Resté seul dans la caverne après le départ de Lafleur et de Nestor, le colosse avait poussé des imprécations furibondes où figurait tout le vocabulaire poissard de l'époque.

Son répertoire épuisé, il se sentit soulagé quelque peu et se mit à réfléchir... autant que réfléchir se pouvait à travers les brumes de cette cervelle épaisse.

Une nécessité s'imposait : sortir du caveau...

Il fallait, à tout prix, trouver une issue...

Car enfin, c'était une captivité terrifiante, que la perspective qui s'offrait à lui.

Captif sous terre.... Captif au milieu de ces monceaux d'or et de perles!

Cocheapaille s'effrayait; une vague épouvante envahissait son être.

Ah! il eût donné volontiers la moitié du trésor pour être délivré!

Mais qui entendrait ses appels, ses cris?...

A tâtons, il remonta, essaya de soulever la dalle de l'orifice.

Il s'arc-bouta, tenta des efforts surhumains... La lourde pierre ne remua pas même de l'épaisseur d'un cheveu.

Le colosse, ivre de fureur et de rage, revint au fond du souterrain...

C'était la nuit complète. Il ne voyait même plus briller la moindre parcelle d'or, pas la moindre étincelle des gemmes lumineuses qui gisaient là, pourtant, à ses pieds... D'absolues ténèbres l'enveloppaient. Il ne restait rien que du noir et de l'ombre autour de lui.

Cochepaille, pris d'une rage folle, frappa aux parois, essaya d'ébranler quelque roche... Tout fut vain.

Alors, quand il fut convaincu de l'impossibilité de fuir de ce caveau maudit, le géant resta stupide, hagard. Une mort terrifiante l'attendait sur cet or tant désiré...

Cochepaille avait peur...

Il tremblait, tout en rongéant ses poings de rage impuissante.

Était-ce une illusion d'optique? Il lui sembla soudain apercevoir une ligne faiblement lumineuse, dans le fond de la grotte. C'était comme un lointain rayon lunaire, aperçu par une fissure étroite.

Il s'approcha, frémissant.

Une fissure existait bien à cet endroit, par où arrivait un fragment de clarté, la clarté du jour...

Tout à l'heure, l'éclat de son luminaire avait absorbé ce rayon mince et pâle; Cochepaille ne l'avait pas distingué. Mais maintenant, dans la pleine obscurité, cette lueur diffuse apparaissait nettement sur le fond noir de la caverne.

Les yeux du géant s'habituèrent à la nuit. Le toucher aidant, il se rendit compte de la conformation de la fissure; il devait y avoir là une issue secrète, ménagée de main d'homme.

Cochepaille opéra une vigoureuse pression à cet endroit. La paroi remua. Cochepaille appuya plus fort...

Alors, l'interstice s'élargit, la pierre murale céda sous ses bras pour tourner comme autour d'une charnière.

Un jour gris, tamisé pour ainsi dire par un épais brouillard, éclaira la crypte, et un murmure d'eau courante frappa les oreilles du captif.

Il se pencha en avant et fut saisi par une vive fraîcheur contrastant avec la température assez élevée du sous-sol.

A une dizaine de pieds au-dessous de lui coulait une rivière souterraine, étroite, dont il ne voyait pas le fond.

Où allait ce cours d'eau?

Fallait-il se jeter dans ces ondes grises et s'abandonner au courant?... Il le porterait certainement vers une sortie en pleine campagne ou dans la forêt...

Cochepaille hésitait pourtant à ce confier à se courant tranquille et bénin en apparence, qui pouvait l'entraîner dans un redoutable tourbillon qui le rejetterait pantelant, brisé sur un lit de roches aiguës?...

— Bah! tant pis! se dit-il enfin. Allons au plus pressé: filer d'ici sans retard.

En homme avisé, il remplaça la pierre mobile dans sa posi-

tion première, pour dépister toutes les poursuites, et harda le saut.

Il toucha le fond, composé de rocailles polies par le courant, donna un coup de talon pour remonter à la surface, et se mit à nager comme une anguille, en suivant le fil du ruisseau.

Au bout de quelques brasses, il remarqua que la clarté devenait plus précise. Elle semblait descendre de très haut, comme d'une cheminée.

Effectivement, en levant la tête, Cochepaille aperçut au-dessus de lui une sorte de puits resserré dans lequel étaient plantées, à distances égales, des armatures de fer pouvant servir de marches.

Cochepaille se cramponna à celle qui était à portée de sa main et commença à faire l'ascension de cette citerne aux parois maçonnées.

Peu après, le géant se trouva en face d'une voûte oblongue se prolongeant perpendiculairement au puits. Il s'engagea résolument dans cette voie nouvelle.

Il eut quelques escaliers à monter, puis se trouva sur une sorte de perron aboutissant à une massive porte de chêne, toute bardée de fer. Sur la serrure, se trouvait encore une énorme clef rouillée, laissée là sans doute par un des châtellains allant visiter le trésor ou fuyant les barbares Suédois.

Cochepaille donna, non sans difficulté, un tour à cette clef qui fonctionna avec un grincement strident.

La porte s'ouvrit.

Le révolutionnaire s'avança et poussa un cri de stupeur.

Il se trouvait dans une chapelle romane d'une richesse merveilleuse. La chapelle des sires de Rosemont.

Elle était de forme semi-circulaire, avec une abside toute brodée de moulures délicates. Au-dessous de la tribune s'élevaient les tombeaux des anciens seigneurs, surmontés de leurs statues couchées.

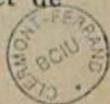
Les murs se perçaient d'une infinité de vitraux étroits comme des meurtrières.

Une épaisse couche de poussière recouvrait l'autel et les bancs, la poussière lentement tombée et accumulée, heure à heure, durant des milliers de jours...

Trempé par son bain, Cochepaille ne songeait guère à admirer ce chef-d'œuvre architectural.

Il ne pensait qu'à sortir de là.

Pourtant, cette chapelle pouvait être un beau sujet de méditation pour les âmes éprises des choses du passé.



Bâtie pour abriter la dernière demeure des seigneurs de Rosemont, elle se trouvait directement sous le château, creusée dans le roc de porphyre. C'est aussi par là que les sires de céans communiquaient avec la vallée, au moyen de la galerie que venait de traverser Cochepaille.

Elle renfermait les sarcophages des premiers de la lignée, des héros féodaux qui eurent maille à partir, dès le onzième siècle, avec les comtes de Montbéliard, puis, de ceux qui luttèrent contre la domination des archiducs d'Autriche.

Les Rosemont furent prodigieusement riches, et, pendant la guerre de Trente Ans, redoutant le vandalisme des Suédois, ils cachèrent leurs trésors dans un souterrain dont seuls ils avaient connaissance.

De 1630 à 1635, le pays se souleva contre les hordes de Gustave-Adolphe ; et c'est de cette époque que datait la destruction partielle du château par le feu, et l'exil volontaire des survivants des marquis de Rosemont.

Henri et Blanche connaissaient l'existence du trésor familial. Mais le secret de son emplacement était perdu. Toute les recherches faites par le précédent marquis avaient été vaines...

Cochepaille s'énervait à chercher une issue à la chapelle.

Pas plus que dans le souterrain, il ne distingua de sortie.

Il finit pourtant par dénicher sous la tribune une porte en chêne dont les fines moulures se confondaient presque avec la boiserie du pourtour. Elle était fermée par un énorme verrou qu'il parvint à ouvrir.

Quelques secondes après, il était dehors. Le colosse se trouvait sur un mamelon planté de broussailles épaisses, au sommet duquel était bâti le manoir.

Rien, de l'extérieur, ne décelait l'existence de la chapelle dont la deuxième porte, la porte d'entrée, était taillée dans le roc, sous un bosquet du parc seigneurial.

Une fois dehors, Cochepaille sentit ses poumons se dilater.

Il était libre!... Libre!... Après quelles péripéties!

Il se sécha pendant une bonne heure au soleil, et, après s'être orienté, partit dans la direction de Vescemont.

## XII

### *Changement à vue...*

Au moment où Lafleur et Balthazard se préparaient à quitter le souterrain, ils entendirent du bruit du côté de l'orifice.

— C'est peut-être l'autre qui revient! souffla le vieux domestique à l'oreille de Lafleur.

Celui-ci éteignit son falot.

Bientôt ils percurent des pas.

On s'avancait dans leur direction.

L'obscurité de la galerie était moins opaque, parce que l'ouverture n'avait pas été refermée et qu'elle laissait passer un jour gris délayant imperceptiblement la nuit ambiante.

Balthazard et Lafleur virent une ombre... une forme humaine — qui glissait en rasant les parois de la galerie.

Quand cette ombre passa à leur portée, Lafleur étendit la main et empoigna un bras.

Un cri poussé par une femme répondit à ce mouvement.

Balthazard ralluma le falot et l'approcha.

C'était la somnambule.

— Ton nom? demanda rudement Lafleur.

— Thuringe, répondit la sorcière dont la voix trahissait l'émoi.

— Ton état? D'où viens-tu? Que fais-tu ici?

Il fallut bien que Thuringe répondit à ces questions. L'air menaçant de l'ancien soldat lui imposait.

L'interrogatoire se poursuivit, prenant bientôt la tournure d'une conversation où Lafleur apprit des choses qui l'intéressaient au plus haut degré :

D'abord, les recherches de Thuringe relativement au tré-

sor du Rosemont; c'étaient ces recherches, auxquelles elle ne voulait pas renoncer, qui l'avaient amenée, ce jour-là, à la clairière et conduite auprès de l'entrée de la galerie restée ouverte.

Ensuite des renseignements sur Cohepaille, sur Darmey et — point capital — sur M. et Mme de Rosemont.

— Parle, avait dit Lafleur à Thuringe. Si tu es sincère, nous te donnerons des nouvelles du trésor que tu cherches.

Cette proposition délia la langue de la sorcière.

Lorsqu'il sut tout ce qu'il voulait savoir, Lafleur dit à Thuringe :

— Tourne-toi par ici et regarde :

La devineresse poussa un cri d'admiration et tomba en extase.

Ses yeux, attirés par une fascination irrésistible, s'ouvraient tout grands comme pour se repaître de l'incomparable spectacle.

— Ce trésor inappréciable appartient à mes maîtres, poursuivit Lafleur. C'est la propriété des seigneurs de Rosemont. Aide-nous à sauver le marquis et la marquise, et il t'en reviendra une bonne part. M. le marquis sera généreux, tu verras. Veux-tu accepter?

— Marché conclu! répondit la pythonisse.

Cette solution la comblait d'aise. Thuringe constatait avec fierté que son savoir magique n'était point en défaut. Elle n'aurait pas à partager avec Darmey, et elle contrecarrait tous les projets du révolutionnaire.

De son côté, l'ancien soldat se réjouissait :

— Nous avons une femme avec nous, et pas la première venue! Bonne affaire! Elle nous fera retrouver le marquis, puisqu'elle a déjà sauvé Mme de Rosemont.

On sortit du souterrain en remplaçant soigneusement la dalle.

Il se faisait tard...

Tous trois prirent le chemin de la vallée.

La nuit tombait quand ils arrivèrent au village.

— Attendez-moi là, décida Thuringe à quelque distance de l'auberge. Je vais voir ce qui se passe.

La somnambule monta dans sa chambre. Elle fut surprise de la trouver ouverte.

La marquise n'avait donc pas tenu compte de ses avertissements?

Aurait-elle commis l'imprudence de sortir?

Thuringe fit de la lumière... puis resta consternée :

Un billet laconique placé en évidence sur la table portait ces mots :

« Il paraît, citoyenne, que tu manœuvrais contre moi, et que tu offrais l'hospitalité à la femme du ci-devant? J'ai bien fait de me méfier et d'entrer chez toi.

« A présent, je suis en route avec mes deux prisonniers. J'ai requisitionné voiture, escorte et tout ce qu'il faut, en vertu de mes pouvoirs...

« C'est en vertu de ces mêmes pouvoirs que tu sauras un jour, citoyenne Thuringe, qu'il ne faut pas se jouer de  
« DARMEY ».

La somnambule appela Balthazard et Lafleur.

Les braves serviteurs prirent connaissance de la lettre avec une stupéfaction douloureuse.

Ainsi, M. et Mme de Rosemont étaient aux mains des révolutionnaires!

C'était pour eux la mort sans phrases...

Balthazard, tout pâle, resta muet. Lafleur s'éroula dans un sanglot fait de rage et de pitié.

Tout était donc fini pour le marquis, ce loyal et noble cœur, et pour sa jeune femme, si bonne et si belle!

La mort infamante les attendait!... La guillotine!

Affreux destin!

Un silence tragique plana dans la chambre.

Soudain, Lafleur se redressa.

Il venait de prendre une résolution virile.

— S'attendrir, dit-il, est indigne d'un ancien soldat. Ce n'est pas avec des doléances qu'on remédie aux situations désespérées. Pas de sentimentalisme... des actes!

Son attitude électrisa ses compagnons.

La première chose à faire était de se renseigner sur l'avance prise par Darmey. L'aubergiste paraissait tout indiqué pour fournir cet important détail.

Thuringe alla l'interroger. Elle apprit que le révolutionnaire, après avoir ouvert sa chambre avec un passe-partout, s'était emparé de la marquise; ensuite, fort de sa mission de délégué du Comité de Surveillance de la Commune de Paris, il avait requisitionné un char-à-bancs attelé de deux chevaux et s'était fait accompagner de trois jeunes gars qu'il comptait renvoyer, ainsi que le véhicule, à Lure où il trouverait tout ce qui lui serait nécessaire pour gagner en sécurité la capitale. Il était parti, il y avait environ quatre heures.

— Ils sont déjà à Lure, dit Lafleur quand Thuringe lui communiqua ces nouvelles. Même avec d'excellents moyens

de transport, il nous serait difficile de rattraper cette avance, car là-bas, Darmey utilisera les messageries.

Balthazard ajouta tristement :

— Et puis, ces moyens de transport, où les trouver?... Nous n'avons ni cheval ni voiture...

Thuringe se frappa le front, comme si elle se rémémorait une chose importante.

— Il y a le cabriolet de Cochepaille! annonça-t-elle, triomphante. Il est dans la remise de l'auberge, et son cheval est à l'écurie.

Ce cabriolet n'avait que deux places, et c'est pourquoi il avait paru trop petit à Darmey; mais il suffirait à Lafleur et à Thuringe.

— Il faut partir sans perdre une minute! déclara Lafleur.

Ce disant, l'ancien soldat tâta ses poches. Elle étaient bien plates... Voyager sans emporter le « nerf de la guerre » eût été une folie.

Heureusement, l'argent ne manquait pas. Il y avait le trésor de Rosemont, inépuisable...

Lafleur chargea Balthazar de préparer la voiture tandis que lui-même irait avec Thuringe faire provision d'or dans la caverne merveilleuse.

— Hâtez-vous, dit la sorcière. Si Cochepaille allait revenir, nous aurions à subir un nouveau retard.

Au fait, que pouvait bien être devenu le lourdaud? Lafleur avait eu trop de préoccupations impérieuses pour prendre le temps d'y réfléchir. Mais maintenant, il songeait que la disparition du drôle était extraordinaire... Il n'avait pu s'escamoter lui-même, et un homme de sa corpulence ne devait pas se dissimuler facilement dans une grotte absolument nue.

Pourtant, il manquait à l'appel... Il fallait donc qu'il eût trouvé dans le souterrain une issue ignorée.

Tout en se posant ces questions, Lafleur, suivi de Nestor et accompagné de Thuringe, approcha du trésor endormi. Il pénétra dans la galerie dont il retrouva sans peine l'entrée, malgré la nuit. Tous deux remplirent leurs poches de pièces d'or, et sortirent. Soigneusement ils refermèrent l'orifice du souterrain, et revinrent sur leurs pas.

On ne remarqua rien de suspect. Mais toujours pas de Cochepaille!

Cette étrange absence intriguait la somnambule.

Minuit sonnait quand elle revint à l'auberge avec Lafleur.

La voiture était prête. On pouvait partir.

Balthazard raconta que Cochepaille venait de rentrer;

mais nullement en état d'inquiéter personne. Il avait dû s'arrêter quelque part dans un bouchon et vider moult cruches de vin, car il tenait à peine sur ses jambes. Après avoir gagné péniblement sa chambre, il dormait maintenant à poings fermés en ronflant comme un tuyau d'orgue.

Comment le géant avait-il pu s'évader de la caverne?

L'heure n'était point de réfléchir et de discuter. Elle était propice au départ. Il ne fallait pas attendre le réveil de la brute.

Lafleur laissa Nestor à Balthazard, avec la consigne de rester au château ainsi que Rosette et d'aller faire des rondes fréquentes à la clairière au trésor pour y faire bonne garde.

Balthazard avait des armes. En outre, Nestor valait un homme. A eux deux, ils n'avaient point à redouter Cochépaille.

L'ancien soldat monta en voiture avec la sorcière.

— Au revoir, dit-il à Balthazard... Vous aurez bientôt de nos nouvelles.

Le cabriolet partit.

Pendant ce temps, Cochépaille continuait à l'auberge son bruyant sommeil d'ivrogne. Il cuvait son vin en rêvant qu'il faisait l'aumône au roi de France...

### XIII

*Ou il est prouvé que parfois un sac d'or ne vaut pas  
une cuillerée de farine*

Le gaillard se leva le lendemain matin, la bouche pâteuse, la cervelle encore farcie de rêves d'opulence et l'estomac creux, car si Cochepaille buvait beaucoup, il mangeait tout autant.

Il commença la journée en se faisant servir un repas plantureux.

Depuis qu'il avait découvert la galerie secrète où gisait la fortune des Rosemont, le géant ne se privait de rien et faisait grasse chère. Jamais il ne s'était vu à pareille fête.

Pendant trente-cinq années, le gigantesque gredin avait crevé de faim et tiré la langue.

A présent, pensait-il, c'était son tour de bombance. Son estomac se gavait de ces plats médullaires dont il avait aspiré l'émoussillant fumet lorsque, le ventre creux, il passait devant les boutiques des traiteurs où MM. les officiers des Gardes Françaises festoyaient en compagnie des dames de l'Opéra ou de la foire.

Le colosse devenait un raffiné de la table.

Ce matin-là, l'aubergiste de Vescemont lui servit un menu plus soigné encore que d'habitude; Cochepaille en avait donné l'ordre formel.

Ce fut d'abord un potage au riz, onctueux comme une coulée de crème.

— Le riz est l'ami de l'homme! déclara Cochepaille en vidant la soupière.

Puis vint une truite, toute tremblante sur son lit de claire gelée.

— La truite est l'amie de l'homme! fit-il, la bouche pleine.

Et il engloutit avec avidité le délicieux poisson.

Un Pélion de choucroute surmonté d'un Ossa de saucisses et de jambon parut ensuite sur la table.

L'hercule dévora ces nouveaux amis de l'homme sans en laisser de traces.

Enfin, une oie rôtie à la purée de marrons ferma le corège de ces choses exquis.

— L'oie est l'amie de l'homme! affirma sentencieusement Cochepaille en attaquant la succulente volaille dont il abandonna juste les ailerons.

Il arrosa le tout d'un petit vin du Jura et d'un café coupé de kirsch de la Haute-Saône.

Alors, les coudes sur la table, la pipe fumante à la bouche, le révolutionnaire se sentit porté vers la mansuétude et la clémence. Un attendrissement le gagnait; il aurait voulu embrasser le genre humain et voir remplacer, place du Trône, la guillotine par le crucifix.

Aimable effet d'une bonne digestion!

Lorsqu'il eut assez de sa rêvasserie philanthropique, Cochepaille passa dans sa chambre pour y compter, ainsi qu'il en avait pris la douce habitude, son pécule augmenté chaque jour par de nouveaux prélèvements sur le trésor du Rosemont.

Il y avait déjà seize mille livres sonnantes et trébuchantes.

— Ce soir, il y en aura vingt mille, pensa l'hercule qui fit ses préparatifs pour se rendre au souterrain.

Il y entra comme tous les jours et récolta sa petite moisson d'or monnayé.

Les poches alourdies de louis rutilants — Cochepaille négligeait les pierreries et les bijoux qui lui auraient occasionné les ennuis de la vente — il songea à s'en retourner.

Qu'était-ce à dire?

La trappe de l'orifice se trouvait fermée!

Le colosse se souvenait pourtant fort bien de l'avoir laissée ouverte.

Pour la deuxième fois, cette mésaventure lui arrivait.

La veille déjà, il s'était trouvé emprisonné sous terre, ce qui l'avait obligé à chercher une sortie... celle de la chapelle.

Mais aujourd'hui... qui donc avait refermé l'ouverture?

L'homme de l'autre jour... l'homme au chien...

C'était lui, sûrement!...

Cochepaille eut un grognement de rage.

Soulever la dalle?... Il essaya,

Impossible.

Elle semblait scellée au ciment romain.

C'est le père Balthazard qui, passant par là, l'avait rabattue, pour la charger ensuite de pierres et de terre.

Balthazard s'était bien douté que le citoyen de l'autre jour était en train de rendre une visite au trésor... Et, puisqu'il avait pu sortir déjà de là, il l'emmura froidement.

Et il avait continué sa ronde.

Cochepaille fit de longs et stériles efforts pour remuer la dalle. Il avait bien la ressource de l'autre issue, — celle de la rivière souterraine et de la chapelle; mais la perspective de prendre un bain en ce jour froid et pluvieux ne le réjouissait guère.

Enfin, il n'y avait pas à hésiter.

Il recommença donc l'exercice de l'avant-veille.

Plusieurs pièces d'or tombèrent de ses poches en grim pant dans le puits, et le géant s'en désola. En les entendant choir une à une dans l'eau avec un petit clapotis, il se promit pour demain double moisson. Mais il faudrait raccomoder ses poches que les lourdes charges des jours précédents avaient fait craquer.

Enfin, mouillé, grelottant, il toucha la porte de la chapelle et là, il eut un coup au cœur... Cette porte était fermée de l'intérieur de la nef.

C'est lui-même, il s'en souvenait maintenant, qui, une fois entré dans la chapelle avait mis et laissé la clé sur le côté interne de la serrure après avoir donné un double tour pour éviter d'être poursuivi.

S'attaquer à la porte de la chapelle, porte énorme, massive comme une porte de forteresse ou de prison... il n'y fallait pas songer. C'eût été s'escrimer en pure perte.

Redescendre dans le souterrain?...

Là-bas la dalle était refermée...

Des deux côtés, tout passage lui demeurait barré.

Cette idée lui donna froid dans le dos.

— Tonnerre! hurla-t-il. Il faut pourtant que je sorte coûte que coûte!

Il se jeta sur la porte de la chapelle.

Elle ne remua pas d'une ligne. Plusieurs fois il recommença cette manœuvre avec le même insuccès. En dépit de la violence avec laquelle il secouait les madriers, ils ne bougeaient pas sur leurs gonds.

Inquiet, la sueur aux tempes, Cochepaille s'arrêta.

— Et dire, pensait-il, qu'à quelques pouces d'ici, c'est la liberté et la lumière!

Il entreprit de redescendre. Arrivé à la rivière souterraine, il continua d'en suivre le cours, ce qu'il n'avait pas fait encore.

— Cette eau doit sortir quelque part, se dit-il. Je ferai comme elle.

Bientôt il constata que la fond se relevait, que la voûte n'abaissait. Le canal finissait en bouche d'égout.

Cochepaille se heurta, dans l'obscurité, à une grille de fer au-dessous de laquelle il entendit le bouillonnement lointain d'une cataracte.

Il y avait là un gouffre profond.

Le révolutionnaire frissonna; il s'éloigna sans chercher à ébranler la grille.

Il commençait à être engourdi. La fraîcheur de l'eau lui raidissait les membres. Ce fut avec peine qu'il put regagner la crypte où gisait le trésor.

Là, il s'accroupit, transi, découragé, tremblant de froid... et de peur.

Il grelottait, ses dents claquaient, et il lui semblait entendre une voix répéter à son oreille :

— Tu vas crever ici comme un chien!

Quelle heure pouvait-il être? Il se faisait tard, sans doute, car le géant sentait la faim lui tenailler les entrailles.

Il lui sembla que plusieurs jours s'étaient écoulés déjà...

Effare, hagard, il s'assit sur le trésor en murmurant :

— Je suis enterré vivant!

Quel supplice! Quelle angoisse!

Il alla encore à l'orifice et tenta un nouvel effort désespéré contre la dalle qui le fermait.

Ce suprême essai ne servit qu'à l'épuiser et à aiguïser sa faim.

Cette faim devenait intolérable...

Hurlant comme un animal enragé, se tordant les poignets, arrachant ses vêtements humides et glacés qui lui collaient au corps, Cochepaille revint tomber sur le tas d'or et de pierres précieuses.

Il y avait là des millions!

Richesse inutile qu'il aurait échangée contre un morceau de pain...

Car l'épouvante étreignait Cochepaille, lui glaçait les moelles...

Il devrait mourir de faim et de misère à côté de ce trésor où mille familles auraient trouvé un siècle de bien-être!...

## TROISIEME PARTIE

### AIMER...

#### I

#### Accusés....

Lafleur et Thuringe furent à Paris avant Darmey.

Le guide de ce dernier s'était trompé de route à cause de la nuit. Ce détour leur fit perdre une journée.

À Paris, l'effervescence politique était à son comble.

La guerre venait de reprendre. Les Autrichiens dans le Nord, les Prussiens vers l'Alsace, s'avançaient en rangs pressés. Le drapeau noir flottait sur Paris en signe de deuil national.

Et pendant ce temps, la Terreur régnait. Les Comités révolutionnaires rivalisaient d'acharnement; la Convention se fractionnait en partis hostiles.

Partout la suspicion, les accusations, les arrestations.

Le sang français coulait à flots.

C'était la guerre civile dans toute sa tragique horreur.

La guillotine fut dressée en permanence sur la place du Carrousel.

On voyait poindre la terrible rivalité des Girondins et des Montagnards. Robespierre et Danton allaient engager la lutte titanesque qui se terminerait sur l'échafaud.

Sombre et fatale période, dominée par la délation et le couperet.

Thuringe voulait s'installer rue du Bât-d'Argent, dans son logement, et y offrir l'hospitalité à Lafleur.

Mais elle réfléchit que Darmey viendrait l'y retrouver

pour se venger d'elle. Elle jugea prudent d'aller habiter une rue éloignée.

Il s'agissait maintenant de savoir ce qu'étaient devenus les prisonniers.

Pour cela, Laffleur était décidé à tout.

Il laissa croître sa barbe, s'affubla d'une tenue débraillée de sans-culotte authentique, prit un faux nom : Misaine et se mit à fréquenter les bas milieux révolutionnaires : bouges et arrière-boutiques de guinguettes où les fortes têtes se réunissaient chaque soir.

Son zèle de révolutionnaire farouche ne tarda pas à le faire remarquer.

La tactique était habile. Elle lui donnait une carte d'entrée permanente pour les clubs et comités où se composaient les dossiers des personnages suspects de modératisme.

Il s'était fait montrer Darmey à une réunion; celui-ci ne pouvait le connaître, ne l'ayant vu ni au Rosemont ni ailleurs.

Bientôt, Laffleur-Misaine sut que le marquis et la marquise étaient détenus à la prison du Plessy, près de la Sorbonne.

Admis un soir à la séance du Comité de Sécurité générale, il y entendit décréter d'accusation : le ci-devant marquis de Rosemont et sa femme.

C'était, à bref délai, leur renvoi devant le Tribunal Révolutionnaire... C'était la mort toute proche!...

Les deux époux avaient voyagé côte à côte, de Vescemont à Paris, sous la surveillance de Darmey et de la police réquisitionnée à Lure. Là, dans cette même hôtellerie de l'*Ecu de France*, ils avaient été brusquement séparés. Réunis de nouveau pour la route, mais garottés et placés aux deux extrémités de la diligence, ils avaient dû subir les ironiques plaisanteries des sbires de Darmey.

Au Plessy, où on les jeta, ils furent enfermés dans deux cellules éloignées l'une de l'autre. Henri ne put savoir ce qu'était devenue sa compagne; Blanche se demandait avec angoisse si son mari vivait encore.

La pauvre jeune femme, qui, dans quelques mois, serait mère, était prise par instants de désespoirs affreux. Ses journées se passaient à pleurer; ses nuits agitées s'écoulaient dans des rêves de massacre.

Henri, plus fort, résistait mieux à la captivité. Pourtant, il se sentait faiblir devant sa condamnation, certaine d'avance.

La crainte de la mort ne troublait pas cette âme stoïque;

c'était son incertitude douloureuse au sujet de Blanche... de l'enfant qui naîtrait... dans quelles conditions, mon Dieu!... et qu'il ne connaîtrait point... que la marquise serait seule à élever dans le deuil et les larmes;

Henri et Blanche ne se retrouvèrent que le jour où ils furent amenés devant le Comité de Sûreté Générale.

Des fourgons cellulaires les avaient transportés, séparément, au siège du Comité. Là, les prisonniers venus de toutes les maisons d'arrêt de la capitale, attendaient dans l'antichambre précédant la salle des séances. Dans ce local étroit et obscur, femmes, vieillards, jeunes gens, prêtres et religieuses attendaient silencieusement leur tour d'interrogatoire.

Ils ne se connaissaient pas. L'obscurité de cette salle basse les empêchait de se voir entre eux et de distinguer leurs traits. C'était l'anonymat dans la détresse.

Parfois, si l'on entendait un sanglot de femme, la voix dure d'un garde du Comité criait, au milieu de coups de crosse frappant les dalles :

— Voulez-vous vous taire!

Et le silence se faisait jusqu'à une prochaine plainte.

De temps en temps, la porte de la salle des séances s'ouvrait, et un appariteur lançait un nom aux prisonniers groupés dans l'antichambre. Alors, on voyait un homme ou une femme se lever et passer la porte qui se refermait aussitôt.

Cinq minutes après, le prisonnier reparaisait, emmené par un garde qui le conduisait au fourgon ou le lâchait suivant qu'il était renvoyé devant le Tribunal révolutionnaire ou considéré comme innocent, ce qui était très rare.

Puis un autre suspect était introduit par l'appariteur.

Celui-ci jeta cet appel :

— Le ci-devant marquis et la ci-devant marquise de Rosemont!

Henri et Blanche, séparés par la masse des prisonniers, se levèrent en hâte, impatients de se voir...

L'appel de l'appariteur apprenait à chacun que l'autre vivait encore... et ce leur fut une ineffable joie.

Malgré leurs liens, malgré le garde, ils purent se serrer furtivement les doigts à l'entrée de la salle... Et leurs regards disaient leur tendresse meurtrie, mais vivante!

Autour d'une grande table recouverte d'un tapis rouge, siégeaient une dizaine d'individus. Au milieu d'eux, Darmey, qui présidait la séance.

Sur la table, des reliefs de charcuterie et de volaille

froide, avec quelques litres vides. Les membres du Comité, pour ne point perdre de temps, prenaient sur place de brefs repas.

A terre, une pile de brochures manuscrites : les dossiers où se trouvaient consignées les accusations des délateurs, éléments du réquisitoire.

On fit asseoir Henri et Blanche de Rosemont devant le tapis rouge.

L'attention du marquis fut immédiatement attirée par les regards ardents d'une femme placée au milieu du Comité.

Nous connaissons cette femme : Rose Lacombe.

Elle collaborait activement, à présent, à l'œuvre de la justice révolutionnaire.

Ancienne comédienne, cette jolie fille de vingt-trois ans s'était jetée à corps perdu dans le mouvement de 1789. Habillée en homme, elle manifesta au 10 Août. Elle devint ce qu'on appela alors une « Enragée ». Elle trônait dans les clubs, prenait la parole aux réunions publiques.

— Les hommes sont des poules mouillées! s'écria-t-elle, un jour, montée sur une table en plein vent, à l'exemple de Camille Desmoulins. Qu'ils aillent chez eux coudre les chemises, rapiécer les bas et faire la cuisine. Nous nous chargeons, nous les femmes, de monter la garde autour de Louise (la guillotine)!

A la vue du marquis, fort séduisant cavalier, Rose sentit s'apaiser ses instincts sanguinaires et antimasculins.

— Quel beau garçon! se disait-elle en le dévorant des yeux. S'il veut m'aimer, je le sauve!

Henri de Rosemont était à cent lieues de se douter de la sympathie qu'il inspirait. Il eut pour Darmey un regard chargé de mépris, et pour les autres membres du Comité, une dédaigneuse indifférence.

Seulement, il remarqua que l'un de ces hommes — de ses juges — lui adressait un clignement d'yeux rapide.

Où avait-il vu cette figure-là?

Un second signe, presque imperceptible, mais concordant avec une acuité particulière, presque suppliante du regard, fit redoubler son attention.

Soudain, il se remémora ces traits...

C'étaient ceux de Lafleur! de Lafleur dit Misaine, maintenant révolutionnaire comme Darmey et son associé pour la sinistre besogne de haine...

Mais non... Dans le regard de Lafleur, luisait un dévouement ardent et son signal disait :

— Confiance!

— Brave ami! pensa le marquis de Rosemont. Il ne m'abandonne pas! S'il est là, c'est qu'il va essayer de nous sauver!

Une infinie gratitude pleine d'affection remplit son cœur pour le fidèle garçon. Ce lui fut une douceur dans ce tragique instant: une douceur qui le réconforta.

— Ci-devant marquis de Rosemont, lève-toi! ordonna Darmey.

— Je puis répondre assis, fit le marquis d'une voix tranquille.

— Mais oui, dit Rose Lacombe.

Darmey continua :

— Tu es accusé de comploter avec les ennemis de la République... Tu es accusé de manœuvres antipatriotiques pour favoriser les ennemis de la France. Tu pactisais avec les étrangers. Qu'as-tu à opposer à ceci?

— J'étais à Valmy et j'ai servi comme officier dans les armées de la Nation.

— Si c'est vrai, opina Rose Lacombe, il y aurait lieu de ne pas inquiéter le ci-devant.

— Paix, citoyenne! répliqua Darmey avec autorité. Tu seras consultée tout à l'heure, mais laisse-moi diriger la séance. C'est moi qui préside ici.

Il poursuivit :

— En septembre, tu étais signalé comme suspect. Tu as pris la fuite, ce qui prouve ta culpabilité. Tu as joué, à Lure, la police de la Nation par manœuvres et guet-apens.

Il regarda Blanche.

— Ta femme est accusée du même crime que toi. Le Comité va examiner votre dossier.

Darmey ramassa un des manuscrits et le compulsa pendant que ses collègues se rapprochaient de lui.

La délibération secrète commença :

— Je demande à dire un mot, déclara le marquis.

— Parle, et vite! Nous sommes pressés!

— Faites de moi ce que vous voudrez. Je ne m'abaisserai pas à implorer votre clémence. Mais... ma femme va être mère... et l'humanité vous empêche de l'envoyer à la mort... Ce serait un double crime...

— Il a raison! appuya Rose Lacombe.

— Oui, insista Laffleur-Misaine... Il a raison.

Darmey interrompit ces exclamations d'un geste.

— Par Brutus! C'est à croire, ma parole, que vous vous liguez pour sauver tous les ci-devants et perdre la Répu-

blique... Vous ne rêvez que pitié et miséricorde, sans songer au salut de l'Etat!

Mais il se radoucit, comme s'il suivait subitement un autre ordre d'idées.

— Au fait, ajouta-t-il, plus calme, l'exception soulevée par le ci-devant est à examiner. Nous allons décider en conseil.

Les membres du Comité délibérèrent à voix basse.

Quelques-uns étaient pour le renvoi des fins de l'accusation... Le nom de Valmy avait fait une impression favorable. Lafleur-Misaine les appuyait énergiquement, et Rose Lacombe plus encore, ce qui leur valut plusieurs regards farouches de Darmey.

Mais la majorité pencha pour une autre solution.

— Le Comité décide que le ci-devant marquis de Rosemont sera traduit devant le Tribunal Révolutionnaire. Quant à sa femme, elle restera incarcérée jusqu'à sa délinquance. Gardes, emmenez-les!

Blanche était évanouie. On l'emporta.

L'appariteur cria un autre nom dans la sinistre antichambre.

*Les Prisonniers*

M. et Mme de Rosemont furent réintégrés à la prison du Plessy, dans deux cellules voisines.

C'est là que le marquis attendrait de comparaître devant le Tribunal Révolutionnaire. Ce ne serait pas long. En ces temps, la procédure était sommaire, la justice expéditive.

En une seule audience, une cinquantaine de condamnations à mort ou à la déportation, immédiatement exécutoires, pouvaient être prononcées.

Le marquis avait été enfermé dans une cellule contiguë à la grande salle voûtée où les condamnés attendaient pêle-mêle qu'on vint les appeler pour l'accomplissement de la terrible sentence.

Dans cette funeste liste d'appel, se rencontraient, à côté de particuliers obscurs, les plus beaux noms de France. Et Henri tressaillait douloureusement lorsque la voix éraillée du clerk-greffier désignait un gentilhomme qu'il avait connu autrefois.

Le fatal appel terminé, le jeune homme occupait ses heures à penser à sa femme tant aimée, qu'il ne reverrait plus... à l'enfant qu'il ne connaîtrait pas, puisqu'il allait mourir...

Les jours passaient, dans cette terrible attente.

Le marquis trouvait que son incarcération dépassait de beaucoup le délai normal. Il attribuait cette prolongation à Lafleur. Sans doute, par quelque manœuvre habile ou hardie, le brave garçon cherchait un moyen de détourner de lui l'attention des maîtres du jour et de sauver son maître.

Mais celui-ci conservait peu d'espoir; il connaissait trop

la haine de Darmey pour penser qu'elle fléchirait ou cesserait de veiller à la satisfaction complète de sa vengeance. Son ennemi triomphait. Il se sentait en son pouvoir absolu. Sa perte était décidée d'avance et irrévocable.

Tous les efforts de Lafleur seraient vains; Henri trembla même que le brave garçon s'exposât inutilement.

Il acceptait la mort, quoique son cœur se déchirât à la pensée de Blanche... et il l'attendait avec courage.

Un soir qu'il se préparait au repos en répétant la sinistre question : « C'est pour demain peut-être », quelqu'un entra dans sa cellule.

Une femme, la tête voilée d'une écharpe épaisse.

Quand elle eut refermé la porte, elle réjeta ce voile.

C'était Rose Lacombe.

L'ex-comédienne resta un moment sans répondre au geste interrogateur du prisonnier.

Elle semblait violemment émue.

Lorsqu'elle put parler :

— Excusez, monsieur, ma visite... Cette démarche m'est dictée par l'intérêt que je vous porte... et par le désir de vous sauver... J'ai gagné le geôlier...

Elle s'approcha de lui, et, enhardie :

— Savez-vous, dit-elle, que vous êtes crânement beau? Ce serait dommage de laisser couper cette superbe tête-là!

Elle lui prit la main :

— Et cette main délicate, ce serait un crime de la condamner à l'immobilité éternelle...

Le marquis comprenait où Rose voulait en venir.

Involontairement, il admira cette merveilleuse fille dont le riche sang plébéien donnait à la peau du visage des carnations savoureuses.

Soudain, l'ex-comédienne appuya son front sur l'épaule du jeune homme en disant :

— Tu me plais, mon beau marquis... et je veux te sauver... parce que tu es joli garçon et que je t'aime!

Rose Lacombe ignorait l'art des transitions. Comme toutes les femmes de la Révolution, elle s'inquiétait peu des nuances. Absolues en politique, elles étaient non moins fougueuses en amour.

— Calmez-vous, dit M. de Rosemont en se dégageant.

Mais l'autre continuait, plus exaltée encore :

— Nous sommes deux à vouloir te tirer d'ici : le citoyen Misaine qui te prête son concours.. et moi qui t'offre ma tendresse...

Le marquis l'interrompit :

— Nous sommes deux aussi en prison : ma femme et moi.

— Ta femme?... Eh, beau marquis, je ne suis pas venue ici pour ta femme... Si je te sauve, j'entends te garder pour moi...

Henri resta de glace à cette proposition.

— Ecoute, reprit-elle, précipitant ses phrases, tout est préparé. Je connais depuis ce matin la retraite d'un ci-devant comte de Chaumettes. Demande à parler à Fouquier-Tinville pour une communication importante. Révèle-lui l'adresse que je vais te donner. Chaumettes est recherché depuis trois mois. Le Comité attache un grand prix à sa capture. Tu le livres, et pour récompense on te met en liberté... Alors... tu verras comme nous serons heureux ensemble! Nous irons vivre au loin, à l'étranger... car tu m'aimeras aussi, n'est-ce pas? Ne trouves-tu pas que je vaudrais qu'on m'aime?

Elle se campait devant le prisonnier, passionnée, provocante, le regard chargé d'effluves, les ailettes du nez toutes palpitantes d'un frisson voluptueux.

Vêtue d'un peplum à la romaine, suivant la mode d'une époque où l'imitation latine et grecque était à l'ordre du jour, ce peplum grenat faisait ressortir la matité de sa peau de brune. Une agrafe d'argent le retenait à l'épaule, laissant apercevoir un coin de gorge sculpturale.

Rose s'approcha encore.

Le marquis ne remarquait rien... ou ne voulait rien remarquer.

Il se recula froidement.

Rose Lacombe ne pardonnerait pas cette offense.

Elle avait eu à ses pieds des princes de sang royal, et de riches courtisans l'avaient proclamée l'égale de Phryné, la rivale de Laïs au front charmant la digne émule de Cléopâtre... Et ce beau marquis la dédaignait!

Ah! oui, il la dédaignait... il la méprisait, cette femme, car il voyait passer devant lui le pur et doux visage de Blanche, reflet lumineux de vertu et d'honneur.

Et devant l'adorable image, les séductions de Rose lui parurent odieuses.

Il écarta la comédienne, l'éloignant de lui sans violence, mais avec fermeté.

— Remettez-vous, dit-il... Mes jours sont comptés, et je n'ai pas de crédits d'amour à faire. Mon cœur est tout entier à ma femme bien-aimée. Quant à M. de Chaumettes, ne pensez pas à moi pour une délation infâme. Je n'achèterai pas mon salut au prix d'une trahison.

A mesure qu'Henri parlait, le visage de Rose devenait dur et menaçant.

Elle se rejéta en arrière, et se drapant dans les plis de sa robe antique, comme une prêtresse de Vesta ou une déesse Raison :

— C'est bien ! fit-elle d'une voix sifflante. J'ai été trop bonne. Meurs donc, marquis, et sache bien que la chute de ta tête n'empêchera pas celle de Chaumettes de passer à son tour dans la lunette de Sanson.

Elle sortit, exhalant les plaintes furieuses de sa vanité blessée. Elle maudissait surtout Blanche de Rosemont qu'elle abhorrait maintenant parce qu'elle la sentait aimée plus qu'elle-même; elle maudissait Blanche... et point son mari...

Etrange logique des femmes !

Cette journée-là, Mme de Rosemont vécut presque heureuse dans sa prison.

En rompant son pain, apporté le matin par le geôlier, elle venait de trouver un papier avec ces mots :

« Espoir !... Je veille sur vous deux... *Laf...* »

Elle se sentait réconfortée par ces quelques mots. Ils lui prouvaient que, parmi les atrocités du jour, il y avait place encore pour le dévouement et l'affection.

Car la marquise devinait bien la main de Lafleur dans ce billet.

Aussi était-elle pleine de courage et de confiance, lorsque, vers le soir, le guichetier entra dans sa cellule.

Il introduisait un homme devant lequel il s'inclina ensuite avec respect pour refermer la porte.

Avec effroi, Mme de Rosemont reconnut Darmey.

Craintive, elle se réfugia dans un coin de la cellule.

La révolutionnaire se découvrit cérémonieusement.

— Madame, dit-il, je viens vous offrir la grâce de votre mari.

La jeune femme ne pouvait écouter cette phrase avec indifférence, et malgré son horreur pour Darmey, il lui parut soudain presque sympathique.

Pourtant, elle demeurait sur ses gardes, redoutant quelque piège.

Comme elle ne répondait pas, Darmey répéta :

— J'ai l'honneur de vous dire, Madame, que je vous apporte la grâce de M. de Rosemont.

Il sortit un papier de sa poche :

— Voici, continua-t-il, un sauf-conduit revêtu du cachet du Comité de Salut Public. Il dépend de vous que votre

époux l'ait aujourd'hui en sa possession et soit mis en liberté immédiate.

— A quel prix, monsieur, demanda Blanche, m'accordez-vous cette faveur?

— Vous savez que je vous aime... Je ne vous demande qu'un peu d'amour!...

A ces mots, la marquise pâlit d'indignation; mais elle sut se dominer.

Darmey, galant, se rapprochait, la bouche mielleuse.

— Oui, belle inhumaine, laissez-moi vous adorer... Voilà toute, la rançon de votre mari...

— Assez, monsieur! coupa la jeune femme. C'est après nous avoir persécutés avec une cruauté féroce que vous venez me proposer ce marché honteux? Vous jetez mon honneur dans la balance pour prix de la vie de mon époux? Ah! c'est trop infâme! Mais sachez-le bien, monsieur, chez nous, on n'achète pas le droit de vivre par une trahison!

La jeune femme frémissait d'une noble révolte; ses regards lançaient des flammes.

Un peu décontenancé malgré son audace, le fourbe insista :

— Si vous me repoussez, M. de Rosemont est conduit demain à l'échafaud... Soyez à moi, il vivra!

Blanche frissonnait. Mais elle détourna la tête avec horreur.

— Ah! combien je vous hais! murmura-t-elle.

— Vous changerez peut-être d'avis... ricana le révolutionnaire.

Alors, elle cria, exaspérée:

— Sortez!... Misérable, ne m'outragez pas plus longtemps!

Darmey blémissait, pris presque de peur, devant cette haute probité morale qui écrasait sa lâcheté et son astuce.

Il recula vers la porte en disant :

— Vous venez de signer l'arrêt de mort du marquis de Rosemont, madame... Adieu!

Il quitta la cellule, fou de rage et d'humiliation.

Restée seule, Blanche tomba à genoux...

Comme elle souffrait!...

Henri allait mourir! Et elle aurait pu le sauver... Mais à quel prix!

Non, elle ne pouvait accepter ce marché abominable! Son mari lui-même préférerait la mort à la vie conservée au prix d'une pareille ignominie... car cette ignominie tuerait à la fois l'Amour et l'Honneur.

La marquise leva au ciel ses beaux yeux voilés de larmes :

— Mon Dieu, supplia-t-elle, nous abandonnez-vous?

Puis, tournant sa pensée, c'est-à-dire tout son âme vers l'époux adoré :

— Mon Henri, si tu dois mourir, tu me pardonneras de là-haut, n'est-ce pas? Tu me sauras gré d'être restée pure pour mieux demeurer fidèle à ta mémoire et digne de toi!

A cette minute, elle entendit la voix du guichetier criant dans le couloir :

— Le ci-devant marquis de Rosemont!

C'était l'invitation à comparaître devant le Tribunal... l'appel à la mort.

Brisée par tant d'émotions, Blanche défaillit...

### III

#### *La Dernière minute*

Le marquis de Rosemont, sur l'ordre de Darmey, avait été traduit immédiatement devant le Tribunal révolutionnaire.

Transféré du Plessy à la Conciergerie, il y attendit quelques heures avant de passer en jugement. Cette prison attenait au Palais de Justice, on y enfermait la plupart des suspects sur le point d'être interrogés. C'est là encore que beaucoup de condamnés étaient ramenés pour attendre leur interrogatoire.

Enfin, Henri parut devant le fameux et redoutable tribunal.

Autour des juges, l'auditoire était nombreux : des hommes du peuple, des militaires, des femmes qui tricotaient entre deux interrogatoires, comme elles tricotaient aux séances de la Convention ou au club des Cordeliers.

Darmey était assis dans l'enceinte réservée aux juges; et tout en entrant, Henri rencontra son regard : regard de triomphe, de haine, de défi.

L'interrogatoire fut bref :

— Accusé, dit le président qui, solennel sous son chapeau à plumes, trônait au milieu de ses quatre assesseurs et de ses douze jurés, tu es signalé comme un suspect dangereux. Au 10 août, on t'a vu parmi ceux qui faisaient tirer sur le peuple. Tu as des intelligences avec les royalistes... Avec Bouillé et Mercy d'Argenteau, tu as favorisé la fuite de Varennes. En fuite toi-même, tu as fait feu sur la police de la Nation.

— Ce dernier détail, seul, est exact dans mon acte d'accusation, prononça le marquis d'une voix ferme.

— Il suffit à éclairer ton procès. Y a-t-il des témoins?

— Les témoins! clama l'huissier.

Darmey s'avança à la barre :

— C'est moi qui ai arrêté le ci-devant en Alsace. J'étais délégué par le Comité de Surveillance et muni de pouvoirs réguliers. Il a fait usage de ses armes contre moi, méconnaissant ainsi l'autorité du Gouvernement révolutionnaire. Le ci-devant est le plus dangereux et le plus exalté des royalistes, et le plus farouche ennemi de la liberté.

Le président demanda au marquis :

— Qu'as-tu à répondre?

— Cet homme est un menteur infâme! dit-il en désignant Darmey du doigt.

— Tu insultes le témoin? fit le président. Tu ferais mieux de mettre moins de passion et plus de précision dans ta défense...

Les têtes des juges se rapprochèrent. Il y eut un instant de délibération. Puis cette question fut posée par le président au jury dont tous les membres devaient répondre à voix haute et intelligible :

— L'accusé est-il coupable d'avoir conspiré contre la Révolution, la Liberté, l'unité de la République et contre la sûreté de l'Etat?

Les douze jurés furent consultés séparément.

Il y eut sept oui et cinq non.

Le président, sans interroger ses assesseurs, prononça immédiatement la sentence :

— Ci-devant marquis de Rosemont, tu es condamné à la peine de mort!

Un lourd silence suivit l'arrêt.

Puis ces paroles encore tombèrent de la bouche du président :

— Tu n'as pas recours en cassation; tes biens sont acquis à la République... Gardes, emmenez le condamné.

Un autre succéda au marquis sur la fatale sellette.

Darmey triomphait.

Il se sentait pleinement heureux, ivre de vengeance satisfaite.

Il suivit des yeux Henri qui sortait de la salle entre deux gardiens. A la porte, le marquis se retourna et son regard se croisa encore une fois avec celui du révolutionnaire. Ce ne fut qu'un éclair, mais Darmey tressaillit, pris d'un trouble violent...

Il venait de lire dans les yeux de son adversaire comme un défi et une certitude de revanche!

Au-dessus du Tribunal Révolutionnaire, il existait une autre Justice... Il avait cru, autrefois, à cette Justice souveraine... En cette minute, il en eut peur...

Darmey quitta la salle d'audience. La suite des interrogatoires ne lui offrait plus aucun intérêt.

La nuit tombait, une nuit pluvieuse et déjà froide d'octobre.

Une brume tragique semblait descendue sur la grand ville et l'envelopper de voiles de deuil.

Dans la rue, Darmey remarqua qu'un homme le suivait...

Peureux comme toujours, il s'empressa de monter dans un carrosse de louage qui passait, et de s'éloigner à grandes guides.

L'homme resta une minute immobile en voyant fuir le lourd véhicule. Puis il eut un geste de fureur et de désappointement, montrant le poing à la voiture en fuite.

— Bandit! murmura-t-il. Je te retrouverai quand même.

C'était Lafleur, qui, le désespoir au cœur, venait d'assister à l'audience.

Il s'était mis aux troussees de Darmey, pour venger sur lui, séance tenante, le marquis de Rosemont.

Le coquin lui échappait...

Le diable protégeait-il donc cet homme?

Réintégré à la Conciergerie, Henri se prépara à mourir.

Il savait qu'il ne lui restait plus que quelques heures à vivre et que le lendemain peut-être, il serait exécuté à l'aube.

Ce serait sa dernière nuit. Il voulut la passer en pensant à Blanche.

Il s'assit dans un coin, résolu à n'adresser la parole à aucun de ses compagnons d'infortune entassés avec lui dans une vaste salle basse, vaguement éclairée par une lampe de fer à godet suspendue à la voûte au moyen d'une triple chaînette de cuivre.

Les uns dormaient leur avant-dernier sommeil; d'autres pleuraient, gémissaient, poussaient des plaintes déchirantes; ceux-ci étaient paralysés, hébétés par la peur; ceux-là paraissaient insoucians et indifférents à leur sort.

Le marquis était plongé depuis quelque temps dans une méditation profonde, quand il sentit une main se poser sur son épaule.

Il releva la tête et poussa une exclamation de surprise en reconnaissant son cousin le comte d'Héricourt, celui-là

même qu'il avait pansé, sauvé de la mort peut-être, le soir de Valmy.

Les deux gentilshommes s'embrassèrent comme deux frères. La proximité de la mort et la communauté des malheurs créent vite les plus forts liens d'amitié.

— Vous voyez, dit d'Héricourt, avec un sourire mélancolique, que vous ne m'avez pas pour longtemps rappelé à la vie...

— Hélas! Mais comment êtes-vous venu échouer ici, dans le vestibule de l'échafaud?

— A peine veniez-vous de me quitter, j'ai été fait prisonnier par une patrouille française. Pendant plusieurs semaines, j'ai été traîné de prison en prison. On avait trouvé sur moi des papiers. L'instruction me concernant, faite quand je fus ramené à Paris, fut une simple formalité. Vous comprenez : émigré, surpris, pour ainsi dire les armes à la main, mon affaire était claire... Mais vous qui aviez combattu pour la France, comme un sans-culotte?

— Peut-être aurais-je subi un autre sort, si la haine féroce de l'homme auquel m'a préféré celle qui est devenue ma femme...

— Vous êtes marié? demanda le comte avec intérêt.

— Oui, dit le marquis, — et ici sa voix trembla, — j'ai la plus belle, la plus noble, la meilleure des épouses. Et je vais être père... Il me faut laisser ce bonheur, et c'est mon seul chagrin... Que va-t-elle devenir, ma femme aimée? Et cet enfant, le pauvre innocent que je ne verrai pas...

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du marquis.

Louis d'Héricourt lui serra les mains dans une mouvement spontané de sympathie.

— Vous êtes plus à plaindre que moi, fit-il... Je suis seul, je ne laisse derrière moi ni affection ni famille. Je considère comme une délivrance la mort qui va m'affranchir des turpitudes présentes.

Ils causèrent longtemps ainsi, cordialement, échangeant pour la première et dernière fois les effusions de leurs âmes.

Vers minuit, le marquis se sentit accablé de fatigue.

— Embrassons-nous, dit-il au comte. Nous nous reverrons là-haut, j'en ai la foi invincible. Pour ici bas, c'est fini, il faut nous dire adieu.

Ces deux nobles cœurs battirent fraternellement l'un contre l'autre en cette minute suprême.

Bientôt M. de Rosemont s'adossa au mur pour dormir.

Encore quelques heures, et ce serait l'ultime réveil! Long-

temps, M. d'Héricourt considéra, avec attendrissement, les traits de son camarade, qui, au seuil de la mort, prenait avec tant de sérénité ce dernier repos.

On eût dit qu'il voulait graver dans son souvenir cette figure stoïque et pensive qui, bientôt, serait glacée à jamais.

Le lendemain, avant le jour, un roulement de tambour annonça, du dehors, l'arrivée du greffier chargé de l'appel des condamnés à la peine capitale.

On allait connaître la liste des victimes qui devaient composer cette fournée.

Le guichetier ouvrit la porte qui laissa entrer un air froid. Il s'effaça ensuite devant Desiré Ledru, dit le Juteux, le sinistre greffier de mort, suivi de deux clercs et de six soldats, l'un muni d'une lanterne.

Sur la foule des condamnés régnait maintenant un poignant silence.

Tous regardaient, écoutaient...

Cette attente avait quelque chose de terrible...

Par l'entrebâillement de la porte, on voyait un prêtre récitant les prières des agonisants; quelque curé constitutionnel, sans doute, dont les Comités toléraient le ministère *in extremis*.

Au dehors, piaffaient les chevaux attelés à l'horrible charrette.

Le Juteux commença l'appel d'une voix monotone.

Les condamnés désignées se levaient et allaient se remettre aux mains des soldats qui se rangeaient contre le mur.

Il y eut quelques scènes de désespoir. Un vieillard ne voulait pas quitter son fils qui le précédait sous le couteau. Un couple d'émigrés, tout jeunes mariés, ne pouvait se résoudre à l'éternelle séparation.

La pauvre petite femme enlaçait follement son mari dont le greffier venait de lancer le nom dans le préau; les soldats la repoussèrent durement; ils emmenèrent le condamné, pendant qu'elle tombait sans connaissance.

Tout cela causait des retards qui irritaient le Juteux, lequel proférait d'effroyables jurons et de grossiers outrages.

— Allons! hurlait-il de son organe éraillé. Plus vite que ça, les ci-devants! ou je vous mets tous dans la charrette! Je n'ai pas de temps à perdre, ni Sanson non plus. Et toi, la femme, ta tête baisera celle de ton gueux de mari dans le panier!

Le greffier était abominablement ivre.

Un vieillard passa devant lui, droit, calme et digne sous ses cheveux blancs.

La liste d'appel touchait à sa fin. Il y avait déjà quinze victimes. Le clerc greffier termina par ce nom sonore :

— Ci-devant marquis Henri de Rosemont!

L'homme s'avança, le dernier.

C'était tout... pour le moment...

Les condamnés se trouvaient devant la charrette où, avant de monter, un aide du bourreau leur attachait les mains.

— En route! cria le Juteux de sa voix avinée.

Un claquement de fouet, un « hue » de charretier, et la funèbre voiture se mit en marche.

La porte de la Conciergerie se referma, étouffant subitement les sanglots des parents qui restaient, et les soupirs de délivrance de ceux qui avaient encore quelques heures à vivre.

#### IV

### *La Guillotine*

La charrette prit par le Pont au Change, la place du Châtelet, et s'engagea dans un méandre de voies tortueuses : rue des Bourdonnais, rue de l'Arbre-Sec ; elle longea Saint-Germain-l'Auxerrois, pour gagner ensuite la place du Carrousel.

Le lugubre convoi semblait éviter le quai. Ceux qui le conduisaient tenaient-ils à cacher, dans une certaine mesure, leur sinistre besogne, ou redoutaient-ils un coup de main ?

Malgré les jurons du voiturier, la charrette n'avancait pas vite : sur le pavé, elle cahotait effroyablement, suivie par les militaires que renforçaient maintenant quelques gardes civiques à pied.

Debout dans le véhicule, les condamnés se tenaient serrés les uns contre les autres. Tous avaient les poignets liés derrière le dos.

Quelques uns priaient, résignés ou fervents, tandis que d'autres se répandaient en imprécations contre les bourreaux qui ricanèrent.

Souvent, un des malheureux perdait l'équilibre par suite d'un cahot, et tombait sur le bord de la charrette, d'où un garde civique le relevait à coups de crosse.

La nuit était encore obscure. Pas d'étoiles au ciel. Tout restait morne et silencieux dans les rues. Les amateurs de spectacles sanglants ne s'arrêtaient pas à guetter le passage de la charrette ; ils préféraient se grouper au pied de l'échafaud.

A un coin de Saint-Germain-l'Auxerrois une bagarre se produisit.

Cinq hommes armés barrèrent le chemin au cortège et attaquèrent les gardes dont plusieurs furent culbutés. Pendant ce temps, un sixième personnage grimpait sur les roues, escaladait la charrette et se mettait en devoir de détacher un condamné.

Mais les gardes, deux fois plus nombreux, eurent raison de cette brusque attaque, et les assaillants durent battre en retraite, emportant avec eux la dernière espérance de salut des prisonniers.

Ces hommes, courageux ne purent être rejoints... La voiture continua sa route...

C'étaient Laffleur et quelques amis dévoués qui avaient conçu le généreux projet de délivrer le marquis de Rosemont. Leur tentative n'eut pour résultat que de retarder de quelques instants la fatale échéance.

On arriva place du Carrousel.

Les drames de la Révolution finissaient là...

La guillotine était dressée. Sur la plateforme elle semblait exhaussée par un énorme piédestal.

Immobile et droite sur le fond gris de l'horizon, la machine à exécution dominait la foule houleuse. Les montants semblaient être — ô cruelle ironie! — deux bras levés vers le ciel. Au bas, la lunette donnait l'illusion d'un œil regardant l'abîme. Au-dessus, le triangle d'acier miroitait sous un dernier rayon de lune.

C'était à la fois imposant et sinistre.

La coupeuse de têtes, la trancheuse d'existences, attendait sa ration.

Elle allait tailler en pleine chair, jamais fatiguée, jamais assouvie.

Chaque jour, elle prenait son bain de sang, et ce sang faisait au pied de l'instrument de supplice une mare rougeâtre dans laquelle les femmes du peuple venaient tremper leur mouchoir.

— Ça porte bonheur! disaient-elles.

Sanson, entouré de ses aides, attendait sur la plateforme avec l'importante dignité d'un homme qui a conscience d'exercer un sacerdoce.

La charrette s'avança jusqu'au redoutable escalier.

Elle s'arrêta, et les condamnés descendirent un à un.

Le premier qui gravit les degrés fut un jeune royaliste. Il fut suivi d'un vieil émigré revenu en France pour mourir dans son château, et qui trépassait en place publique.

Ensuite, une femme au masque hautain offrit sa tête au bourreau; c'était une ancienne danseuse italienne, mariée

à un duc en fuite. Puis, ce fut le tour d'un bourgeois, accusé d'avoir calomnié les Comités.

Chaque exécution durait une minute à peine.

Le couperet tombait avec un bruit sourd et rebondissait, en glissant, tout dégouttant de sang humain, entre les rainures.

Les têtes tombaient dans le baquet rempli de sang; la bascule se relevait...

A côté du baquet où tombaient les têtes, un homme se tenait, enveloppé d'une ample limousine.

Un nouveau jet de sang fusa.

Alors, cet homme se baissa, saisit la tête par les cheveux...

— Tu vois, marquis de Rosemont, dit-il... c'est moi, Darmey... Je te regarde en face... et je ne tremble pas... Je suis vengé!

Darmey souffletta la tête et la rejeta dans le baquet.

Il s'éloigna après avoir crié :

— Bravo, Sanson!

## V

### *Retour à la vie*

Le Drame devenait l'Horrible.

Certains cimetières de Paris n'avaient plus de places. A Sainte-Marguerite, le champ funèbre regorgeait, environné d'une puanteur atroce; à l'abbaye Saint-Antoine les fosses étaient comblées, et les exhalations méphitiques empoisonnaient le quartier.

La guillotine allait trop vite: il était impossible à la terre d'absorber tout ce qu'elle lui envoyait.

La Commune se rabattit alors sur le jardin d'un ancien couvent de Chanoinesses, près de Saint-Eustache.

Dans ce cimetière improvisé fut inhumée la première fournée de ce jour-là.

La carriole arriva sur le terrain au petit jour.

Une grande fosse était creusée dans le jardin du couvent. Parfois, à une fenêtre, on voyait un visage effrayé écartier les rideaux pour reculer aussitôt d'horreur. Il y avait là des suspects enfermés.

Deux conducteurs accompagnaient la carriole, que des fossoyeurs attendaient.

Tous laissèrent la funèbre charge pour aller boire un coup avant de se remettre à la besogne, dans un cabaret voisin des Halles.

Ils n'avaient pas remarqué qu'une autre voiture avait suivi la leur pour faire halte à quelques pas de la clôture du jardin.

Quand ils eurent disparu, deux hommes en sortirent et s'approchèrent de la carriole servant de corbillard aux guillotins.

Une basse profonde — celle de Laffeur — dit :

— Cela se trouve bien. Nous n'aurons pas à déterrer le corps.

Le compagnon de Lafleur répondit simplement :

— Dépêchons-nous.

Cette voix était celle de Thuringe, affublée d'un déguisement masculin.

L'ex-Royal-Liégeois monta sur la carriole.

A quelque distance, on entendait un bruit de verres entrechoqués. Les rustres trinquaient, et l'un d'eux entamait cette ronde de guinguette :

J'aime Bacchus, j'aime Manon.  
Tous deux partagent ma tendresse,  
Tous deux ont troublé ma raison  
Par une aimable et douce ivresse.  
Ah! qu'elle est belle! Ah! qu'il est bon!  
C'est le refrain de ma chanson.

Pendant ce temps, Lafleur recherchait parmi les cadavres celui en qui il reconnaîtrait celui de M. de Rosemont.

Tout à coup, il dit à Thuringe :

— Le voici; aidez-moi.

Il dégagea un corps décapité, et, avec le secours de la magicienne, le transporta dans sa voiture, puis il revint chercher la tête.

Une minute après, Thuringe et Lafleur s'éloignaient au trot, tandis que, rouliers et fossoyeurs, leur bouteille vidée, commençait à inhumer leurs cadavres. Ils les dépouillaient de leurs habits avant de les jeter à la fosse, où quelques pouces de terre mélangée de chaux devaient les recouvrir. Les vêtements ainsi enlevés allaient aux hospices après avoir passé par la rivière.

Si quelqu'un avait suivi l'ancien soldat et la somnambule jusqu'au domicile de cette dernière, il aurait assisté à une scène étrange.

Prenant la tête du mort, Thuringe la lava avec une éponge imbibée d'eau tiède et la plaça ensuite sur un plat de porcelaine, la section baignant dans une mince couche d'huile.

Aidée de Lafleur, elle étendit le corps sur une table et enduisit aussi de ce liquide la section produite presque au ras des épaules.

Cette opération terminée, la sorcière entreprit de resoudre la tête au tronc, au moyen d'une suture chirurgicale. Elle fit correspondre la coupe des vertèbres cervicales et se mit à coudre chairs, vaisseaux, épiderme, avec une

aiguille d'argent, en ménageant un interstice à la veine jugulaire.

Le corps était reconstitué maintenant.

N'eût été la ligne rouge du cou, personne n'aurait pu supposer qu'il avait été décapité. Les traits étaient calmes et reposés, la physionomie sereine; évidemment la douleur occasionnée par le passage du couperet ne s'était pas traduite, n'ayant pas été perçue par le cerveau.

— A présent, dit Thuringe, il faut que ce mort ressuscite!

Elle s'écria :

— Tom! ici!

A cet appel, un chien de forte taille sortit de la pièce voisine et vint lécher les mains de la pythonisse.

Celle-ci, d'un léger coup de scalpel, lui ouvrit l'artère fémorale qu'elle mit aussitôt en communication, par un tube, avec la carotide du supplicié. Le sang artériel du chien gagna les capillaires cérébraux-en passant par la jugulaire, ainsi que l'attestait un léger gonflement. La circulation sanguine était rétablie dans une certaine mesure. Une teinte rosée commençait à envahir la face...

Alors, se penchant vers le cadavre, Thuringe opéra quelques pressions isochrones sur la cavité thoracique, tout en essayant de provoquer un retour des fonctions respiratoires par une insufflation d'air dans les poumons.

Elle fit continuer ce mouvement par Laffleur.

Thuringe consulta sa montre, et, à un certain moment, arrêta net la transfusion du sang par deux sutures, l'une à l'animal, l'autre au corps humain.

Ensuite, elle déboucha un gros flacon qui laissa se répandre une pénétrante odeur d'éther.

Pendant que son aide pratiquait sans interruption la respiration artificielle, la magicienne fit des frictions d'éther sur les tempes. En même temps, elle interrogeait les mouvements du cœur.

Elle releva la tête, rayonnante :

— La vie revient! s'écria-t-elle... Victoire sur la mort! Victoire!

Au milieu de la pièce se trouvait une machine électrique de Ramsden. Vivement Thuringe, après avoir essayé l'appareil qui donna de crépitantes étincelles, plaça dans les mains du cadavre les conducteurs du plateau de verre, chargés de produire l'électricité positive, et ceux des cousins, producteurs de fluides négatifs.

Le circuit était établi.

La somnambule, aussitôt, imprima, au moyen de la manivelle, un rapide mouvement de rotation au disque de verre.

Alors, il se passa quelque chose de surnaturel, d'inouï, d'effrayant...

Le mort ressuscitait!...

Comme dans la fameuse expérience de Galvani, les nerfs redevenaient sensibles, les muscles mobiles; les membres s'agitaient...

Les yeux du supplicié s'ouvrirent, les prunelles remuèrent dans leurs orbites...

Les lèvres semblèrent vouloir parler...

Les jeux de physionomie se succédaient...

Et le corps, tout à coup, se dressa sur son séant.

L'ex-Royal-Liégeois n'était certes pas poltron. Pourtant, il se sentit pâlir devant cette résurrection... devant ce retour de l'au-delà d'où personne ne revient jamais.

Thuringe avait dans le regard une flamme de triomphe. Il lui semblait qu'elle grandissait de mille coudées.

Sa séance touchait au fond des ténébreux mystères.

Maintenant, le supplicié était assis dans une position naturelle.

Le courant électrique continuait de traverser le corps, y provoquait des gestes esquissés avec souplesse; la tête, droite sans raideur, paraissait vivre.

— Monsieur le marquis, dit Thuringe, m'entendez-vous?

Était-ce une illusion? Il parut que les paupières battaient plus vite. Mais aucun son ne sortit de la bouche entr'ouverte.

Tout en donnant plus d'énergie au courant, la somnambule tâta les joues qui étaient tièdes.

Mais le cœur ne battait pas, la poitrine demeurait immobile.

Ce retour à la vie était factice....

Il consistait dans une simple surexcitation des centres nerveux. C'était là, uniquement, une sorte de survie animale, toute momentanée. Les tissus cellulaires, impressionnables en raison de la proximité du décès, répondaient par leur contraction aux sollicitations des excitants employés par la sorcière.

Mais c'était tout. Ces spasmes, purement physiologiques, qui décroissaient d'ailleurs, n'avaient aucun rapport avec la pensée désormais absente de la matière...

L'âme s'était envolée pour toujours...

La conscience ne se réveillerait pas!...

## VI

### *La Clef du cachot*

Darmey était rentré chez lui, doublement satisfait.  
Son ennemi n'était plus...

Il n'existerait aucun obstacle entre lui et Blanche de Rosemont qu'il désirait plus que jamais. Car il comptait pour rien la volonté et la vertu de la jeune femme.

— Des mots, cela! affirmait-il pour se rassurer... Et les mots, comme les gens, on les brise s'ils vous gênent!  
Son parti était pris, et bien pris, cette fois.

Il se sentait plus fort, débarrassé de la puissance d'amour qui entourait son adversaire.

Ce soir-là, après avoir fait sa toilette, qu'il soigna tout particulièrement, le révolutionnaire s'en fut dîner au restaurant Lagacque, au jardin des Tuileries, sur la Terrasse des Feuillants.

Là venaient souvent Marat, Couthon, Saint-Just, Le Pelletier de Saint-Fargeau. On y faisait bonne chère, la cave était riche, et la politique d'alors y tenait ses assises extraparlémentaires.

L'Ami du Peuple se tenait assis à une table.

Darmey alla à lui.

— Citoyen, dit-il, je voudrais te parler.

— C'est facile. Mais ne crains-tu point de te compromettre? Tu sais que les Girondins m'accusent de conspirer contre la Patrie...

— Tu n'auras qu'à souffler sur eux pour les disperser.

— Crois-tu?

— J'en suis sûr. Ces gens-là sont des agneaux déguisés en loups.

— Et moi, je suis un vieux renard à la peau coriace. Bref, qu'as-tu à me dire?

— Ceci; il y a au Plessy une ci-devante que je voudrais protéger.

— Ah! ah!... Je te vois venir, mon gaillard!... Achève.

— J'ai même dessein de la sauver pour qu'elle s'attache à moi. Et j'ai besoin de ton concours, citoyen Marat...

— Comment?

— Tu connais Lavicomterie, qui détient le sceau du Comité Général. Il me faut un ordre de levée d'écrou revêtu de ce sceau.

— Je comprends.

— La femme en question, une marquise de Rosemont, est l'épouse d'un ci-devant que j'ai livré à Sanson, lequel, ce matin même, l'a expédié dans l'autre monde. Elle n'était à surveiller qu'à cause de son mari. Tu vois donc...

— C'est bon. Puisque tu as fourni une tête au couperet, tu as droit à une autre.

Il fouilla dans un tas de paperasses qu'ils sortit de sa poche.

— Tiens, fit-il, en tendant une feuille blanche à Darmey, voici le papier que tu me demandes. C'est un ordre en blanc.

— Le timbre y est-il?...

— Oui.

— Cela va bien! A moi la belle!

— A toi!

— Un bon office comme celui-là mérite une attention. Je régale à volonté, au plus haut degré de la carte dinaire.

— Merci bien. Je festoie ce soir avec Vergniaud...

— Tu oses fréquenter un Girondin? Ah! fi donc!

Marat se leva et murmura sur le mode tragique, en ajustant son habit à pèlerine :

— J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer...

Il sortit, et Darmey se fit servir un copieux repas.

La révolutionnaire ne remarquait pas un homme qui l'observait d'une table voisine.

Cet homme avait assisté à la conversation avec l'Ami du Peuple, tout en paraissant absorbé par la lecture d'un article du « *Père Duchêne* ». Il n'en avait pas perdu une seule parole; et il remarqua bien la poche dans laquelle le papier de Marat venait de disparaître.

— Aussi vrai que je m'appelle Lafleur dit Misaine, j'ai eu une riche idée de venir ici sans m'arrêter trop longtemps aux *Frères Provençaux*! murmura-t-il.

Lafleur, à la recherche de Darmey, était en effet passé dans ce dernier restaurant, près du Palais-Royal, avant d'entrer chez Legacque. Les « *Frères Provençaux* » étaient aussi un café politique. Ils comprenaient quatre grandes salles : l'une réservée aux Jacobins, l'autre aux Feuillants, la troisième aux Cordeliers; la quatrième abritait les parties fines des Merveilleuses avec leurs amis les Muscadins, qui devaient devenir les Incroyables après le Neuf Thermidor.

Aux *Frères Provençaux*, l'Amour, on le voit, coudoyait la Politique.

Darmey n'y était pas ce soir là; mais Lafleur l'avait trouvé chez Lagacque. Cette fois, il était décidé à ne plus le lâcher d'une semelle.

Le grand désir de venger le marquis se doublait maintenant de l'intérêt qui s'attachait pour Lafleur à s'emparer du papier que venait de remettre Marat. Avec ce papier, il tenait dans ses mains la liberté de Mme de Rosemont. C'était la clef du cachot.

Il fallait l'avoir à tout prix.

— Je l'aurai! dit résolument l'ancien militaire. Je l'aurai, dussé-je me rompre le poignet à casser les reins de ce misérable!

Il se fit servir à manger, et, de son coin, observa Darmey.

Celui-ci ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour de lui. C'est le propre des gens dont les affaires sont dans une bonne passe. Ils espèrent, supputent, caressent mille projets, font des emprunts à la satisfaction future, et sont à ce point distraits par leur bonheur qu'il leur arrive souvent de se laisser dérober leur bourse.

Ainsi était Darmey qui se disait, émuoustillé par l'excellence des plats et des vins:

— A Vénus, maintenant, d'entrer en danse!

Pour clore le repas, il se fit verser un savoureux moka, et enfin se leva, l'humeur facile, pour se rendre à la prison du Plessy.

Il s'engagea sur le pont des Tuileries afin de gagner le quartier de la Sorbonne.

L'heure était tardive, Paris s'endormait. Par ce temps de troubles, on se couchait volontiers de bonne heure, car

on était plus en sécurité dans son lit que sur les chaussées où circulaient nombre de patrouilles.

Le révolutionnaire marchait vite. Il avait hâte d'arriver.

Tout à coup, vers le milieu du pont, il se sentit empoigné par derrière et serré à la gorge.

Il voulut crier... Impossible! Une main de fer lui broyait le larynx et l'empêchait de se retourner pour connaître son adversaire.

En même temps, une autre main fouillait dans ses vêtements.

Cela ne dura que quelques secondes.

Puis Darmey se sentit soulevé de terre et lancé par-dessus le parapet.

Il eut à peine le temps de crier :

— A l'aide!

Un bruit de corps tombant dans le fleuve répondit à cet appel, au milieu de la nuit silencieuse.

Cependant, Lafleur s'éloignait au pas de course. Il se disait :

— Nous voilà débarrassés de notre ennemi; il va engraisser les carpes de la Seine. Cela me console un peu de la mort de mon maître que Thuringe n'a pu ramener à la vie... Celui-ci, du moins, n'en reviendra pas non plus.

Moins d'un quart d'heure après, il sonnait à la porte de la prison du Plessy. Le garde de nuit arriva, et demanda derrière le vasistas :

— Qui est là?

Lafleur répondit :

— Service du Comité Général!

Le garde ouvrit à ces mots.

— Va me chercher le geôlier-chef, dit Lafleur en franchissant le seuil de la prison.

Le veilleur le fit entrer dans sa loge éclairée par un quinquet, et s'en fut réveiller le geôlier.

Il y avait, sur la table, un encrier et des plumes.

Rapidement, Lafleur sortit de sa poche l'ordre de levée d'érou qu'il venait d'enlever à Darmey. Ce papier était épais. En le prenant entre le pouce et l'index, l'ex-Royal-Liégeois constata qu'un second adhérait au premier.

Marat, par mégarde, en avait remis deux au révolutionnaire.

Lafleur serra dans sa poche le deuxième papier et se mit en devoir de remplir l'autre au nom de Blanche de Rosemont.

Voici comment fut libellé le précieux document :

REPUBLIQUE FRANÇAISE

UNE ET INDIVISIBLE

*Liberté, Egalité, Fraternité...*

« Ordre est donné l'élargir sur le champ et de mettre en liberté immédiate la nommée Rosemont (Blanche). »

« Aux soins et diligence des agents de l'Etat auxquels il appartiendra.

« Au nom du Comité de Sûreté Générale,

« LAVICOMTERIE... »

Le geôlier-chef arriva, son trousseau de clefs à la ceinture.

Sans mot dire, avec un geste d'autorité supérieure, Lafleur lui montra l'ordre qu'il venait de remplir :

— C'est bon! fit le gardien en grommelant.

Il sortit de la loge, et, pendant quelque temps, on entendit son pas lourd résonner dans le corridor avec accompagnement d'un bruit de ferrailles.

Au bout de plusieurs minutes, il revint suivi d'une femme. C'était la marquise.

D'un geste imperceptible, Lafleur lui fit comprendre d'avoir à réprimer toute marque d'étonnement et de garder le silence.

— Emmène-là! dit le geôlier avec un soupir de regret, et laisse-moi l'ordre de levée d'écrou.

— Parfaitement juste, consentit le Royal-Liégeois en lui remettant le papier.

La porte massive du Plessy se rouvrit pour rendre la liberté à la prisonnière.

Une fois dans la rue, le premier mot de Blanche fut :

— Et le marquis? Parlez... Répondez-moi vite!...

La pauvre jeune femme osait à peine prononcer cette question. Et pourtant, elle voulait savoir.

A peine revenue de l'émotion atroce éprouvée en entendant appeler son mari à la mort, elle n'avait plus qu'une pensée où un espoir, invincible quand même, se mêlait à l'horrible angoisse qui broyait son âme.

Henri devait avoir subi le supplice déjà.

Blanche avait passé toute la nuit et tout ce jour dans une inexprimable torture...

Et pourtant, puisque Lafleur était là... puisqu'il venait

la délivrer... puisque des miracles s'accomplissaient... peut-être que Henri, lui aussi, avait été sauvé... que pour lui aussi, le miracle s'était réalisé au moment tragique...

Elle osait à peine demander... et son âme défailait d'anxiété.

Mais elle domina ses nerfs et sa douleur récente. Elle serait forte. Quelle que fût la vérité, elle la voulait connaître. Bonne ou mauvaise, clémente ou implacable...

Lafleur hésitait à répondre.

Le brave garçon, oppressé et tremblant, s'effrayait de la douleur qu'une parole tombée de ses lèvres allait provoquer.

Avec son intuition féminine affinée encore par le presentiment d'un malheur, Blanche comprit.

Elle fut soudain secouée d'un frémissement, et chancela, en poussant un cri étouffé.

Lafleur la soutint.

— Madame, je vous en conjure, du courage!

C'est le mot qu'on oppose aux désespoirs sans remède, la consolation stérile des deuils cruels.

Un sanglot lui déchira la poitrine.

— Mort! Il est mort! s'écria-t-elle... Oh! Henri, je veux mourir aussi pour te retrouver!

Elle s'appuya, vacillante, sur le bras de Lafleur dont les yeux se mouillaient de larmes.

— Mais, répondez-moi! fit-elle. Dites-moi tout... Je veux tout savoir!

Alors, d'une voix altérée par l'émotion, Lafleur prononça :

— Monsieur le marquis n'est plus depuis ce matin. Nous avons pu retrouver son corps.

Lafleur s'attendait à voir Mme de Rosemont s'effondrer dans une crise de pleurs. Au contraire, elle parut comme galvanisée par cette réponse.

Les femmes sont ainsi; elles ont aux moments suprêmes des énergies admirables. Les faibles ressorts de leur organisation morale et physique leur ménagent parfois des élans surprenants.

— Je veux le voir! dit Blanche... Conduisez-moi.

Elle n'avait plus besoin d'appui. Maintenant, l'idée qu'Henri était mort se trouvait oblitérée en elle par celle-ci:

— Je vais le revoir une dernière fois!

Ce fut cette idée qui la soutint, l'empêcha de tomber sur place.

Elle marcha aux côtés de Lafleur à une allure automa-

tique. Une violente tension nerveuse lui donnait encore la faculté de résister à sa douleur.

Après un assez long temps, tous deux se trouvèrent enfin devant le domicile de Thuringe.

— C'est ici, dit l'ex-Royal-Liégeois.

Il guida la jeune femme dans l'escalier dépourvu d'éclairage. Et lorsqu'il eut ouvert la porte du laboratoire de la magicienne, elle vit le corps du supplicié étendu sur la table d'expérience, entre deux chandelles qui brûlaient.

Blanche poussa une sorte de râle. Le visage inondé de pleurs, les yeux hagards, elle se précipita pour couvrir de baisers le front glacé du mort.

Mais soudain, elle recula, au moment de toucher le cadavre.

Elle s'écria, en tombant brisée, mais indiciblement heureuse, dans un fauteuil :

— Ce n'est pas mon mari ! Ce n'est pas M. de Rosemont !

## VII

### *L'un pour l'autre...*

Quand, à la Conciergerie, le clerc de Désire Ledru, dit le Juteux, avait appelé Henri de Rosemont, un homme s'était levé.

Il n'avait pas succombé au besoin de repos, comme la plupart de ses compagnons.

C'était le comte Louis d'Héricourt, celui qui, nous le savons, ressemblait de manière si frappante au marquis son cousin.

Ce dernier dormait à côté de lui. La fatigue l'avait vaincu. Il sommeillait paisiblement.

Le comte le regarda, une expression de sympathie sur son fier visage.

— Pauvre ami!... pensa-t-il... Il dort... il rêve sans doute et revoit celle qu'il aime.. sa femme qui est près de lui et le caresse en songe...

La voix de Ledru interrompit les réflexions du comte.

— Allons, tonnerre de tonnerre! Marquis de malheur, avance à l'ordre!

Lentement, Louis d'Héricourt se dirigea vers la porte.

A mesure qu'il marchait, il semblait grandir comme dans une apothéose.

Le gentilhomme accomplissait en ce moment, le plus sublime des sacrifices... Il se dévouait à l'amitié!

Une noble générosité l'animait, et il était heureux en s'immolant.

Avant de passer la porte, il se retourna.

Henri de Rosemont continuait de dormir.

Les appels du greffier ne l'avaient point réveillé.

— Allons, murmura le comte, *alea jacta est!*

Il monta dans la charrette qui se mit en route...

Et pendant le trajet, il employa ses dernières minutes à réfléchir avec sérénité.

Il devait la vie à M. de Rosemont. Il ne pouvait oublier la nuit de Valmy... Existence pour existence... dévouement pour dévouement... Il payait sa dette de reconnaissance.

Ensuite, il était lui-même condamné.

Mourir aujourd'hui ou mourir demain, qu'importait, puisque son destin ne lui appartenait plus?

A cette limite du chemin, un pas de plus ou de moins, c'est peu de chose! Et puis, Henri de Rosemont avait une femme... qui bientôt serait mère... Lui était seul au monde, inutile, point aimé. Nul n'aurait à le pleurer. Sa disparition, c'était simplement le naufrage d'une unité de plus dans le mer de sang... Il ne faisait aujourd'hui qu'avancer un peu l'heure.

Voilà pourquoi il venait d'offrir sa tête au bourreau qui réclamait celle du marquis. La ressemblance des deux gentilshommes facilita la substitution, et à ce moment-là, on n'y regardait pas de si près!

Louis d'Héricourt avait obéi à une inspiration subite. Il ne la regretta pas en apercevant l'échafaud qui l'attendait.

Il mourut en héros.

Et quand Henri de Rosemont se réveilla, quand il eut appris que l'appel des condamnés avait eu lieu, il fut d'abord tout étonné de n'avoir pas été compris dans la fournée quotidienne.

Il chercha des yeux son ami et ne l'aperçut plus.

Son cœur se serra.

— Il m'a précédé là-bas, pensa-t-il. Ah! il a bien fait de m'embrasser hier soir. C'était pour la dernière fois...

Henri ne se douta pas, ce jour-là, que s'il vivait encore, il le devait au comte d'Héricourt.

## VIII

### *Le Salut*

Darmey, Thuringe et Lafleur s'étaient trompés sur l'identité du supplicié.

Mais la clairvoyance de Blanche ne pouvait être mise en défaut par une ressemblance, si parfaite fût-elle.

Au premier coup d'œil, elle reconnut que le cadavre présenté par Lafleur n'était pas celui de son époux.

Où d'autres avaient pu se tromper, l'erreur était impossible, car elle voyait « avec les yeux de son âme ».

A la révélation inattendue que lui fit la marquise, Lafleur demeura « stupide », comme le personnage de la tragédie.

Il crut — et Thuringe aussi qui était accourue — à un accès de démence subite de Mme de Rosemont, mais celle-ci avait une attitude telle que ce soupçon dut s'évanouir à l'instant.

Blanche, à genoux maintenant, remerciait le Seigneur.

— Henri vit encore!... murmurait-elle, éperdue... Un autre a été pris pour lui!

Dans son regard se lisait un tel bonheur et une telle force de raison que le doute n'était pas admissible.

Tout cela confinait au miracle, et Lafleur se demandait s'il était bien éveillé... si la scène à laquelle il assistait n'allait pas finir comme un rêve fugitif.

Mme de Rosemont vit ce qui se passait dans son esprit. Elle dit alors :

— L'homme qui est étendu là ressemble à s'y tromper au marquis. Voilà d'où vient votre méprise. Mais ce n'est pas lui, j'en suis sûre! D'ailleurs, ajouta-t-elle en se relevant brusquement, toute vibrante d'émotion, mon mari porte à l'annulaire de la main gauche, un anneau d'or qui,

trop petit à l'origine, s'est incrusté dans le doigt, et qu'il ne put retirer. Regardez la main de ce cadavre. Cette bague n'y est pas... elle ne doit pas y être...

L'ex-soldat vérifia ce détail. Le doigt en question ne portait aucune trace d'anneau.

— Voyez, fit la marquise, j'ai raison...

Lafleur se releva transfiguré.

— Si M. de Rosemont vit encore, s'écria-t-il, il n'a plus rien à craindre... Il est sauvé!...

— Expliquez-vous... Cette parole d'espérance... cette certitude...

— Vous saurez, madame!... mais il faut que je parte... je n'ai pas de temps à perdre si je ne veux pas arriver trop tard!

Et sans donner d'autres éclaircissements, Lafleur sortit de courant comme un insensé.

Il prit, au pas gymnastique, le chemin de la Conciergerie.

Deux heures sonnèrent à l'église voisine.

Lafleur hâta encore le pas.

C'est à cette heure que les portes de la sinistre prison s'ouvraient pour livrer passage à la fournée des condamnés à mort.

S'il allait être en retard!

Cette crainte lui donna des ailes. Il filait comme un météore à travers les rues désertes. Il prenait au plus court, rasant les murs, sautant avec une incroyable légèreté d'un trottoir à l'autre.

Enfin, haletant, hors d'haleine, il arriva devant la Conciergerie.

Frapper au marteau, se faire ouvrir fut chose rapide.

— Le marquis de Rosemont? demanda-t-il au geôlier d'une voix saccadée.

Cet homme éclata de rire en devisageant Lafleur.

— Ah! La bonne farce! Si tu veux le voir, il faut descendre dans la barque à Caron... Le ci-devant a été exécuté hier matin; il mange à l'heure qu'il est le chiendent par la racine!

Qu'était-ce à dire? Le gardien était-il sûr de son fait, ou serait-il victime de la même méprise que Thuringe et Lafleur lui-même?

Ce dernier fut bientôt tiré d'incertitude par le geôlier en personne.

— C'est bien drôle, fit-il, avec ce marquis de Rosemont; il ressemblait d'une manière extraordinaire à un autre

détenu, le comte d'Héricourt... Je les ai pris plusieurs fois l'un pour l'autre.

Subitement, la lumière se fit dans l'esprit de Lafleur...

Il comprit que c'était le corps de M. d'Héricourt qu'il avait ramené de Saint-Eustache, et que le comte avait été exécuté sous le nom de M. de Rosemont.

Le gardien-chef ajouta :

— Les deux ci-devants se ressemblent à présent bien plus encore.

— Comment donc ?

— Parbleu ! riposta-t-il avec un gros rire. Ils sont décapités tous deux. Hier, Rosemont, aujourd'hui Héricourt... La charrette est partie il y a un quart d'heure.

Lafleur n'en écouta pas davantage. Il bondit dans la direction de la place du Carrousel.

Parviendrait-il à rattraper la fatale voiture ?

N'arriverait-il pas sur le lieu du supplice quand la formidable sentence aurait reçu son accomplissement ?

Il n'osait y penser... et allongeait son pas de charge.

Déjà le ciel pâlisait à l'Orient sous la première caresse de l'aube.

L'exécution des condamnés devait être commencée...

Soudain, Lafleur qui roulait tant de pensées d'espérance et de désespoir dans sa tête, s'arrêta net.

Dans la précipitation de son départ et de ses deux courses successives, il avait oublié de remplir le second sauf-conduit qu'il portait sur lui et grâce auquel il s'était flatté de faire libérer immédiatement le marquis.

Après tout, cet oubli était heureux, puisqu'il s'agissait de sauver, non plus M. de Rosemont, mais le comte d'Héricourt... ou du moins le soi-disant tel...

Pourtant, il lui eût fallu pouvoir inscrire ce dernier nom sur le papier pour qu'il fût valable.

Car un ordre en blanc, cela ne comptait pas...

Que faire ?

Il n'avait rien sur lui pour tracer une ligne !

Où aller ? Où entrer ? Toutes les maisons étaient closes !

Et puis, que de temps perdu ! pendant que le bourreau utilisait toutes ses minutes...

Tout à coup, Lafleur eut une de ces inspirations qui jaillissent des cœurs dévoués et généreux, ainsi que d'une source jamais tarie, quoi qu'on y puise.

Il tira de sa poche un couteau, releva une de ses deux manches, et s'enfonça la lame dans le bras. Puis il trempa la pointe acérée dans le sang qui coulait et écrivit, avec

cette encre rouge, à la lueur d'une lanterne à reverbère, le nom de Louis d'Héricourt sur l'ordre d'élargissement.

Tout ceci n'avait duré que quelques secondes. L'ex-Royal-Liégeois reprit sa course impétueuse.

Bientôt il déboucha sur la place du Carrousel.

Hélas! la charrette était là, vide, au pied de l'instrument de supplice...

Les condamnés venaient de passer sous le couteau!,,  
La charrette s'en retournait.

Mais Lafleur avançait toujours, courant quand même.

Le véhicule en s'éloignant venait de démasquer l'escalier dont un homme commençait à gravir les degrés...

C'était le dernier condamné...

Lafleur reconnut le marquis de Rosemont!

Il cria d'une voix de stentor en agitant le papier au-dessus de sa tête :

— Arrêtez!... Arrêtez!...

Mais cette exclamation passa inaperçue dans le brouhaha de la foule. Le marquis montait toujours, lentement, sans défaillance, le pas sûr, le front haut...

L'ancien soldat était encore loin de la guillotine. Pourtant il s'approchait vite...

Arriverait-il à temps?

— Arrêtez! Arrêtez! cria-t-il pour la deuxième fois.

Cette objurgation n'eut pas plus de succès que la première.

Maintenant, Henri était debout sur la plateforme. Sa haute stature se dressait, immobile, entre les montants.

Un des aides l'attacha sur la planche à bascule.

Alors, il y eut autour de l'échafaud un violent tumulte, quelque chose comme un remous humain, une marée de foule, produite par une force invincible.

Les assistants virent passer dans leurs rangs pressés, à une allure d'ouragan, de trombe, de cyclone, un homme qui bousculait tout sur son passage.

Lafleur arrivait!...

Après avoir renversé cinq ou six curieux qui obstruaient la voie, après avoir, de ses bras puissants, écarté le cordon de soldats, après avoir, d'un irrésistible coup d'épaule bousculé un garde civique qui voulait l'arrêter et d'une autre poussée vigoureuse envoyé rouler à quatre pas un autre commissaire qui lui mettait la main au collet, Lafleur franchit l'escalier et tomba sur la plateforme au moment où la bascule allait coucher le corps du marquis sous la lunette.

Surpris par cette attaque imprévue, Sanson et ses valets s'apprêtaient à écarter l'arrivant qui se mêlait d'interrompre ainsi leur besogne. Mais Lafleur les repoussa d'une main, tandis que de l'autre, il maintenait serré contre lui le marquis de Rosemont qui lui disait tristement :

— Merci, mon ami! Mais à quoi bon? Tu te perds sans me sauver.

En bas, un murmure frémissant montait de la foule.

— Arrêtez-le! hurla le commissaire, ivre de fureur.

Un homme du peuple, remué par cette scène grandiose, épique, cria :

— C'est beau! Vive la Nation!

La forte voix de Lafleur domina tout ce bruit.

— Laissez-moi parler! Ordre du Comité de Sécurité Générale!

A ce mot magique, le silence se fit comme par enchantement.

— Citoyen commissaire, dit l'ancien soldat, voici un écrit timbré qui mande de mettre en liberté immédiate le condamné ici présent.

Il passa le papier au fonctionnaire qui le lut d'assez mauvaise grâce et grogna, après cette inspection :

— C'est en règle! Détachez-le, et qu'il f. le camp!

— Je demande excuse, fit Lafleur en essuyant son visage trempé de sueur, à ceux que j'aurais trop secoués pour arriver jusqu'ici. Je n'avais pas le loisir de faire des politesses, car deux secondes de plus...

— Ça y était... répondit Sanson en déliant les entraves d'Henri qui embrassa son sauveur avec effusion.

Tous deux descendirent de la plateforme et se perdirent dans la foule.

## IX

### *Réunis!*

— Madame la marquise est libre, avait dit Lafleur au marquis dès que ce dernier s'était trouvé hors des mains du bourreau.

Cette nouvelle remplit de joie le cœur du gentilhomme.

Sa bien-aimée Blanche vivait... et il allait la revoir!

C'était le paradis...

Quand il la rejoignit chez Thuringe, il éprouva une émotion telle qu'il ne put parler. Le condamné que le couperet avait laissé impassible, se sentait faiblir devant trop de félicité d'amour.

Ce fut passager. Henri et Blanche goûtèrent bientôt la plénitude de leur bonheur et se contèrent les peines passées, les adorations présentes.

Henri apprit tout le dévouement de Lafleur, celui même de Thuringe... Il se promit de les récompenser dignement...

Il apprit aussi le bain forcé de Darmey dans la Seine, la nuit dernière.

— Ne vous réjouissez pas encore de la disparition de votre ennemi, énonça sentencieusement Thuringe. Il n'est pas mort... Je le sens. Son fluide psychique flotte autour de moi.

Lafleur haussa les épaules.

— Je suis sûr de l'avoir précipité d'une hauteur de quinze pieds. On ne revient pas de ces chutes-là!

Après s'être abandonné à la joie du retour auprès de sa femme, M. de Rosemont s'occupa de rendre les derniers devoirs au comte d'Héricourt, qui, par son fraternel dévouement, avait retardé son tour de guillotine et ainsi rendu possible son salut.

En effet, la nuit précédente, en entendant appeler le comte, Henri s'était dit que, puisque son camarade était parti la veille pour l'échafaud, il l'avait fait à sa place, sous le couvert de sa grande ressemblance avec lui.

Maintenant que le bourreau réclamait Louis d'Héricourt, c'était à lui, Henri de Rosemont de se présenter, face à la mort.

Ainsi fut fait. Ce sursis de vingt-quatre heures dont bénéficia le marquis fut la circonstance qui lui conserva la vie — grâce au dévouement de Lafleur.

Pieusement, Henri et Blanche s'agenouillèrent devant la dépouille du comte et prièrent pour le martyr...

Lorsqu'il se releva, le marquis tendit la main à Lafleur et lui dit ces simples mots, avec un accent cordial et grave :

— Entre nous, désormais, c'est à la vie et à la mort!

Il restait à enterrer le corps de M. d'Héricourt.

Lafleur se chargea de ce soin. Moyennant une somme d'argent, le fossoyeur d'un cimetière voisin consentit à procéder de nuit à l'inhumation dans un terrain réservé sur lequel, plus tard, le marquis comptait faire élever un monument.

Peu de jours après, M. et Mme de Rosemont, accompagnés de Lafleur partirent pour la Suisse par la Bourgogne où la circulation était relativement libre.

Thuringe resta à Paris où l'attachaient ses intérêts.

*Châtiment!*

Environ un an après ces événements, un homme débarquait un soir de fin d'été dans la ville de Genève.

En ce personnage, négligé, hagard, épeuré comme une bête traquée, personne n'eût reconnu de fringant Darmey de jadis.

Car Thuringe avait raison, le révolutionnaire n'était pas mort. Un autre ne fût pas revenu, peut-être, de son plongeon en Seine. Mais, s'il y a un Dieu pour les ivrognes, il doit en exister un aussi, pourrait-on croire, pour les malfaiteurs.

Darmey eut la chance de tomber presque sur la corde d'un bac qui fonctionnait alors pour faciliter certaines réparations en cours aux arches du pont.

Il saisit le câble dans ses mains crispées et, comme le noyé se cramponnant à la bouée, il ne la lâcha plus.

Le misérable était à moitié aveuglé : l'eau lui remplissait les oreilles, le nez, la bouche; un commencement de congestion se manifestait.

Mais l'instinct de la conservation l'emporta.

Soutenu par le câble qui lui permettait de se mouvoir dans le fleuve, de résister au courant et de faire émerger sa tête, il put gagner la rive.

Là, il se secoua comme les chiens mouillés, respira, et se tâtant, constata que sa carcasse n'avait souffert d'aucune avarie dans sa chute.

Il vivait... c'était l'essentiel.

En remontant sur la berge, il se demandait vainement qui avait pu perpétrer l'attentat.

— Quelque voleur! pensa-t-il.

Cela lui fit penser à fouiller ses poches.

Sa bourse et son portefeuille n'y manquaient point.

Seulement, il constata avec stupéfaction que le papier de Marat avait disparu.

Après tout, ce papier était peut-être tombé dans l'eau...  
Détail sans importance, d'ailleurs.

Le révolutionnaire rentra chez lui et dut s'aliter. Une fièvre intense se déclara, provoquée par le brusque refroidissement qui avait arrêté la digestion.

Il fut gravement malade.

Lorsqu'il fut remis et en état de sortir, il alla à la prison du Plessy.

Là il apprit que Mme de Rosemont avait été mise en liberté voici plusieurs semaines...

Son désappointement et sa fureur ne connurent plus de bornes.

Il cria, tempêta, parla de trahison envers l'autorité.

Il fallut mettre sous ses yeux l'ordre de levée d'érou pour qu'il se tût...

Ses récriminations tombaient devant cette simple feuille de papier qui lui montrait comme régulière la libération de la marquise.

Ce papier était-il celui qu'il n'avait plus retrouvé en sortant de l'eau... et qu'un voleur adroit lui avait ravi?...

Ou bien, Marat, l'astucieux Marat lui avait-il joué le tour de lui souffler la marquise à sa barbe?

Tout était possible avec l'Ami du Peuple.

Darmey lui demanda des comptes, Marat se fâcha; et une haine à mort sépara bientôt les deux hommes.

Darmey s'attela alors au char d'Hébert, au-dessus duquel il croyait voir luire l'étoile prédestinée... puis il crut Danton le plus fort, et suivit Danton...

Le grand patriote fut vaincu. Au mois d'avril, le couperet fatal trancha le fil de ses jours...

Darmey, compromis, dut s'enfuir..

Il était suspect à son tour. Sa tête fut mise à prix.

Plein d'épouvante et d'inquiétude, il put gagner Genève où il arriva sans sou ni maille, et vécut pendant plusieurs jours de pain et d'eau.

Un matin qu'il errait au bord du lac, il fut pris d'une frayeur sans nom.

Il voyait devant lui se dresser un revenant...

Ce revenant, ce spectre le médusa...

— Rosemont! balbutia-t-il, pris d'une sueur froide...  
Henri de Rosemont!... Vivant!... Il est sorti de son tombeau?

Le marquis passait, en effet, accompagné de sa femme,

toujours adorable, qui portait dans ses bras un ravissant bébé rose...

Groupe incomparable du Bonheur et de l'Amour!

Darmey frissonnait de la tête aux pieds...

Eux passèrent non loin de lui, sans le voir, perdus dans leur ivresse...

Il crut devenir fou...

Il se mit à fuir, courant dans la campagne... voyant toujours le marquis derrière lui, le cou marqué d'un mince filet de sang... le marquis dont il avait souffleté la tête après le supplice.

O terreur, il voyait, dans son hallucination, le fantôme le poursuivre, le persécuter à son tour et lui crier:

— Assassin!

Après avoir couru ainsi un jour et une nuit, il vint tomber épuisé, râlant sur la place publique d'un village.

C'était la première localité française après la frontière suisse.

On le ramassa et comme, dans son délire persistant, revenaient sans cesse les mots de : « marquis, guillotine, Danton... » on l'arrêta.

Il fut transféré à Paris.

Là reconnu et convaincu de dantonisme, il passa en jugement et fut condamné à la peine capitale.

Il mourut en grelottant de peur, livide, demandant grâce jusque sous le couteau...

## XI

### *Epilogue*

M. et Mme de Rosemont rentrèrent en France après le 4 brumaire (26 octobre 1795) et s'installèrent au château qu'ils voulaient faire restaurer.

Le père Balthazard les y attendait. Rosette était allée les rejoindre en exil, et revenait avec eux.

Le retour fut une vraie fête.

Désormais, le château comptait un habitant de plus : le petit Jean, né à Genève, l'enfant de l'exil.

Le marquis et sa femme pouvaient enfin être complètement heureux.

Ils seraient riches aussi, puisque le trésor mettait à leur disposition ses fantastiques ressources.

Dès le lendemain de son arrivée au Rosemont, Henri voulut aller voir la galerie souterraine où nul n'avait mis le pied depuis la dernière visite de Lafleur.

On trouva sur le tas d'or un squelette énorme : celui de Cochepaille, mort là de faim et de misère.

Le squelette avait la bouche pleine de louis et de ducats. Cochepaille, avant de mourir, avait essayé de mordre dans le précieux métal dont une seule poignée lui aurait permis d'acheter du pain pour dix ans...

Thuringe reçut sa part du trésor, comme il lui avait été promis.

Au printemps suivant, Lafleur a épousé Rosette.

Les deux jeunes gens s'aimaient depuis longtemps, et

c'est de grand cœur que le marquis et sa femme assistèrent à leur union.

Un des arrière-petit-fils de Blanche et d'Henri, Hugues de Rosemont, capitaine d'artillerie de marine, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, en mars 1916, sous Verdun...

FIN

# La Collection "FAMA"

---

Nous n'avons plus à faire l'éloge de cette collection désormais connue de tous ceux et celles qui aiment à se distraire d'une manière honnête tout en goûtant les joies de l'esprit et du cœur.

Lorsque nous avons présenté au public les premiers ouvrages de cette bibliothèque en expliquant ce titre de Fama (ou Renommée), étymologie du mot « Fameux » célèbre en notre langue, nous ajoutions : « A vous, Mesdames, de le rendre réel en lui faisant bon accueil. »

Ce résultat a été si bien atteint qu'il a dépassé nos espérances. C'est de partout, et en nombre considérable, qu'on nous a demandé les gracieux et coquets volumes au format élégant et pratique, d'un prix accessible à toutes les bourses.

La mère prudente a vite reconnu que nos récits, d'une littérature soignée et d'une moralité impeccable, pouvaient être mis dans toutes les mains. Et la jeune fille à qui cette lecture était non seulement permise, mais conseillée, y a trouvé un charme de sentimentalité et d'intérêt qui la lui a rendue captivante.

Aussi avons-nous dû, pour répondre aux désirs multiples qui nous ont été exprimés, ne pas nous arrêter dans la création de ces Éditions qui sont des bijoux de bibliothèques dignes de la jeune fille distinguée aussi bien que de la femme élégante.

Ce noyau compte à l'heure actuelle quelques numéros qu'il a fallu déjà rééditer en même temps qu'il en paraissait de nouveaux. En voici ci-contre la nomenclature générale qui s'augmente de mois en mois.



## Extrait de la liste des volumes

1.	Renée.....	par	Alice Pujo.
2.	Myrtho.....	—	Mario Donal.
3.	Jeunesse propose.....	—	M. de Grand'Maison.
4.	Ruinée.....	—	Paul de Garros.
5.	La Fée du Vieux Logis.....	—	Andrée Vertiol.
6.	Un Cœur qui saigne.....	—	Jean de Kerlecq.
7.	Le Cortège de la Vie.....	—	Victor Drappier
8.	L'Épreuve.....	—	Marie Thiéry.
9.	L'Éveil d'un Cœur.....	—	Mario Donal.
10.	John-le-Conquérant.....	—	Édouard Bourgine.
11.	Le Mystère d'Arlacq.....	—	Marie Thiéry.
12.	Par la Voie des Airs.....	—	Flag.
13.	Les Palmarieu.....	—	Marie Thiéry.
14.	Cœur Vaillant.....	—	Jean de Bauvoir.
15.	Fiançailles de Printemps....	—	Paul Darcy.
16.	La Chanson du Blé.....	—	Adrienne Cambry.
17.	Cendra.....	—	La Csse X. d'Abzac.
18.	Margaret.....	—	H. Bezançon.
19.	Le Mariage de Clarice.....	—	O' Nèves.
20.	Les Amis d'une Veuve.....	—	Rhoda Broughton.
21.	Le Bonheur d'Arlette.....	—	Andrée Vertiol.
22.	Les Yeux d'Azur.....	—	M. La Bruyère.
23.	L'Absence.....	—	Hélène Martial.
24.	Le Mariage de Lucette.....	—	Eugène Dreveton.
25.	Le Loup dans la Bergerie...	—	Alexis Noël.
26.	Madame Melchior].....	—	Champol.
27.	Le Cœur enchaîné.....	—	Jean de Kerlecq.
28.	L'Orgueil du Nom.....	—	G. Toudouze.
29.	Risque-Tout.....	—	Ch. Foley.
30.	L'Écrasement.....	—	Ch. Foley.
31.	Les Anneaux d'Or de la Reine.	—	J. Bouvier.
32.	Tour Carrée.....	—	Pierre Dax.
33.	Mérytza.....	—	Comolet-Sue.
34.	Un Beau Mariage.....	—	Paul Darcy.
35.	La Marchande de Frivolité..	—	A. Flory et A. Vertiol.
36.	Le Secret du Vieux Château.	—	G. Spitzmüller.

### IL PARAÎT DEUX VOLUMES CHAQUE MOIS

Chaque volume, partout : 1 fr. 50 ; franco..... 2 fr.  
Trois volumes au choix, franco : 5 fr.

~~~~~  
Adresser commandes et mandats-poste à M. DEMUYLDER, Dir<sup>r</sup>  
94, rue d'Alésia, PARIS (14<sup>e</sup>).

## Les Publications de la **MODE NATIONALE**

### ALBUMS DE LUXE DE SAISON

#### LA LINGERIE DE PARIS

Album grand format tiré en couleurs renfermant tout ce qui se fait et peut se faire pour dames et jeunes filles, depuis les modèles simples jusqu'aux plus riches.

FRANCO 6 fr. 50

#### TAILLEUR

Album de 32 pages pour dames et jeunes filles, tiré en couleurs, présentant tous les genres du classique, au style et à la fantaisie.

FRANCO 6 fr. 50

#### CÉRÉMONIES DE PARIS

Toute femme a de nombreuses occasions d'être élégamment vêtue; cet album permet d'arriver à un maximum d'élégance avec un minimum de dépenses.

FRANCO 6 fr. 50

#### GENTLEMEN'S FASHION

Publication spéciale à la mode masculine présentant toute la gamme des vêtements pour hommes et jeunes gens, de l'habit au vêtement de travail.

FRANCO 6 fr. 50

#### LA JOIE des MODES de PARIS

Nouvelle publication de 60 pages, tirage en couleurs, présentant toutes les nouveautés de la saison pour dames et enfants.

FRANCO 5 fr. 50

#### Album BLOUSES

Imprimé avec le plus grand luxe, il présente une incomparable profusion de modèles de tous les genres: chemisiers, casaques, genre flou, kimonos; 8 hors-texte en couleuvres.

FRANCO 6 fr. 50

#### CHAPEAUX

Édition de grand luxe avec hors-texte en couleurs présentant les plus jolies créations des Grandes Maisons de Mode de Paris.

FRANCO 6 fr. 50

#### MANTEAUX et FOURRURES

La vogue des fourrures s'accroît bien que l'achat en soit généralement assez coûteux; ces pages de luxe permettent d'éviter toute inutile dépense.

FRANCO 6 fr. 50

#### TRAVESTIS

Magnifique album entièrement composé de hors-texte en couleurs avec descriptions détaillées de chaque modèle. Couverture d'art.

FRANCO 6 fr. 50

#### TRAITÉ DE COUPE ET COUTURE

Méthodique et pratique de Jeanne Lesueur, avec nombreuses gravures et explications. C'est le catéchisme profane et utilitaire de tout ce qu'une femme pratique doit savoir.

FRANCO 3 fr. 25

En vente dans tous les Kiosques, Gares, Libraires, Marchands de journaux.

Envol franco contre mandats à M. DEMUYLDER Dir<sup>t</sup>,  
94, Rue d'Alésia, PARIS (14<sup>e</sup>).

# LA MODE NATIONALE

JOURNAUX — ALBUMS — PATRONS DÉCOUPÉS

## LES PATRONS FAVORIS

Grands Patrons spéciaux de toutes les Nouveautés pour  
Vêtements et Lingerie de Dames, Hommes, Enfants, Layette.  
Explication et plan sur chaque pochette, en vente partout : 1 fr. 25

### LES PATRONS FAVORIS

*Modes de Paris.*

Album semestriel pour Dames et  
Jeunes Filles.

Le Recueil le plus répandu publiant  
1000 modèles de Patrons.

Prix : 3 fr. 25 Franco.

### LES ENFANTS

*Les Patrons Favoris.*

Recueil spécial et unique pour tout  
ce qui regarde l'enfance depuis  
la Layette jusqu'aux Jeunes Filles.

Prix : 3 fr. 25 Franco.

## LA MODE NATIONALE

REVUE DES MODES ET DES PATRONS DE PARIS

Paraissant le 15 de chaque mois.

◀ Le seul journal offrant gratuitement dans chaque numéro : ▶

1 Gravure hors-texte en couleurs,

1 Patron découpé " Patron Favori ".

1 Bon de 0 fr. 50 permettant cette réduction  
sur chaque patron commandé.

∞∞ Le Numéro : 1 fr. 25 ∞∞

### ABONNEMENTS

Édition avec 1 Patron.

France et Colonies 1 an : 15f. 6 mois : 8f.

Étranger... .. — 18f. 10f.

Édition avec 2 Patrons.

France et Colonies 1 an : 22f. 6 mois : 12f.

Étranger... .. — 25f. — 13f.

En vente dans toutes les gares, chez tous les libraires,  
ou adresser mandats à M. DEMUYLDER, Dir., 94, rue d'Alésia,  
PARIS (14°).

---

IMPRIMERIE L. POCHY  
52, RUE DU CHATEAU, PARIS

---